

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PERCEPTION-INTERPRÉTATION-TRANSFORMATION

ESSAI SUR LES IDENTITÉS CACHÉES DE L'ACTEUR

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR

ISABELLE PÉNÉLOPE

DÉCEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

A people without  
The knowledge of their past history  
Origin and culture  
Is like a tree  
Without roots.

Marcus Garvey

Je me suis aperçu que, s'il semblait évident à tout le monde qu'un rôle d'homme devait être joué par un homme, un vieillard par un vieillard, une jeune femme par une jeune femme, il est d'usage de considérer que le rôle d'un homme noir peut être joué par n'importe qui ; on l'affuble alors soit d'un masque ou de peinture, soit d'une « raison » d'être noir - et bien entendu, quand on a trouvé la « raison », on peut la contourner. Or, à y regarder d'un peu près, compte tenu de la manière dont on le nomme, et la tache qu'il faisait sur la neige à sa première apparition, il me semble bien qu'Abad est noir de peau, absolument ; qu'il n'y a pas de raison qu'il le soit, et c'est pourquoi il l'est si absolument ; et, si on fait l'économie de cela, on peut aussi bien faire l'économie de l'eau, du hangar, de Rodolfe, du soleil et de la pièce.

Bernard-Marie Koltès, pour mettre en scène « Quai Ouest »

## AVANT-PROPOS

Le documentaire *Des hommes de passage*<sup>1</sup>, est ce genre de trouvaille cinématographique qui vous reste en tête longtemps. Je l'ai découvert suite à mon intérêt grandissant pour l'émission radio, *Les Souverains anonymes*, diffusé sur les ondes de la radio CIBL, installée à Montréal. Interpellée par la beauté des messages émis par ces détenus, j'ai entrepris une recherche sur le milieu carcéral, de manière quasi instinctive. Toute cette riche documentation écrite, enregistrée, filmée m'a permis de me faire une meilleure idée de ce que nous appelons aujourd'hui un « prisonnier ». Ce mot à lui seul ne peut contenir l'ensemble des possibilités, expériences, situations expérimentées par ces acteurs sociaux appelés prisonniers ou détenus.

Les *Souverains anonymes* sont, ces acteurs capables d'interagir avec le monde et se définir comme artiste dans cette nouvelle vie en prison. Leurs paroles dotées d'un pouvoir poétique et symbolique témoignent d'une expérience intérieure fertile et artistique, issue pourtant, d'un milieu difficile, l'univers carcéral. Dans la solitude de leurs êtres, ces hommes utilisent la rime et les jeux de mots pour avancer pas à pas vers leur liberté. Sur les traces de leur passé, ils tentent de se retrouver. Sur les rives du logos, ils commencent à se réapproprier un lieu pour discourir, un lieu pour ne pas mourir. Par le langage, plus précisément, le langage rhétorique, ils ont à présent, la possibilité de rentrer en contact avec eux-mêmes et les Autres, ceux qui veulent bien écouter ce qu'ils ont à dire.

Le langage est, à lui seul, ce projet faisant exister de nombreuses possibilités d'être. Il offre un espace ouvert pour que la vie soit communication. Il agit comme catalyseur d'une violence, trop souvent refoulée dans un corps meurtri par un excès de non

---

<sup>1</sup> BOULIANNE, Bruno, (2003, c2002), *Des hommes de passage*, Montréal, Office National du Film du Canada, VHS (43 min, 28 s) : son, coul. ; 13 mm. Québec (Province).

communication. Il ouvre ainsi, un espace d'affrontement verbal, qui permet de se sentir appartenir à la communauté des humains, animaux raisonnables !

La puissante rhétorique est, nous dit Michel Meyer : « une logique de l'identité et de la différence, différence entre les hommes, identité d'une thèse à trouver, objet de persuasion ou de séduction. ». Elle rejoint ainsi la politique qui est selon Aristote, « la détermination d'un bien commun, d'un Souverain Bien, issu de la prise en compte des différences entre les hommes destinés à devoir vivre ensemble. »<sup>2</sup>. Ces souverains dits anonymes semblent bel et bien maîtres de ce suprême bien, le verbe s'est fait chair en s'incarnant en eux. Des mots d'esprits, de la philosophie, de la spiritualité, des questions existentielles, ... l'infini s'ouvre à eux dans un espace cloîtré mais ouvert sur la différence.

De tous ces liens invisibles qui se sont mis à exister entre ces hommes détenus et moi spectatrice invisible qui assistait en silence dans mon confortable appartement à ces émissions, je veux témoigner. *Des hommes de passage*, m'offre un beau prétexte pour ouvrir une brèche dans l'univers de la souveraine anonyme que je suis aussi. Leur univers fait écho à ma propre souffrance et à mon propre emprisonnement. Entrer dans la prison de Bordeaux de la province de Québec par le biais des images du réalisateur B. Boulianne, va me permettre d'attirer votre attention chers spectateurs sur notre humanité emprisonnée, étouffée mais aussi, vous mettre en garde contre les préjugés.

En effet, qu'est-ce qu'un prisonnier si ce n'est, un homme comme les Autres, à la différence qu'on le prive de sa liberté à cause de sa soi disant irresponsabilité face à la société ? Reconnu coupable par la justice, il se voit coupé du reste du monde, séparé de sa famille et traité comme un dangereux criminel. L'image du prisonnier peut s'apparenter au méchant loup des contes pour enfants, ou encore à la force du mal, figure du terroriste depuis le fameux 11 septembre 2001. Une fois l'étiquette collée sur l'homme ou la femme qui se cache derrière le corps de détenu, il ne lui reste que sa force intérieure pour se sortir de l'enfermement et de l'exclusion que lui font vivre ses semblables. Même si ces hommes

---

<sup>2</sup> MEYER, Michel (1991), *Aristote et les principes de la rhétorique contemporaine*, Librairie Générale Française, p.6.

ou femmes ont commis des délits par détresse, par manque d'amour, par manque de contacts humains, d'éducation ou de connaissances, par excès de fatigue, de souffrance, de peur, pour survivre, ou encore ne se sont rendus coupables d'aucuns délits si ce n'est d'avoir été tout de même considérés coupables, doit-on les châtier, les couper du reste de la société ou encore, les parquer comme des animaux ? N'ont-ils pas besoins d'être écoutés, d'être supportés, d'être encouragés eux aussi, comme tout être humain, n'ont-ils pas droit à une deuxième chance?

Un homme pas comme les autres s'est fait le défenseur de certains d'entre eux. Il a élu domicile à la prison de Bordeaux de jour et a ramené son matériel de radio pour émettre de la prison. Son nom est Mohamed Lotfi, ancien immigrant venu du Maroc. Il a choisi de lutter aux côtés des sans voix, en faisant de sa vie un combat pour la liberté. Inventeur d'un concept unique en son genre, la radio en prison et des détenus qui font venir leurs invités à l'intérieur des murs. *Les Souverains anonymes* est une création surprenante. « *Un micro rentre en prison, un micro fait sortir la parole et la création du détenu en dehors de la prison, ça ne se passe pas partout ailleurs.* » nous dit Mohamed Lotfi. En véritable médiateur social ou encore metteur en scène, il offre à ces prisonniers désireux de participer à son projet, un espace de liberté, une scène de re-création où se dire est possible, et où exister aux yeux des Autres et ce, grâce à une radio installée dans la prison est audible. Cette initiative originale et encensée par les artistes invités chaque semaine à participer, montre à quel point nous avons besoin des Autres pour communiquer notre créativité et notre volonté de résister à la mort.

Les détenus qui acceptent d'intégrer cette activité dans leur emploi du temps de prison, se font rebaptiser à leur entrée, *Souverains anonymes*. Cette nomination qui ressemble beaucoup à un rite de passage pour détenus intéressés à se redécouvrir par le jeu, le groupe, et la prise de parole devant un micro, ressemble quelque part à une promotion. Du statut de numéros anonymes, les détenus qui acceptent de jouer le rôle de leur vie deviennent, *Les Souverains anonymes*, au même titre que leurs invités reçus au studio de la prison chaque semaine. Cette nouvelle identification marque aussi le passage de tous ces

hommes et femmes invités à l'émission qui se rendent à Bordeaux chaque semaine. Ils ou elles acceptent de se confronter au jeu des « questions vérité », animés par les Souverains anonymes dans le cadre de l'émission du même nom, retransmise sur des radios communautaires et sur le site Internet du même nom,<sup>3</sup> et ce depuis plus de dix ans maintenant. Plus de 8000 de ces hommes de passage ont déjà pris la parole devant le micro et plus de 400 invités ont vécu cette expérience unique.

Les détenus, en accédant à ce nouveau statut se sentent libérés temporairement du poids de leur condition « in-humaine » en prison. Bien qu'ils demeurent à l'intérieur des murs de la prison de Bordeaux, ils peuvent faire entendre leurs voix de dedans à l'extérieur des murs, à savoir, au monde entier en passant par le réseau Internet. Partager leurs expériences intérieures au monde extérieur est en soi une expérience si enrichissante qu'ils sont nombreux à avouer se sentir mieux préparés pour leur future libération. Ces hommes de passage renaissent, ici à la prison de Bordeaux, sous nos yeux et dans un corps social qui les accepte tels qu'ils sont, avec ce qu'ils ont fait. Après avoir apprivoisé ce corps de prisonnier, à leur arrivée, ils sont devenus Les *Souverains anonymes*. En acceptant de partager leurs cris de douleur, de colère, de solitude, et d'amour aux Autres, ils se sont transformés en *Des hommes de passage*, les acteurs d'une fiction bien réelle !

Je veux témoigner toute ma reconnaissance aux êtres qui m'ont guidée, influencée, et apporté leur soutien magique durant ce douloureux processus d'enfantement du mémoire. Je remercie Christiane Piétrus-Pénélope, ma mère et Jean-Eric Pénélope, mon père.

Je remercie Jean-Marc Pénélope, mon frère et premier *Mentor* ainsi que Fortuna Piétrus, ma sœur tante et mon Autre frère Jérôme Pénélope.

Merci à ma grande famille généalogique de m'avoir donné ce souverain héritage de femme noire afro-guadeloupéenne.

---

<sup>3</sup> <http://www.souverains.qc.ca>. Site officiel de l'émission *Souverains anonymes*.

Merci à ma marraine d'incarner si bien la protectrice « Godmother », France Sizam.

Ma vie ne serait pas la même sans ces rencontres précieuses que j'appelle des âmes sœurs : Marthe, Mandy, les Mael (Ile)s, Myriam, Caroline, Virginie, Vidya, Jessica, les Emily(ie)s, Annie-Claude, Ermsgath, Barbara, Odile, les Maries, Oksana, Claudia, Frugi, Esther, Diana, Évelyne, Mélina, Katou, Tamara, Laure, tata Nicole, Nicaise, Hélène, Géraldine, Anne-Laure, Zab, Flora, Madeleine, Josiane, Sabina, Simona, Paulette, Shannon, Laurel, Anastasia,....Ainsi que mes frères d'âmes : Kavey, Jagan, Daoud, tonton Damien, Pape, Mansour, Lamine, Godi, Kamal, Kéni, Batantou, Romain, Stéphane, Frank, Sylvain, David, Patrice, François, Xavier, Olivier, Mateo, Maryo.

Tant de vies m'ont marquée, tant d'œuvres m'ont bouleversée, les itinérants rencontrés au hasard dans la rue, les bénévoles de la Mission St Michael, les poètes du Toit Rouge avec qui j'ai expérimenté le théâtre de l'Opprimé d'Augusto Boal. Merci Maryo et Christopher d'avoir partagé avec moi toute la riche poésie des gens de la Rue.

Merci à tous les *Souverains anonymes* de l'Univers et leur puissant allié, Mohamed Lotfi.

Pour faire jaillir la lumière, rien de tel qu'une souveraine directrice de recherche. Merci mon ange gardienne, Carmen Rico, de m'avoir accompagnée avant tant d'amour et de tolérance.

Dans ce drôle de labyrinthe qu'est la vie, je remercie souverainement ces deux êtres lumineux et précieux qui partagent ma vie, Bertrand Viret et Chloé Pénélope-Viret. Merci encore Bertrand de m'avoir poussée à écrire cet essai identitaire et soutenue jusqu'à la fin pour que je prenne mon véritable envol.



## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	iii
LISTE DES FIGURES .....	x
RÉSUMÉ.....	xi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
PERCEPTION .....	7
1.1 Présentation de l’auteur.....	7
1.2 L’espace du <i>je-u</i> .....	20
1.3 L’entrée dans la vie carcérale.....	24
1.4 Le corps prisonnier.....	29
CHAPITRE II	
INTERPRÉTATION.....	37
2.1 Re-présentation.....	37
2.2 L’image de soi .....	38
2.3 Rite de passage .....	50
2.4 Les mots libèrent la tête .....	57
CHAPITRE III	
TRANSFORMATION.....	68
3.1 L’art du <i>je-u</i> .....	68
3.2 La solitude de l’acteur.....	71
3.3 Le mentor, l’ange, l’intervenant.....	79

3.3 Le mentor, l'ange, l'intervenant.....	82
CONCLUSION .....	91
ANNEXES .....	93
BIBLIOGRAPHIE .....	100

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1 Les Mendiants de P.Bruegel dit l'Ancien .....	6
2 The Spiral Jetty de R. Smithson.....	69
3 Couple : «Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité» .....	90

## RÉSUMÉ

Intitulé, *Essai sur les identités cachées de l'acteur*, ce mémoire se définit comme une tentative de comprendre comment l'homme se crée et devient passeur d'une mémoire livrée par l'art d'être soi. Être soi, signifie être capable de se percevoir dans les différentes facettes de ce que nous appelons communément la *perso(n)na*-lité. L'image déformée par cette fameuse *persona*, masque sociale que nous portons tous, peut fausser la perception de la réalité du sujet qui s'identifie uniquement à elle pour vivre. Prisonnier de cette fausse image que les Autres lui renvoient, le sujet n'ose plus sortir de sa cage psychique. Il lui faut partir en quête de son histoire, de son vécu pour réaliser qu'il est aussi cet être doté d'une constellation d'identités, insoupçonnées, voir cachées.

Pour l'actrice, apprentie-chercheuse qui se met à nu dans l'œuvre de ce mémoire, le sens que revêt le mot acteur, dénote tout individu désireux de laisser son empreinte lumineuse et sa trace sur le sol fertile de son environnement immédiat pour devenir artisan de sa toile sociale.

*Des hommes de passage*, les acteurs du documentaire filmé par Bruno Boulianne, sont des prisonniers pas ordinaires. À la prison de Bordeaux, au cœur du Québec, ils ont redécouvert le pouvoir des mots. Par l'entremise du projet de Mohamed Lotfi, qui a installé un studio de radio dans l'enclos de la prison, ces hommes se sont transformés en *Souverains anonymes*.

À l'aide de la phénoménologie, l'apprentie-chercheuse du savoir être va chercher le point de contact entre la réalité de ces prisonniers et son propre vécu. Les vécus de l'apprentie-chercheuse et des *Souverains anonymes*, les acteurs de la fiction *Des hommes de passage*, se sont rencontrés et ont donné naissance à cette œuvre particulière, l'essai identitaire.

Dans un mouvement symphonique en trois temps : Perception-Interprétation-Transformation (passé, présent, futur) le sujet, prisonnier de son histoire, partira à la conquête de son espace de re-crédation. L'individu prisonnier qui se percevait uniquement par l'autre redécouvre alors, en prison, dans le silence et la solitude, qu'il peut agir et s'interpréter. Coupé du reste du monde, ce détenu redécouvre son pouvoir d'agir dans un corps prisonnier qui se raconte grâce à la médiation des Autres, et de l'aide du Mentor, figure de l'ange apportant la bonne nouvelle. Rebaptisé, *Souverains anonymes*, le voici devenu acteur de sa propre épopée, odyssée. Sa nouvelle re-présentation symbolique du monde l'a transformé en héros atemporel d'un mythe moderne. Cet acteur peut à nouveau déployer ses ailes et transmettre la parole qui guérit à d'Autres.

Mots clefs : générativité, prison, anonymat, solitude, guérison, souveraineté, identités, culturelles, création, pouvoir, paroles, passages, jeu, ombre, lumière, femme, homme, noir, masque, social, mythe, acteur, médiation, liberté, mort, héros, mentor.

## INTRODUCTION

A la seconde où nous arrivons sur terre, notre être nu exposé au regard de l'autre est projeté dans la dite réalité. Ce nouvel individu revêt ici-bas, sur terre une identité propre reliée à sa famille et à son patrimoine génétique. Cette nouvelle empreinte déposée sur le sol fertile de la vie est unique. Petit à petit cet être singulier, cet individu si vulnérable va apprendre les rudiments formant le langage à travers le processus d'imitation et de création. En outre il va expérimenter la vie à travers ce va-et-vient continuuel entre son *je-u*<sup>4</sup> intérieur et l'autre qui lui fait face. À travers le jeu, il va apprendre à socialiser avec l'autre selon des règles préétablies, issues de sa représentation du monde et incarner très vite une petite personne.

Très tôt, l'enfant se crée des personnages imaginaires et expérimente des jeux tels que celui du cache-cache avec de véritables aptitudes pour la dramatisation. Il a tendance à imiter l'adulte en re-crédant un univers de jeux de rôles selon une distribution qui relie ses goûts, ses humeurs, choix, intérêts, désirs.

Il est évident que nous ne faisons pas qu'imiter l'Autre par le jeu, nous interprétons aussi les signes et tout l'appareillage symbolique utilisé par l'Autre et devenons ainsi nous-mêmes les porteurs messagers de signes et symboles qui seront interprétés par les générations futures.

En énonçant que la vie sur terre est le lieu où se joue la tragi-comédie humaine, et que nous les femmes et les hommes formons une panoplie d'acteurs avec divers rôles sociaux à jouer, nous pouvons postuler que jouer ses propres rôles requièrent des aptitudes surhumaines, voire héroïques. Nous acceptons souvent des rôles préfabriqués par la doxa, la

---

<sup>4</sup> Le mot *je-u*, est une invention de l'apprentie-chercheuse. Le choix de cette formulation est expliqué page 5.

convention, la religion, la culture d'appartenance, etc. Mais qu'en est-il de nos inventions, de nos rôles créés par nous pour nous !

Il est troublant de voir comment nous disparaissions derrière ces façades si éloignées de notre être véritable. Selon Robert Ezra, cité par Erving Goffman dans son œuvre, *La mise en scène de la vie quotidienne* nous dit :

Ce n'est probablement pas par un pur hasard historique que le mot personne, dans son sens premier signifie un masque. C'est plutôt la reconnaissance du fait que tout le monde, toujours et partout, joue un rôle, plus ou moins consciemment. (...) C'est dans ces rôles que nous nous connaissons les uns les autres, et que nous nous connaissons nous-mêmes. (...) Nous venons au monde comme individus, nous assumons un personnage, et nous devenons des personnes.<sup>5</sup>

Cette idée est d'ailleurs reprise par l'ancien disciple de Freud, C. Jung qui voit dans le masque social, l'archétype de la *persona* qui gouverne les rôles que l'individu joue devant les Autres. La *persona* désigne le masque que l'acteur du théâtre antique portait sur son visage lors des représentations. Il permettait d'amplifier la voix (*per-sonare* : parler à travers) de l'acteur et donnait aux spectateurs la possibilité de reconnaître son rôle. Notre masque social, la *persona*, est ce visage que nous présentons aux Autres. Il est notre porte d'entrée pour communiquer avec l'autre ainsi que l'aider à mieux nous identifier. Cette image créée par la *persona* agit sur nous de telle façon qu'il est facile de l'oublier. Pourtant, comme le souligne Jung : « la persona est ce que quelqu'un n'est pas en réalité, mais ce que lui-même et les Autres pensent qu'il est. » La *persona* est un outil précieux qu'il faut savoir utiliser et préserver car il peut nous être fort utile. Si la tortue possède une carapace, c'est pour pouvoir se protéger des dangers venus de l'extérieur. Totalement nue, elle n'aurait pas pu traverser les siècles et devenir cet animal quasi préhistorique qui renferme dans sa carapace tant de mystères. En effet, le masque tout comme la carapace, a cette fonction commune de mettre l'être à l'abri. L'individu recherche avant tout la sécurité, il ne veut pas

<sup>5</sup> GOFFMAN, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Présentation de soi, Paris, Les Éditions de Minuit, 241 pages.

se faire démasquer ou dévisager en permanence. Il a besoin de conserver sa cachette secrète, celle où il ne se sent ni jugé ni obligé.

Daniel Cordonier nous dit, à cet effet, dans *Le pouvoir du miroir*:

Le masque aide à préserver la part la plus intime de nous-mêmes tout en établissant des relations avec les autres de manière à pouvoir vivre en société. Il s'agit en quelque sorte d'un intermédiaire entre l'extérieur et notre intérieur le plus confidentiel, un médiateur qui nous permet d'entrer dans le réseau des interactions sociales et de remplir notre rôle dans la communauté humaine. Mais de graves problèmes surgissent si l'on ne se rend pas compte que ce masque existe, le risque est alors très grand de ne plus faire la différence entre notre rôle social et notre véritable personnalité. C'est ce qui arrive à la plupart des gens, ils s'identifient **totale**ment avec leur masque, oubliant que celui-ci n'est qu'un outil qui devrait être à leur service. La persona prend alors le pouvoir et c'est elle qui dicte ses volontés. Les individus prisonniers de ce tyran intérieur ne sont plus que des coquilles vides, leur unique souci est de se conformer à l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. Sans qu'ils s'en aperçoivent, leur personnalité profonde est dévorée par le masque et ils deviennent incapables de prendre librement leurs décisions. Toutes leurs actions répondent au même objectif : garder intact le portrait qu'ils offrent aux autres, ne pas remettre en question la vision qu'ils ont d'eux-mêmes.<sup>6</sup>

Je vous propose chers spectateurs, de pénétrer dans les murs ténébreux de la prison de Bordeaux, situé dans la région de Québec, au Canada, pour y découvrir des prisonniers pas ordinaires qui se battent pour sortir du labyrinthe de leur vie et tentent d'interpréter leurs histoires avec leurs mots, leurs poésies, leurs musiques, et leurs identités interceptées par le regard de l'autre. Fruit de mon propre *démasquage*, en tant qu'apprentie-chercheuse du savoir-être, femme, mère, prisonnière,...et actrice-spectatrice, cet essai identitaire met en scène des acteurs qui se réapproprient un nouvel espace pour dire en lien avec leur histoire personnelle. Ces individus prisonniers de leur image reprennent sous nos yeux, possession de leur véritable visage. Ils jouent leurs propres rôles dans le documentaire *Des hommes de passage*, et nous font ainsi voir l'envers du décor de ces hommes que nous appelons prisonniers. Dans ce décor très dur, ils ont choisi d'agir pour reprendre leur destin en main.

---

<sup>6</sup> CORDONIER, Daniel (1999), *Le pouvoir du miroir*, Éditions Georg, Chapitre III, Les tyrans intérieurs. Le masque qui parle.

Être prisonnier de son corps, de ses pensées, de sa solitude, de ses peurs, être ou ne pas être, n'est pas une chose simple. Car, nous souffrons tous à des moments particuliers de nos existences traversées. Et parfois, certains maux nous poussent à commettre des actes incontrôlés, fous, interdits, lorsque nous n'arrivons pas à nous exprimer. Trop longtemps réprimés, refoulés, cachés, ces mots non prononcés peuvent décider de sortir en gestes violents. Il est peut-être déjà trop tard ! Les hommes qui rentrent en prison pour la première fois, sont des hommes souvent rongés par la culpabilité d'actes incontrôlés, d'actes soumis par des forces obscures qui les ont manipulés. Ils vont devoir réapprendre à vivre avec le poids de ce geste incontrôlé et confronté leur passé et leur ancienne vie dans cet espace appelé : la prison.

A travers ma propre lecture interprétative du documentaire *Des hommes de passage*, nous verrons qu'il est possible de trouver différentes alternatives pour vaincre son appréhension face à soi, et au visage déformé par les coups de la vie. Michel Foucault, Thierry Hentsch, Jean-Paul Sartre, Antonin Artaud et bien d'autres, traceront une voie supplémentaire en plus de celle des prisonniers pour nous guider vers l'écoute de soi. Adopter cette philosophie c'est aussi croire qu'il existe différentes catégories de rôles pour les acteurs sociaux que nous sommes ; les rôles sombres peuvent se transformer en clairs et ainsi de suite à l'infini !

Découpé dans ce mouvement que j'ai nommé, Perception-Interprétation-Transformation, le témoignage des *Souverains anonymes*<sup>7</sup> nous aidera à voir toute la richesse de ces acteurs dotés de véritables aptitudes communicationnelles, en tant qu'êtres humains. Percevoir son rôle, son image puis, pouvoir s'interpréter, c'est du même coup faire tomber le masque social, pour pouvoir ainsi jouer son véritable rôle et ainsi témoigner aux Autres de cette expérience qui le transforme ou le renouvelle en permanence.

---

<sup>7</sup> *Souverains anonymes* est le nom de l'émission de radio et des acteurs du documentaire *Des hommes de passage*.



Pourquoi attendre d'être acteur professionnel pour tenter de découvrir les zones inconnues de notre couverture communément appelé *persona-lité* ? Réussir à se connecter en permanence avec son véritable *je-u* ou encore, vouloir redonner un sens sacré au mot personnalité équivaldrait selon moi à se rendre véritable acteur de sa vie, de sa créativité, et pourquoi pas avec toute sa folie intérieure !

Chaque individu se raccroche à son histoire personnelle, à son expérience unique qu'il est le seul à pouvoir comprendre et communiquer aux Autres. En effet, nous sommes universels et uniques, nous sommes un et tout, nous sommes néant et existence, nous sommes prisonniers et libres de notre destinée. Nous sommes les héros et les anti-héros d'une histoire qui se tisse à chaque instant grâce à nous tous.

En bout de ligne, cet essai va s'efforcer de vous démontrer que chaque individu peut se réapproprier ses identités cachées dans la pratique du *je-u* qui se raconte et invente sa propre histoire, épopée, culture d'appartenance. Le moi-je mute avec tu, l'Autre un *je-u* capable de créer ensemble. Cette formulation volontaire, ce mot inventé, séparé, hybride, parle de la transformation de notre jeu intérieur. Apprendre de soi, c'est apprendre de l'Autre, c'est accepter son autre intérieur, son double, sa part cachée ! L'espace du *je-u* peut être un conte, un mythe, une histoire, une épopée, un essai, une odyssée, une chanson,... une danse, un territoire magique et créatif qui nous ouvre aux Autres. Il demeure pour chaque individu l'espace de réappropriation du langage commun en un langage onirique métamorphosé par l'individu selon ses propres règles internes. Véritable voyage odyssée, notre représentation part à la conquête de soi et recherche l'espace de liberté que chacun possède, espace où se situe l'invention de l'aléa et l'ouverture vers soi. Les acteurs sociaux devenus des artisans dans la fabrication de liens sociaux sont de véritables marqueurs de temps. Leurs histoires sont des miroirs jetés sur le sol marqué du sceau de l'humanité qui ne cessent de nous rappeler que nous sommes tous issus de la même grande Odyssée.

Figure 1 Les Mendiants



Photo Erich Lessing © [Louvre.edu]

Dans un souci humaniste et quasi holistique Pieter Bruegel dit l'Ancien peint *Les Mendiants* (1568, Louvre), dans un langage picturale et sémantique qui mérite une attention toute particulière. Les mendiants sont représentés sous les traits grossiers d'un groupe de cinq culs de jatte affublés de tuniques piquées de queues de renard, de chapeaux de carnaval en signe de leur appartenance commune. Le groupe d'estropiés saisis sur le vif, dans la cour d'un hospice en brique, forme une farandole humaine où musique, danse, et théâtre se côtoient pour convier le spectateur à donner ne serait-ce qu'un peu de son temps. Dans un espace divisé en trois dimensions : les Hommes, la Nature, et la Tragi-comédie de la vie, Bruegel nous montre des hommes tels qu'ils sont en réalité, avec leurs défauts, leurs vices et leurs travers, laissant au spectateur le soin d'en tirer la morale.

Isabelle Pénélope

## CHAPITRE I

### PERCEPTION

#### 1.1 Présentation de l'auteur

On l'appelle *Isabelle Pénélope*. Elle revient de loin, de très loin, très, très loin... En fait, elle ne sait même plus d'où elle vient, tellement cela lui paraît loin. Elle a traversé des mers agitées, échouée sur une terre mystérieuse nommée l'Atlantide, et la voici à présent ici. Nomade, voyageuse, conteuse, guérisseuse, danseuse, performeuse, apprentie chercheuse..., son épopée commence ici. Sur ce, je vous souhaite messieurs, dames, une très bonne représentation!

« *Tam, tam, tam* ». (3 coups retentissent)

#### *Mes Origines*

Mes deux parents viennent de l'île de Guadeloupe et se sont rencontrés à Paris. Dans cette ville mondialement reconnue pour son romantisme, ils ont flirté et donné naissance à mon frère Jean-Marc, un 10 août 1971, soit trois ans après 1968 et la fameuse révolte des étudiants. C'est drôle comme sensation, mais j'aurai aimé naître à cette période, plus qu'à la fin des années 70, en 78 plus exactement! On ne choisit pas ses parents de toute façon, et encore moins la date d'arrivée; on arrive, un point c'est tout ! Je suis donc arrivée le 4 janvier 1978 à 21h30, à la maternité de Tenon, située au 4 rue de la Chine dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Mon carnet de santé hérité de l'époque, mon bien le plus antique,

témoin de cette époque, indique que nous habitions au 16, rue de l'Orme, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, proche du cimetière le plus célèbre, à cause du nombre impressionnant de célébrités qui y sont enterrées : le cimetière du Père Lachaise.

L'année 1978 correspond au début de la période rose de ma mère, soit sept après la naissance de mon frère. Elle réalisait enfin son rêve de gamine, avoir une fille à son tour. Après des mois d'attente, elle se voyait accueillir une fille, une nouvelle branche de l'arbre de la déesse de la Terre. Son ventre devrait s'ouvrir en deux pour me laisser passer. Et oui mes 3 kilos 800g et mes 50 cm de taille eurent raison non pas du col de l'utérus de ma mère mais bel et bien du ventre. Une fois sur terre, je découvris les seins de ma mère et surtout ce nectar nourricier qui me coupait de cette drôle de sensation venue dans le bas du ventre, qu'on nommait la faim. Dans mon carnet de naissance, il est inscrit : « *Durant la première semaine, l'enfant doit s'adapter à de nouvelles conditions de vie et, en particulier, se nourrir...Allaiter est un acte naturel qui rapproche la mère de son enfant.* » Je me suis acclimatée à cette nouvelle existence en prenant soin de ne pas perdre une miette de toute cette alimentation offerte si généreusement.

Ce magnifique nectar appelé lait m'offrit cette sensation de bien-être que j'avais lorsque j'étais au chaud, à l'intérieur. Même s'il me semble difficile de revoir ma vie à l'intérieur, dans la grotte sombre de l'utérus de ma mère, tout ce que je ressens en évoquant cette période de ma vie, c'est l'extraordinaire contact de l'eau sur ma peau ! Sentir ce liquide chaud vous caresser, sentir cette eau vous envelopper de ses douces tentacules, puis se laisser bercer en écoutant le bruit des vagues, que de sensations agréables gravées dans ma mémoire. La voix de ma mère résonne encore comme un écho lointain de ce premier contact avec l'autre, vécu à travers cette voix, ces yeux, ce corps, et cette autre expérience de vie venue de l'extérieur. Pendant neuf mois, j'ai eu comme terrain de jeu cette magnifique grotte. Dans cet espace j'ai attendu en silence, le moment de ma sortie. Ce fameux silence m'a profondément marqué et totalement ouvert sur la musicalité des échanges entre humains. Entendre ces voix qui se répondent, puis le silence et le retour des

voix, ainsi de suite, jusqu'à l'infini, a piqué ma curiosité et donné envie de rentrer dans cette matière que les humains appellent la réalité.

### *Mon entrée dans la réalité*

Difficile de revivre la scène d'entrée! Mon entrée sur la scène de la vie était, je l'imagine ainsi, déchirante et excitante. Pratiquer une césarienne en 1978 ne se faisait pas sans craintes, la chirurgie pratiquée laissait entrevoir une faille associée à la vie comme à la mort. Mon destin a donc été scellé avec sa complice, la mort, ce fameux 4 janvier 1978 à Paris.

Deux mains froides m'ont agrippée le corps et m'ont sortie du ventre de ma mère. Une lumière forte m'a aveuglée les yeux tandis qu'une odeur forte celle de ma mère m'a directement ouvert l'appétit. J'ai crié au bout de trois secondes ma rage de vivre et mon désir de communiquer ma voix. C'est à cet instant que j'ai compris, qu'ici, à l'extérieur de ce qui avait été ma grotte, je devrais me battre pour obtenir mon pain quotidien. Ce que je nomme pain quotidien n'est autre que le flux naturel de nourriture et d'amour que j'ai reçu dans le ventre de ma mère. Ici, sur terre, dans ce nouveau décorum, je devrais trouver ma place, je devrais apprendre à exister selon des codes, des lois, des mots...des besoins et des désirs, ainsi que cette soif et cette faim infinie !

### *« Je m'appelle Isabelle »*

Difficile de comprendre pourquoi, ce prénom plutôt qu'un autre ? Difficile d'imaginer ce que serait ma vie sous un autre prénom. Ce mot, sorti de la bouche de ma mère m'a totalement bouleversée. Je devenais cette personne en chair et en os. Cette « *Isabelle, c'est maman.* ». Je comprenais que ce mot voulait me parler, m'attraper, me manifester sa reconnaissance vis-à-vis de ma venue ici-bas. Je sentais que je lui appartenais,

il m'ordonnait de me retourner vers lui, de le dévisager, de l'écouter. Je suis devenue Isabelle aux yeux de mes parents et de tous ceux qui me rencontreraient dans l'avenir.

*« Isabelle Pénélope, plus exactement ! »*

« *Isabelle (Silence) Pénélope.* » a prononcé la voix plus grave qui se collait à la paroi de la grotte de temps en temps en prononçant, « *Isabelle, c'est papa.* ». Le mot Isabelle associé à Pénélope chantait à tu tête mon origine familiale, ou encore mon point d'ancrage, mon nom d'identification. Désormais on m'appellerait Isabelle Pénélope et je me retournerai instinctivement. Dans cette nouvelle vie sur terre, je devrai faire mon possible pour être, au sens d'incarner, cette Isabelle Pénélope, celle qu'on appelait avec cette énergie si précieuse. À chaque fois qu'on déposerait ces mots devant moi, je me sentirai devenir plus proche de cette communauté d'êtres appelée à devenir ma famille universelle. Je découvrirai la force que revêtent ensemble ces deux mots. Autour du mythe, du personnage d'Homère, Pénélope, la fille du glorieux Icare et femme d'Ulysse, je me sentirai à mon tour devenir une héroïne des Temps modernes. L'évocation de son nom, mon nom, me rattachera d'une certaine manière à son histoire.

Cette Pénélope, est incontestablement une des héroïnes de la mythologie grecque les plus célèbres, du fait du mystère qui entoure son histoire. Fidèle à ses vœux d'engagement envers son époux et roi, Ulysse parti en guerre depuis de nombreuses années, elle repousse tour à tour ses prétendants qui sollicitent sa main lors de l'annonce de la mort d'Ulysse, en prétextant qu'elle acceptera l'un d'eux lorsqu'elle aura achevée sa toile. En réalité, elle tisse patiemment le jour dans un silence quasi mystique une toile qu'elle défait le soir. Pénélope a traversé les siècles sans la moindre ride et continue d'être un objet de fascination et d'éblouissement. Elle incarne la femme qui a su prendre son destin en main et

refuser la fatalité. Elle demeure une référence pour les générations de femmes qui veulent se libérer de leur condition de femme<sup>8</sup>.

Isabelle de l'hébreu : « Dieu est mon serment »

L'influence d'un prénom ou d'un nom est telle qu'il peut changer le cours d'un destin ou encore épouser des caractéristiques communes aux destins associés aux mêmes prénoms ou noms. C'est ainsi que mon prénom, voulant dire « *Dieu est mon serment* » m'a ouvert les portes de la perception, d'une Isabelle voulant connaître Dieu. J'ai découvert le pouvoir du verbe et compris très vite que cette sphère magique pourrait me venir en aide dans cette grande odyssée qui commençait tout juste. Petite, je me suis sentie telle l'hirondelle ou encore la gazelle auxquelles on associait par moment mon prénom, je me suis vue voler dans le ciel avec ce Dieu dont me parlait si souvent ma mère. L'influence d'un prénom peut marquer à tout jamais un enfant de façon positive comme négative. Le choix du prénom est donc une véritable étape « *casse tête* » pour le parent conscient de la puissance que revêt ce rite de naissance, notamment par sa nomination. Mon prénom m'a encouragé à être une enfant de Dieu, une branche de la Déesse Terre.

*Yzabel : l'archétype*

Beaucoup de peuples africains sont convaincus qu'une personne ne peut mûrir sans les processus initiatiques. La maturité anatomique ne suffit pas à rendre adulte. La rupture avec les perceptions fondamentales du monde que constituent les rites d'initiation permet à un nouvel être de voir le jour.<sup>9</sup>

<sup>8</sup> <http://www.pénélopes.org/> Ce site présente l'association *Les Pénélopes*, installée à Paris, qui milite en faveur des femmes du monde entier. Cette association a choisi ce nom volontairement, car : « *Cheminant à travers le réseau Internet, elles établissent des liaisons, nouent des liens. Leurs projets? S'affirmer comme des conceptrices et des utilisatrices des nouvelles technologies de communication. Mettre en place la trame d'un serveur pour les associations féministes et féminines afin d'établir des passerelles entre toutes les femmes du monde et tricoter à plusieurs un jacquard multiculturel.* ». <http://www.pénélopes.org/archives/pages/lhumeur2.htm>.

<sup>9</sup>Chaman Dagara Malidoma Patrice Somé, BECKWITH, Carol, FISHER, Angela (2002), *Cérémonies d'Afrique*, Paris, Éditions de la Martinière, avant-propos.

Coupée de mes origines ancestrales, née à Paris dans le froid et la grisaille, je n'ai pas eu droit à la cérémonie de bienvenue, comme mes ancêtres africains l'auraient fait pour l'un des leurs. Je n'ai pas eu droit à ce marquage dans le corps et dans l'esprit de mon entrée dans mes corps célestes et archaïques. Pourtant, une musique intérieure a retenti dans mon cœur pour me dire que je n'étais pas là pour rien ! Une force me protégeait et virevoltait autour de moi. Elle me donnait déjà la cadence, le rythme et la danse dans cette nouvelle réalité. Cette force, c'était mon double, c'était Yzabel avec un Y et un Z, l'autre, l'étrangère, l'insoumise. – Je ne l'ai pas senti tout de suite comme étrangère, car dès le commencement elle m'habitait de l'intérieur, comme une sœur jumelle. Je l'ai laissé prendre sa place dans mon terrain de jeu. Certains diraient qu'elle était mon amie imaginaire, moi je dirais, qu'elle était mon autre côté, ma part divine. Elle apparaissait quand elle voulait, parfois, elle restait durant de longues périodes et puis plus rien pendant des mois. C'est ainsi qu'elle s'est immiscée dans ma vie et ce dès mon plus jeune âge. Sa venue m'a permis de révéler la beauté des facettes insoupçonnées de mon identité Souveraine.

### *Mon enfance*

Mes parents ont décidé de quitter la capitale, Paris, pour nous offrir, à moi et mon frère un nouveau terrain de jeu en banlieue. Je me revois découvrant ces grands espaces vides tout autour de moi, cette nature, ces champs de maïs à perte de vue, la forêt et ses sentiers infinis. Je renaissais telle une amazone qui explore sur son petit vélo bleu, toutes les zones inconnues d'un univers qui lui semble déjà si familier : la Terre et ses multiples territoires. Pourtant, un jour, à mes six ans, il s'est passé un incident assez marquant pour me laisser une cicatrice interne, j'ai failli mourir écrasée par une automobile à la sortie de l'école. Fixant l'automobile qui allait m'engloutir, j'ai vu la mort dans les yeux de la femme qui conduisait. Un instant plus tard ma mère se précipitait sur moi, j'étais encore en vie. Étrange sensation que de voir le ciel s'ouvrir puis se refermer. Après cet événement, je



Étrange sensation que de voir le ciel s'ouvrir puis se refermer. Après cet événement, je décidais de rentrer une fois pour toute dans la maison de Dieu, en demandant à être baptisée.

*Ma première fois...*

Sortir de l'enfance fut une étape très éprouvante de ma vie. Confrontée très jeune à la souffrance des adultes qui m'entouraient, je compris très vite que la seule manière de ne pas trop subir la violence était de m'extirper de ce monde dit réel pour aller rejoindre la forêt, ou encore les sentiers de mon monde imaginaire. Mes lectures devenues ma nourriture quotidienne me propulsèrent dans un tourbillon de mots, pensées, concepts, univers qui m'étourdirent au point de me faire douter de la réalité de cette fameuse réalité. Le passage de l'enfance vers l'âge de raison signifiait pour moi, une prise de conscience que mon corps physique n'était peut-être qu'un revêtement et qu'il me fallait jouer le plus possible avec. Je me suis mise à m'inventer des personnages, à jouer avec les limites de mon squelette en faisant toutes sortes d'acrobaties qui me conduirent inévitablement à chaque reprise à l'hôpital. La vue de mon sang ne me faisait plus peur, de même que la vue de la mort ne m'avait pas arrêté dans mon élan. Mes parents m'avaient inscrit à la gymnastique vers l'âge de cinq ans, je la quittais à mon entrée au collège en conservant ce goût de la représentation devant le public. Dans ce corps qui ne voulait pas se transformer en femme avec les proportions si attrayantes pour la gente masculine, je décidais de m'inventer des seins durant une année complète. Des pommes puis du coton furent mes accessoires pour remplir mes seins de fortune.

Mes besoins de plaire dépassaient mes actes, je me sentais aux prises avec des forces plus qu'obscurées qui s'emparaient de moi et de mon esprit la nuit. Incapable de bouger, prisonnière durant des heures dans mon lit blanc je découvrais le gouffre du néant. Hantée par mes nuits cauchemardesques, je passais de nombreuses journées de

préadolescente, anxieuse et tourmentée par la mort. Alors que les filles de mon âge étaient déjà prêtes pour faire ce grand saut vers cette fameuse première fois avec l'intimité de l'autre dans la sexualité, il me semblait que rien ne me serait plus agréable que de repartir dans l'intimité de l'Au-delà. Chose qui m'arriva lors d'une journée ensoleillée, en colonie de vacances. Loin de mon environnement familial, je perdis connaissance après avoir été électrocutée par un fil de barbelé électrifié.

### *Mes premiers rôles*

Mourir puis renaître à chaque fois en quelqu'un d'autre, voilà comment mon existence supporte sa condition d'être humaine. Ma soif intarissable de contacts, d'interactions, de relations avec l'autre est sûrement la cause de cette nécessité plus que vitale pour moi. Je ne suis devenue cette Isabelle Pénélope que parce que : « *J'ai accepté* », de jouer mes divers rôles sociaux. Je me suis imposée une discipline pour traverser toutes ces zones d'abrutissement, de non-sens par moments et de conditionnement que l'on retrouve dans l'éducation, la socialisation, le travail, ...la dite société occidentale et toute sa pollution. Je me suis sentie dépossédée assez vite de mes attributs primitifs, ceux qui me venaient de cultes invisibles bien imprégnés dans les pores de ma peau. Je ne pouvais continuer à les ignorer. Je suis partie en quête pour les retrouver.

Molière fut pour moi une grande découverte de ce que l'homme est aussi, dans toute sa « *bouffonnerie* ». Le personnage du valet toujours présent dans ces pièces, m'amena à voir le comique de nos mœurs en France. Molière se moquait déjà de sa société sans complexes et se mettait lui-même en scène dans des personnages inventés par lui tel que *Le Malade imaginaire*. Je ne pourrais dire à quel point ce personnage que j'ai joué à l'école primaire m'a affecté, mais il fut pour moi une belle manière de briser les chaînes invisibles d'arrière, arrière petite-fille d'esclave africaine.

Je suis devenue quelques années plus tard Anna Petrovna, atteinte de tuberculose dans *Ivanov ou l'impossibilité de vivre* de Tchekhov. Cette femme d'origine juive, passionnée, amoureuse d'un Ivanov qui au bout de cinq ans de relations conjugales, se désintéresse complètement d'elle. Elle se bat jusqu'à sa mort pour récupérer celui qu'elle aime. Un jour, cette femme est sortie de moi, et j'ai découvert devant une assemblée stupéfiée de spectateurs que la magie opérait. Riche de cette seconde expérience de la représentation, je décidais de m'inscrire dans un baccalauréat spécialisé en théâtre. Je ne savais pas encore que ce programme m'ouvrirait autant de portes sur le monde. Ma formation d'actrice dura deux ans. Elle m'ébranla, me passionna, me réanima, m'ouvrit sur la vie en mouvement, sur les masques, la commedia dell'arte, le culte de Dionysos, le déguisement, la performance, et la mort comme toujours !

Un de mes rôles les plus marquants durant cette période, fut celui de Geesche Goottfried dans *Liberté à Brême* de Fassbinder. Inspiré d'un fait divers : l'histoire de Geesche Goottfried qui empoisonna quinze personnes de son entourage et fut décapitée lors de la dernière exécution publique, est ce genre d'oeuvre qui vous marque à 15 ans. Je suis devenue cette sorcière dure et cruelle qui tue par manque d'amour. Ce personnage sombre de Fassbinder me montra une nouvelle réalité, celle d'une femme asservie, infantilisée,... opprimée qui se révolte pour conserver sa liberté. Je m'imprégnais de l'univers de cet auteur capable de capter l'humain dans chacun de ses personnages. Puis je découvris Kleist, Koltès, Brook, Hanke et bien d'autres, et à chaque fois, j'apprenais un peu plus de l'autre et de ses penchants morbides. La magie des théâtres, des scènes, des décors, des rencontres, de la représentation me permis de renouer le contact de manière plus constante avec mon Yzabel, l'archétype.

### *Ma formation de médiatrice culturelle*

Dix-huit ans est un âge fatidique. Il nous faut en tant que jeune adulte, décider vite, du moins en France, de ce que nous voulons devenir. À quel corps de métier voulons-nous

appartenir ? Être actrice, au sens de poursuivre une carrière pour tenter d'en vivre me semblait compliqué, n'ayant ni les ressources financières ni le soutien familial pour m'émanciper vers cette voie. Je choisis, après un essai avorté de m'envoler aux États-Unis comme fille au pair, une formation proposée par la prestigieuse institution qu'est le Panthéon La Sorbonne à Paris, de devenir une médiatrice culturelle. J'allais devenir selon mes professeurs une passeuse de culture. Cette formation au lieu de me stimuler me fit descendre bien bas, dans la vie souterraine parisienne. Je découvris fort heureusement lors de ces années étudiantes bien d'autres formes d'intérêts qui me permirent de ne pas en vouloir à cette formation d'être pauvre malgré toutes ses prétendues visées élitistes. Mes après-midi au Louvre pour finir mes divers travaux, reliés pour certains aux œuvres plastiques de Pieter Bruegel dit l'Ancien, me permirent de prendre plaisir à vulgariser mes savoirs de nouvelle médiatrice culturelle. Il me semblait que les peintres, et ce dernier en particulier, pouvait m'aider à mieux comprendre ce présent, je décidais donc de faire une intervention écrite, orale, d'une des œuvres de cet artiste, *Les Mendiants*.

C'est durant ces quatre années de formation, que je pris plaisir à mettre mes talents de communicatrice au service d'amis musiciens. Le reggae et ma rencontre avec certains membres du groupe *Israël Vibrations*, célèbre formation jamaïcaine de reggae *lyrics roots*, (les trois chanteurs atteints de la polio ont perdu leurs jambes dans leur enfance, ils se sont rencontrés dans un centre de réadaptation pour handicapés) me permit de poursuivre mon cheminement religieux, en ayant accès cette fois aux célébrations rastas et rites nécessaires pour m'ancrer un peu plus dans mes racines.

Sur mon vélo vert, jaune et rouge, je dévalais les rues de Paris, telle une gazelle dans sa forêt. À cette même période, je rencontrais Agnès Hekpazo, styliste, arrière-petite-fille du roi d'Abomey, à Cotonou. Cette femme béninoise me laissa carte blanche pour explorer ma créativité sur toutes ses communications. Je me retrouvais plongée dans l'univers de la mode africaine en plein cœur du Marais, quartier chic parisien. Ce drôle de contraste me fit prendre conscience de ma chance. Révoltée par la souffrance, et la pauvreté de tous ces êtres appelés Sans Domicile Fixe, je décidais de m'impliquer dans la politique

engagée des droits des étudiants. Après une longue grève que je supportais à bras le corps, dans mon UFR St Charles, unité rattachée au Panthéon La Sorbonne, je devins grâce à mon parti baptisé *Les Libres*, responsable du Service de la Vie Étudiante. Ici, je compris qu'être leader et vouloir amener du changement dans les conditions des gens ne se faisait pas sans sacrifices. Des heures et des heures de réunions, des documents à lire, des conférences, bref, l'aspect rébarbatif du côté administratif et parfois inhumain de cette tâche, me repoussa dans mes retranchements. Je me décidais à agir autrement et partir sur le terrain, plus que rester dans cette tour de contrôle.

### *Naissance de la Performeuse*

Mon retour sur la scène eu lieu de manière totalement inattendue. Il se fit par le biais d'un cours optionnel de ma formation de médiatrice culturelle, le cours de performance. Je n'aurai pas pu imaginer en lisant le syllabus du cours, que j'allais pouvoir accéder à un nouveau lieu, espace de création et d'amusement. Le cours donné par un psychanalyste, avant-gardiste sur bien des choses, permit à tous ceux qui se sentaient prêts à explorer leur folie créative de s'y jeter à corps perdu. Dans ce laboratoire expérimental, j'ai non seulement été capable de me laisser aller dans les mots mais aussi dans les actes. Nos cours étaient des moments hors du temps, il ne se passait jamais rien de commun, car nous n'étions pas communs, nous étions des êtres possédés par nos univers imaginaires, nous étions des *performeurs*.

Pendant deux ans, j'ai pu explorer grâce à mon corps des mini actes libérateurs, des mini séquences d'actions me mettant en scène dans des mises en scène incluant souvent du son, de la vidéo, des objets, des gens, etc. La femme *corps-objet* fut, je crois, un thème récurrent dans mes performances. Je dis je crois car je n'aimais pas à cette période de ma vie la théorie, et toute cette pollution de mots pour définir l'acte créateur. J'utilisais beaucoup mon corps nu pour dire, voilà ce que je suis, par exemple : une femme nue qui se fait momifier, emplâtrée tout le corps pendant trente minutes, avec comme fond sonore de

la musique aborigène australienne, et partout au sol des copies de l'œuvre de R. Smithson, *The Spiral Jetty*. On pourrait effectivement y voir un lien avec mon enfance, puisque durant mes années de gymnaste, je me suis cassée un nombre impressionnant de fois les os, poignets, épaules, doigts, etc. La performance me permettait désormais, d'explorer le théâtre sans mots. Un jour le film, *La maman et la putain* de Jean Eustache me fit une telle impression que je ressentis la nécessité de faire ma propre interprétation du rôle magnifique de Françoise Lebrun, en inventant une performance mi danse mi théâtre. La femme que j'incarnais, devenait l'objet de désir des hommes. Tournant le dos au public, je me maquillais, puis me déshabillais face au miroir. Quasi nue, j'offrais ensuite mon corps à l'espace vide dans une danse invisible simulant l'accouchement. Ces modes de transmission, ces actes posés, ces performances me donnaient ainsi l'occasion d'explorer mon monde invisible et le livrer à un public réceptif.

Ce cours fut aussi l'occasion de décontextualiser l'art de se présenter à l'autre. Nos performances pouvaient se faire partout dans la ville. Un performeur pouvait décider de nous présenter un lieu de l'université sous un autre angle en installant ses effets personnels, il nous signifiait, par exemple voici ma douche en plein milieu du corridor de l'université, et effectivement, il prenait sa douche sous nos yeux ébahis par son audace, son acte libérateur ou sa folie contagieuse. Ce retour à l'acte de jouer eut une influence importante sur mon désir de poursuivre ma quête vers l'Invisible. Je me sentais pour la première fois prête à partager mon intimité avec l'autre. Le fait de m'être dénudée d'abord sur scène, devant les autres, m'avait donné cette confiance pour me diriger vers d'autres actes aussi libérateurs. Je découvris l'amour en Angleterre puis je partis célébrer cette renaissance au Sénégal. J'avais 20 ans !

### *Ma vie est un roman*

Il s'est passé tant de choses depuis ce premier voyage mystique qui a scellé à tout jamais mon destin à l'Afrique. Je suis partie deux ans plus tard vivre à Montréal. J'y ai

découvert un peuple accueillant avec une certaine ouverture d'esprit. Dans cette petite ville bouillonnante l'été, glacée l'hiver, j'ai renoué avec des sensations qui étaient enfouies depuis fort longtemps en moi. Montréal, la multiethnique, Montréal la multi-facette, Montréal la ville lumière, Montréal l'insoumise m'a totalement happée par ses antennes culturelles et sa force amérindienne. J'ai compris qu'ici, il me serait plus que permis de rêver l'impossible. Montréal, comme la plupart des grandes villes modernes construites sur des vagues successives d'immigration, se caractérise par un important mélange de cultures. Outre la cohabitation franco-anglaise, cette ville abrite également des communautés ethniques de divers horizons (Afrique, Europe, Amérique du sud, Asie etc.) et constitue ainsi une véritable mosaïque culturelle. Son ouverture sur le monde, et son dynamisme communautaire offre un terrain de découverte propice à la rencontre.

Et en effet, un an plus tard sous les traits d'un jeune homme venu lui aussi de France, je me trouvais après avoir néanmoins pris feu dans mon appartement, face à face avec ma moitié manquante, celle qu'on ne croit jamais pouvoir trouver. Nos deux âmes sœurs, par un drôle de hasard, avaient évolué sans le savoir dans deux villes de banlieue parisienne, très proches l'une de l'autre, avec la forêt entre elles et ses sentiers inconnus. Cet homme qui était pourtant déjà passé de nombreuses fois devant le chemin de ma forêt, fit son entrée dans ma vie à Montréal. Comme un éclair qui traverse un champ de blé, il scella immédiatement son destin au mien. Notre union si foudroyante ne put s'empêcher de faire éclore la vie. Chloé est née deux ans plus tard. Cette étincelle de vie a été et reste une de mes plus belles expériences sur Terre.

La vie est ainsi mystérieuse, belle, pleine de promesses, de surprises, de souffrances et d'Inconnu. Je la regarde et je me vois en train de vouloir mettre des mots, des signes pour la retenir, pour la remercier ou encore la magnifier. Il est drôle de penser que dans quelques années, ma fille qui vient tout juste d'avoir trois ans pourra à son tour, me lire et peut-être se dire, voilà ce que ma mère a déposé sur ces feuilles blanches. Voilà ce qu'elle avait besoin de dire, et laisser sortir. Ma vie que je partage avec ce petit être depuis trois ans et neuf mois me pousse à créer des actes tels que celui-ci. Je ne peux plus garder pour moi ces

choses qui remontent à la surface de mon corps. Ces choses ne m'appartiennent dorénavant plus, je les lance dans la mer et espère que des lecteurs que j'appellerai volontairement spectateurs, entendront et comprendront ce que je veux dire. Nous avons tous besoin de monter sur la scène de notre théâtre intérieur pour pouvoir communiquer aux autres notre œuvre en perpétuelle évolution.

Je ne pourrai dire ici tout ce qui m'a poussée à écrire. De même que je préfère arrêter ici, cette présentation succincte de ce qu'a été ma vie avant d'en arriver jusqu'ici. Ma vie est un roman, j'écris pour laisser mon *empreinte lumineuse* et résister au temps qui passe et nous balaye. Il me tenait à cœur de vous présenter un éventail de mes facettes, celles qui constituent mon personnage actuel. Cette présentation de moi vous permettra de mieux, je l'espère, entrer dans mon univers et dans cette œuvre empreinte de mes identités cachées. Je suis la constellation de toutes ses traces, empreintes laissées par mon passage sur la Terre.

La toile du mémoire fut mon prétexte pour exposer l'univers intérieur emprisonné dans le corps d'Isabelle Pénélope. Elle fut une sorte de thérapie ainsi qu'une expérience formidable pour aller à la rencontre de l'archétype, Yzabel. Je ne peux à présent plus me cacher, je suis presque toute nue, comme mon partenaire de jeu, Bertrand Deleplage qui s'est lancé dans son œuvre musicale à mes côtés. Un peu comme la Pénélope d'Homère, j'ai tissé et défait ma toile, attendant patiemment le bon moment pour la livrer, je crois à présent qu'il est temps !

*Tam, tam, tam (3 coups retentissent).*

## 1.2 L'espace du je-u

Chez l'homme le sentiment de l'espace est lié au sentiment du moi qui est à son tour en relation intime avec son environnement. Ainsi, certains aspects de la



personnalité liés à l'activité visuelle, kinesthésique, tactile, thermique, peuvent voir leur développement inhibé ou au contraire stimulé par l'environnement.<sup>10</sup>

E.T Hall

Cette première incursion dans l'œuvre de E.T. Hall, *La dimension cachée*, me permet d'entrée de jeu de voir la relation intime qui relie l'homme à l'espace. Cet élément agit avec le temps comme repère fondamental pour rythmer l'existence. Sans repères spatio-temporels, comment penser le mythe de l'origine humaine ? Comment apprendre sur nos paires, piliers-fondateurs sur lesquels repose un ensemble important de nos savoirs et valeurs ? La conquête de l'espace par l'homme est l'évidence même du besoin chez lui de dominer les forces de la nature, de maîtriser sa propre nature originelle. De tous temps, l'homme a voulu repousser les frontières de l'inconnu. Il s'est inventé des dieux et a fabriqué des autels à leur attention espérant ainsi repousser la mort. Aujourd'hui encore, il tente immanquablement de garder la main mise sur tout le règne animal et végétal, au détriment de vies interrompues, détruites, marginalisées voire réduite à néant. Plutôt que de vouloir conquérir l'espace de l'autre ne devrait-il pas chercher à conquérir son propre espace intérieur ?

Il me semble important de préciser, qu'il est primordial selon moi, de se trouver un espace pour soi, un espace pour se dire et se raconter ainsi que de faire tomber les masques du paraître et de l'artifice des personnes appelées acteurs sociaux. Parvenir à mieux communiquer notre savoir-être entre nous les différents acteurs sociaux, c'est en quelque sorte, bâtir ensemble une toile sociale collective et unificatrice faite de nos inventions respectives. Car, derrière chaque façade, se cache une vérité sur l'autre, une vérité authentique sur sa façon de construire ses identités dans un espace qui est le sien et qui nous appartient à chacun de découvrir. L'espace intérieur nous renseigne sur la communication inter et intra subjective de l'acteur social face à son environnement. Espace illimité et en perpétuel mouvement, l'espace intérieur m'apparaît comme le lieu privilégié où le *je-u* ouvre ses portes à l'inconnu sur soi et à l'Etranger appelé l'autre qui sait aussi le recevoir.

<sup>10</sup>

HALL, Edward. T (1971), *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil.

Cet espace est de part sa fonction symbolique, le point d'ançrage pour chacun des individus en quête de connaissance de soi. Découvrir l'espace intérieure qui entoure chaque personne peut ressembler à un exercice de style surréaliste où munis d'une feuille blanche, nous devrions combiner des mots ensemble, puis leur donner un sens. En effet, il n'est pas toujours facile de déchiffrer le langage symbolique de l'autre et par extension, accueillir son expérience de la vie. Mais pour accueillir l'autre, ne faut-il pas déjà réussir à trouver un espace pour soi ? Ne faut-il pas déjà avoir fait le vide autour de soi ? En outre, avant de vouloir construire son identité sociale et collective, ne devrions-nous pas tout d'abord, déconstruire cette image fausse de nous, image déformée de ce que l'autre projette sur nous et que nous avons prise pour acquise et donc réelle ?

Faire l'expérience de monter sur la scène de son théâtre intérieur sans masque afin d'y défendre son rôle est ce que j'appellerai la conquête de l'espace intérieur. Espace rythmé par des passages clefs de la vie, il nous traverse en permanence sans que nous soyons pour autant conscients de son pouvoir d'améliorer notre condition humaine. Trouver un espace pour soi sans artifices ne requiert pas grand chose :

Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène. Quelqu'un traverse cet espace vide pendant que quelqu'un d'Autre l'observe, et c'est suffisant pour que l'acte théâtral soit amorcé.<sup>11</sup>

Le théâtre, dans son esthétisme et sa vocation cathartique, nous rappelle, à quel point l'homme est un animal spectaculaire. Acteur social qualifié d'animal pensant, il interagit avec les Autres membres de son espèce en percevant, interprétant, et transformant les signes et symboles de son environnement. Le processus de création mis en œuvre dans l'édification de sa personnalité est long, en perpétuel mouvement, sinueux et nous révèle toute la complexité de cet organe que nous appelons cerveau. Doté de deux hémisphères, droit et gauche, le cerveau de l'homme est capable de créer des univers de sensations totalement opposées. Cette opposition se retrouve dans le théâtre, où les acteurs se

---

<sup>11</sup> BROOK, Peter (1977), *L'espace vide*, Paris, Seuil, p.25.

déplacent sur un espace scénique découpé en deux, le côté droit, nommé jardin, et le côté gauche, nommé cour. Le public en fonction d'où il est placé ne perçoit pas le jeu des acteurs de la même manière. Il en est de même pour l'homme qui se servirait uniquement du côté droit ou du côté gauche de son cerveau. L'homme ne peut s'empêcher de vouloir contrôler son destin, contrôler ceux qui l'entourent et pourtant il s'empêche de voir la réalité telle qu'elle est, sans masque social. Aveuglé par son ignorance et sa prétendue clairvoyance, l'homme erre dans un monde où il lui est difficile d'être au sens d'incarner celui qu'il croit pourtant être. Prisonnier d'une image que l'autre lui renvoie, il finit par s'habituer à cette image fausse projetée sur son visage.

Animal social aux prises avec la société du spectacle dans lequel il joue ses divers rôles, il peut choisir à tout moment d'être spectateur ou acteur. À la différence de l'acteur professionnel, l'acteur social n'a pas toujours autant de choix dans les rôles à jouer. La société lui en impose un certain nombre mais il peut à tout moment décider de changer la garde-robe de son *je-u* et incarner des rôles choisis par lui pour lui. Il peut agir sur son destin et se réapproprier ses identités enfouies dans l'oubli, ses identités prisonnières d'un corps devenu trop souvent esclave de la société du spectacle, un corps en totale réaction aux messages véhiculés par la société de marchandisation, un corps stimulé par la consommation, l'imitation, la copie, l'artifice, etc.

Il est en effet, bien difficile de s'imaginer ma petite enfance sans avoir recours aux modèles et aux valeurs qui m'ont forgée. Ce que me confirme Nietzsche dans son œuvre, *Ainsi parlait Zarathoustra* :

L'humain, en premier, mit les valeurs dans les choses pour se conserver- il créa en premier le sens des choses, un sens humain ! C'est pourquoi il s'appelle « humain », c'est-à-dire : celui qui apprécie. Apprécier c'est créer : écoutez ça, vous les créateurs ! L'appréciation elle-même est le trésor et le joyau de toutes les choses appréciées. Seule l'appréciation fait la valeur : et sans l'appréciation la noix de l'existence serait creuse. Écoutez ça, vous les *créateurs* ! *Le changement*

*des valeurs- c'est le changement des créateurs. Qui est appelé à créer toujours détruit.*<sup>12</sup>

Notre corps d'adulte est bel et bien le résultat de tout un long processus qui a commencé dès notre enfance, à savoir l'évolution biogénétique, physiologique, neurologique, psychologique, intellectuelle,...identitaire. Ce long processus toujours en mouvement me ramène irrémédiablement vers la dégénérescence de mes cellules, puis de ma mort, enfin de l'oubli et du cycle infini. La mémoire de par sa fonction première d'invention alimente notre être, au point de lui donner l'illusion de pouvoir diriger sa destinée à sa guise et créer un univers hors du temps que j'appelle « l'espace de re-création ». À distinguer de « l'espace potentiel » de D.W. Winnicott, l'espace de re-création est le lieu sacré que tout individu devrait chercher à découvrir, il est ce lieu de passage qui conduit vers la connaissance de soi et du *je-u* dépouillé de sa carapace sociale.

### 1.3 L'entrée dans la vie carcérale

Comme nous le rappelle si bien Georges Lapassade : « La norme de l'homme achevé, de l'adulte, est fondée sur l'oubli de ce qu'est l'homme véritablement. ». La thèse qu'il soutient dans son livre *L'entrée dans la vie*<sup>13</sup>, essai sur l'inachèvement de l'homme, est que la maturité ne serait qu'un masque. Renaître à chaque nouvelle étape de sa vie est selon lui, une manière de ne pas tomber dans l'aliénation. Même si la justice a le droit de condamner et d'enfermer des hommes et des femmes rendus coupables de faits interdits par la loi, elle ne devrait pas pour autant les empêcher de s'exprimer sur la réalité de ce qu'ils ont vécue et vivent derrière les portes de l'enfer carcéral. Ces hommes et ces femmes condamnés à des peines plus ou moins lourdes d'emprisonnement, voire de mort, sont des

---

<sup>12</sup> HENTSCH, Thierry, (2005), *Le temps aboli*, « Zarthoustra, L'impensable », Montréal/ Paris, PUM/ Boréal., 431 pages.

<sup>13</sup> LAPASSADE, Georges (1997), *L'entrée dans la vie : essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Anthropos.

êtres humains au même titre que ceux qui les ont jugés, alors pourquoi vouloir leur refuser le droit à la dignité, le droit à la parole qui guérit, le droit à une expérience sociale enrichissante et renaissante ?

Ces hommes de passage, les acteurs de ce documentaire, sont des détenus hors du commun, ils ont scellé leur destin aux *Souverains anonymes*. Ils ont accepté de rentrer dans le clan de ces hommes et femmes qui font entendre leur voix, leur histoire, leur combat, et leur cheminement spirituel aux auditeurs québécois et d'ailleurs. Ils marquent donc de leur passage en prison cette voie(x) renouvelée, cette expérience à l'intérieur d'une prison, cette liberté d'être et d'exister quelque soit son passé.

En exposant leur vulnérabilité, ils se redécouvrent à l'intérieur de la prison. Leur témoignage, leur courage et leur volonté de mettre leurs empreintes colorées sur les murs gris de la prison de Bordeaux ne sont rendus possibles que grâce à cette collaboration avec l'instigateur du projet, Mohamed Lotfi. Son humanisme et sa volonté de faire entendre la voix de ces acteurs-détenus, aux gens de l'extérieur sont des fondements et des valeurs plus que nécessaires à l'édification de notre grande toile sociale. Dès le début du documentaire, il nous dit :

Être en prison, c'est vivre une expérience intéressante, c'est peut-être la seule place où tu vas dire des choses que tu n'as jamais dites ailleurs, c'est peut-être la seule place où que tu vas pour la première fois de ta vie, tu vas chanter, ou pour la première fois, tu vas danser, mais pour que cette humanité là émerge, il faut lui donner un contexte, la prison comme telle te rend vulnérable, mais tout d'un coup, il y a une activité, des activités dans cette prison, tu arrives à une activité, prenons, « Souverains anonymes » par exemple, tout d'un coup, on te dit que tu peux exprimer ta vulnérabilité, tu peux dire ce que tu as à dire... .

Pour pouvoir vivre une expérience enrichissante en prison, comme celle que vivent certains Souverains anonymes, il faut déjà le vouloir et le pouvoir. Le vouloir dépendant le plus souvent du pouvoir fort présent dans les murs des prisons. Les règlements stricts ou encore les codes de conduite déshumanisés, institués depuis des décennies par des

représentants de la justice pas toujours soucieux de créer des réformes et du changement, n'autorisent pas toujours des projets aussi novateurs que celui de Mr Lotfi.

Jane Evelyn Atwood retrace dans son livre intitulé, *Trop de peines, femmes en prison*<sup>14</sup>, la vie de femmes détenues, qu'elle a photographiées et visitées dans neuf pays. Les photos prises sur le vif de leur quotidien carcéral, entremêlées de leurs témoignages, ainsi que ceux de l'auteur qui témoigne de son expérience traumatisante et ahurissante, nous plongent dans un univers violent où l'innommable prend toute sa place. Difficile de tenir le regard devant la violence qui émerge de ces endroits appelés pénitenciers, difficile de supporter ces histoires de femmes qui au premier abord semblent si banales et qui pourtant basculent dans le drame psychologique et physique.

Difficile d'imaginer qu'au XXI<sup>e</sup>, l'homme n'arrête pas le progrès et construit des machines à tuer toujours plus sophistiquées, invente des traitements « chocs » inhumains, crée des espaces de tortures pour punir et corriger des êtres qui auraient davantage besoin de soutien et d'encouragements pour faire jaillir leur humanité. Pourquoi, pour qui, comment arrêter cette hémorragie universelle qui tue à petit feu des milliers d'individus dépourvus d'éducation, de savoir être, de connaissances utiles à leur bien-être ?

Que se passerait-il, si un mauvais sort vous jetait, vous spectateurs, si habitués à contempler les merveilles du monde, si demain on vous enfermait pour le restant de vos jours dans une de ces prisons immondes, et que vous appreniez par votre avocat que vous êtes victime d'un complot orchestré par votre meilleur ami? Imaginez-vous une seconde, couché dans une de ces prisons, privé de la chaleur du contact de vos proches, enfants, amis, filmés 24 heures sur 24, traqués, victimes d'abus de tout genre !

En effet, à Bordeaux l'image de la prison ne ressemble pas à ça. Les détenus s'en sortent plutôt bien par rapport à leurs homologues enfermés dans des pays dits du Tiers-Monde. Ils font partie de ces détenus chanceux, qui vivent dans une atmosphère carcérale

---

<sup>14</sup> ATWOOD, Jane Evelyn (2000), *Trop de peines : femmes en prison*, Paris, Albin Michel.

propice à leur réintégration, et à leur libération. À l'image de ces prisons qui valorisent les formations scolaires et offrent des programmes pour aider les détenus à faire des études post-secondaires, universitaires, Bordeaux est une prison qui se classe dans la catégorie des prisons où la direction accepte d'améliorer les conditions de vie de ses hommes.

Dans son ouvrage, *Les femmes et la criminalité* Marie-Andrée Bertrand dresse un beau panorama de ces formules, comme celle de l'activité des S.A.,<sup>15</sup> qui permettent de rendre moins « dissocialisante » et anormale la vie en prison. Elle nous amène à Ringe au Danemark, prison entièrement mixte, et nous dit :

Ringe est la seule prison fermée pour femmes au Danemark et au départ ce n'était pas une prison pour femmes. Dans ce pays, la « modération pénale » est exemplaire. Le taux d'incarcération est parmi les plus bas, 63 par 100 000, alors que celui du Canada à l'époque était de 123. La première condamnation impliquant une privation est nécessairement purgée en prison ouverte, ce n'est qu'à la seconde qu'on recourt à la prison fermée. Le nombre des femmes condamnées à la prison fermée était de 20-25 en 1993.<sup>16</sup>

Au Danemark, il existe donc, une formule de prison ouverte qui permet aux jeunes femmes détenues en fonction de leurs infractions aux lois d'avoir une chance d'éviter l'enfermement. Conçue en 1976, la prison de Ringe était destinée uniquement aux jeunes hommes âgés entre 16 et 24 ans, afin qu'ils apprennent à vivre normalement, elle s'est transformée en 1980 en centre mixte. Dans cet espace ouvert sur l'autre, les détenus apprennent de vrais métiers tout en étudiant, ils gagnent ainsi leur propre argent et s'autogouvernent. À l'intérieur de cette « *prison-école-industrie* », les détenus peuvent découvrir leur sexualité, leur créativité, et ainsi se responsabiliser, ce qui est plus qu'utile à leur sortie. La mixité des deux sexes, avec l'introduction de femmes âgées de 19 à 60 ans, permet de recréer une vie sociale quasi normale; « *les plus jeunes détenues jouent le rôle de compagnes sexuelles, les plus vieilles, de mères ou grands-mères* ». Chacun à son rôle et ses

<sup>15</sup> Dans le but d'alléger le texte, *Souverains anonymes* est remplacé par l'abréviation S.A.

<sup>16</sup> BERTRAND, Marie-Andrée (2003), *Les femmes et la criminalité*, Canada, Athéna éditions, p 147.

tâches, ce qui favorise l'entraide, la solidarité et la prise de conscience de ses besoins, désirs et attentes en tant qu'être humain et pas juste détenu irresponsable!

Cette prison avant-gardiste est peut-être de loin cet idéal que tout détenu souhaiterait peut-être un jour découvrir s'il avait à choisir son lieu de détention. Mais, il ne faut pas rêver, car, comme nous le rappelle si justement J.E. Atwood :

Dans la plupart des États américains, mères et enfants sont séparés de force à la naissance ; 20% des femmes arrivent en prison enceintes et y accouchent—souvent, menottées. Les relations conjugales ne sont que rarement autorisées, et cette privation fait partie de la peine. Parfois, les soins médicaux sont inexistants. En Russie ou en Inde, on peut mourir en prison d'un mal de gorge, en France, d'une crise d'asthme.

Dans ce dernier cas, J.E. Atwood veut parler du cas qui fit scandale en France, avec la disparition de Corinne Hellis en 1991, décédée à 27 ans dans sa cellule d'une crise d'asthme pas soignée à temps. Son seul crime avant son entrée en prison, était d'avoir émis quelques chèques sans provision, par manque de ressources, en mode survie depuis des années. Combien d'histoires glauques comme celle-ci nous faudra t'il entendre avant de bien vouloir aider ces milliers de victimes abusées, par des « *institutions totalitaires* » (Erving Goffman) qui ne font du corps en souffrance qu'un objet de torture, une chose, un matériau, car, « *les hommes peuvent revêtir en quelque sorte les mêmes caractéristiques que des objets inanimés* »<sup>17</sup> ?

Pourquoi tant de victimes sont forcées de passer par cette expérience horrible de l'enfermement, parfois à perpétuité, pour pouvoir poursuivre leur cheminement existentiel ? Ont-ils réellement choisi de passer de l'autre côté par nécessité, envie, besoin ou juste par désespoir, incompréhension et manque de ressources de tous genres ?

Difficile donc d'imaginer à quel point la ligne qui nous sépare du monde carcéral est fine. Nous pensons être capable de nous maîtriser et pourtant un jour, le dérapage se

---

<sup>17</sup> GOFFMAN, Erving, (1968) *Asiles, Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, p.121.



produit sous nos yeux impuissants et incapables de remonter le temps. L'acceptation de soi passe peut-être par un plus grand souci de soi, une meilleure estime de son être. Tout acte même dévastateur est un signe qui doit nous apprendre une vérité sur notre humanité qui n'est ni toute blanche ni toute noire. Accepter de voir dans le meurtrier une partie de moi et l'accepter comme un être doué de facultés, capable de construire comme de détruire est là une tâche bien difficile et pourtant si gratifiante. Je suis ce monstre qui peut tuer son enfant par désespoir, comme je suis cette prostituée qui pleure devant la tombe de son « mec » qu'elle a aimé, et qu'elle a pourtant tué de sang froid pour quelques grammes de cocaïne, son nirvana à elle !

La violence conjugale ne se voit pas sur le visage d'un homme ou d'une femme, et s'il ou elle avait besoin d'aide avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'il ou elle en arrive au point de non retour, avant qu'il ou elle décide de passer de l'autre côté, mais il est déjà trop tard ! Le temps que je vous parle un nouvel individu fait son entrée dans une institution pénitentiaire. À chaque minute, un peu partout dans le monde, des prisons accueillent de nouveaux détenus.

Triste constat quand on sait qu'il suffirait de s'ouvrir plus à soi et aux Autres qui nous entourent. Chaque expérience, chaque projet humain porte en soi, un désir de communiquer ce qui est à l'intérieur de son être. Au lieu de s'entretuer, ne pouvons-nous pas créer plus de lieux communs qui fassent exister le rôle de chaque acteur dans la toile sociale commune ? Ou faut-il créer plus d'établissements psychosociaux, humanitaires et culturels, des lieux ouverts à la différence qui tout comme le studio des *Souverains anonymes*, permettrait à des hommes et des femmes de retrouver l'estime de soi par l'art de se raconter, l'art de jouer son véritable rôle !

#### 1.4 Le corps prisonnier

La prison est faite pour ne pas avoir de jouissance. Il ne reste plus que la souffrance. Et cette souffrance, on ne peut la réduire. C'est une douleur qui ne correspond à rien. (...) ces points de souffrance sont des points d'appui : le détenu perd ses appuis à l'intérieur même de son corps. Ce qui montre aussi qu'il ne peut plus compter sur ce qui viendrait de l'extérieur. La souffrance me semble être une nécessité. On ne peut pas avoir Autre chose qu'un corps souffrant pour exister.

Paroles d'un *Souverains anonymes*

Faire l'expérience de se regarder devant un miroir durant une période prolongée peut déranger au bout d'un certain moment. La fameuse question qui suis-je, resurgit devant cette personne qui me fait face. Pourtant, n'est-ce pas le fameux objet symbolique utilisé par Jung, le miroir d'Amaterasu, la Déesse du Soleil chez les Japonais, qui lui permit de découvrir les nombreux personnages de son univers intérieur? Le miroir pourrait bien être ce passage qui fait entrevoir la beauté et la lumière des Autres identités. Ce qui fait dire à D.Cordonier :

Au bout du chemin se trouve un archétype qu'il a nommé le soi, symbole d'union et de totalité. En caricaturant, on pourrait dire qu'il s'agit de la part de sagesse divine enfouie au fond de nous, un rayon de lumière qui nous dépasse et nous englobe tout à la fois. Le psychiatre suisse était convaincu que le but ultime de toute exploration intérieure était d'entrer en contact avec le soi et que ce contact pouvait radicalement transformer notre vie. Mais le chemin pour y parvenir est extrêmement long et semé d'embûches. Nous allons nous limiter ici à en décrire les étapes initiales, car elles sont indispensables pour prendre le pouvoir sur les forces qui nous manipulent.<sup>18</sup>

Le jeune enfant qui se découvre pour la première fois devant un miroir, n'en croit pas ses yeux. Trop éblouis, peut-être ? Il ne s' imagine pas être cet être en mouvement. Il lui faut un certain temps avant de se reconnaître dans cette image projetée de lui. Une fois que l'image devient sa réalité, il ne peut plus revenir en arrière. Il se met à aimer cette image, il veut la saisir, la comprendre, un peu comme les Bonobos qui devant un miroir sont immédiatement attirés par l'objet réfléchissant leur image et ce même s'ils ne saisissent pas

<sup>18</sup>

CORDONIER, Daniel, (1999), *Le pouvoir du miroir*, Paris, Éditions Georg.

qui ils sont. Difficile donc de croire que cette image ne nous influence pas nous les humains et ne nous emprisonne pas dans un corps-image scellé par elle. Cette douloureuse épreuve qu'est la vie, signifie s'arracher à ses désirs infantiles asexués, *sans corps*. On apprend à notre insu à cohabiter avec cette part de clair-obscur et mystérieuse qui nous habite dès les premiers instants de notre arrivée sur Terre. L'enfant serait déjà cet être « double », selon Françoise Dolto. Et *le sujet*, notion essentiel dans son travail, amènerait lui aussi tout au long de sa vie cette dualité. Il existerait un sujet toujours déjà-là, un sujet désirant, « *sujet de son histoire* ». Ce sujet présent dans le processus même de son incarnation dans le ventre de la mère, serait « *le sujet inconscient désirant en relation au corps* » qui « *existe dès la conception* ». <sup>19</sup>Le sujet serait donc déjà là, avant même la verbalisation et le Je, du sujet devenu grammatical. À lui de faire ses preuves comme dans le cas des *Souverains anonymes*. Les différentes épreuves de la vie devront amener le sujet à parcourir son histoire du début à la fin (la mort inévitable !) pour parvenir à sa pleine réalisation identitaire.

L'image du corps dont parle Françoise Dolto est rattachée à l'idée d'un monde auquel nous n'aurions plus accès, un corps archaïque, un corps invisible qui cache des trésors insoupçonnés. Ce « *monde de l'avant* » <sup>20</sup> serait porteur de tout ce qui constitue la fragilité de l'enfant, être inachevé. Dans la représentation qu'elle fait de l'image du corps dans son riche entretien filmé avec J.-P. Winter, F. Dolto précise sa pensée concernant cette image du corps pouvant être porteuse d'aberrations et de déformations, liée de toute évidence au sentiment de l'identité. Ainsi, réplique-t-elle à Winter :

quand un enfant dit « moi », ce peut être « moi-ma maman », « moi-mon papa », (...) Mais ça peut être aussi « moi qui ne sais pas mon âge ni ma taille, ni rien du tout ». Ce peut donc être « moi qui ne me sais pas.

<sup>19</sup> DOLTO, Françoise, (1984), *L'image inconsciente du corps*, Seuil, p.23.

<sup>20</sup> DOLTO, Françoise, *Les Deux Corps du Moi*, op. cit. Chap. 1 : *L'image du corps*, un « avant »-propos.

Chaque jeune adulte inachevé porte en lui un héritage parental qui peut être la cause de blocages avec l'autre, ou au contraire de facilités à interagir avec l'autre. Le rôle du parent devrait être de guider tel un mentor, à l'image de M.Lotfi, son enfant vers sa voie(x) pour qu'il devienne à son tour, un sujet capable d'extérioriser ses souffrances et partager son expérience de vie aux Autres. Le poème d'introduction au documentaire lu par un des Souverains anonymes, nous invite déjà en tant que spectateur à voir l'incidence du rôle d'une mère dans la vie d'un être. L'enfant qui sommeille au fond de chaque adulte est profondément marqué par la figure de cette Mère qui l'a porté dans son ventre. De ce premier contact, de cette naissance, puis de tous ces petits liens qui se sont tissés autour de l'enfant, le corps archaïque se souvient. Il réagit de manière imprévisible à ses émotions qui le rattachent à des moments de la vie du sujet. En effet, ce dernier peut demander réparation par manque de ces gestes d'amour et d'encouragement, être dans le repli intérieur, à la recherche de la voie de la libération ou tout simplement être dans l'autodestruction. Ces petits liens sont les contacts avec le monde extérieur, ce sont ces interactions, échanges, communications qui changent votre vie et vous donnent par la présence aimante et encourageante de l'autre, confiance et estime de soi. Les prisonniers sont souvent ces êtres qui ont manqué de ces petits gestes d'amour et qui ont fini par refuser de communiquer à l'autre leurs souffrances, allant à commettre une infraction pour attirer l'attention sur eux.

Ce cri de désespoir devient réel derrière les barreaux, le S.A. appelle sa mère pour lui dire ce qui vient de lui arriver :

Je prends mon cellulaire  
 Dans ma cellule  
 J'appelle ma mère  
 Je lui parle  
 Et je pleure  
 Maman je suis encore en prison  
 Où ?  
 Prison de Bordeaux

J'ai baptisé ça bienvenu aux portes de l'enfer

Maman

Et je suis dans ma cellule

Et je cherche l'échelle

Je veux m'en sortir de cet enfer

Je regarde la rivière

Maman

Merci ma mère de m'avoir écouté

Au revoir ma mère

L'image du corps renferme toutes sortes d'identifications dont celles de la mère, du père. Viennent ensuite, les frères, les sœurs, copains, copines, et toutes sortes de personnes susceptibles de créer des émotions rattachées au monde intérieur. Le danger de ses identifications ou «<sup>21</sup> *symbolisations plus ou moins gravement aliénées, faussées, puisqu'elles correspondent à l'essence même de l'image du corps, en tout cas au processus qui accompagnent directement sa constitution* », sont qu'elles nous emprisonnent et nous rattachent à du passé. Elles nous rendent esclaves de réactions soumises par un corps désincarné et peu habitué à être présent à ce qu'il vit en tant que sujet porteur d'une histoire riche de sens pour ceux et celles qui vont l'entendre ou la partager. En effet, ces identifications, symbolisations « *surviennent dans des contextes où de telles aberrations de et dans l'image du corps ont été rendues possibles par défaut de structuration humanisante authentique* »<sup>22</sup>.

La théorie de l'image de Françoise Dolto, étude clinique de psychanalyse, permet ici de constater à quelque point l'homme moderne est un être confondu par son image. Le processus identitaire dans lequel tout homme et femme doit passer pour se reconnaître dépend beaucoup du contexte qui l'a vu naître. Dès lors, il est difficile de se mettre à vouloir penser comme l'autre, au mieux, nous pouvons apprendre sur nous et tenter de

<sup>21</sup> GUILLERAULT, Gérard, *L'image du corps selon Françoise Dolto*, Les empêcheurs de penser en rond, 1999, p.117.

<sup>22</sup> Ibid p.124.

prendre soin de ce corps, et de cette âme, esprit, énergie, identité qui l'habite. En effet, comme nous dit Gérard Guillerault, dans sa philosophie clinique :

...l'image du corps, en même temps qu'elle révèle le détail pulsionnel, libidinal, corporel, de l'instauration identitaire, en signale en même temps la fragilité, la précarité. Toute la clinique de l'image du corps vient là pour témoigner des aléas du processus identitaire, dans cette alchimie délicate par quoi, à partir de la vitalité pulsionnelle du corps, un sujet doit trouver à se réaliser, et fonder les bases de son identité(...) La clinique de l'image du corps est toute tournée vers ce repérage de la fragilité identitaire qui n'est après tout que l'effet de la faille structurelle, du hiatus qui s'insinue entre soi et le corps (« son » corps), et qui est comme tel irréductible.

En outre, la faille entre le soi et le corps ou encore entre les identités cachées de soi et l'image de soi projetée à l'autre qui m'observe, nous montre, qu'il nous appartient de réhabiliter notre corps archaïque et agissant dans une praxis sociale riche de symbolisations pour soi. Chaque individu, détenu ou pas possède les clefs pour accéder à la réussite de son entreprise identitaire. Apprendre à exister suppose donc un nécessaire retour sur soi, un repli vers sa vulnérabilité, et vers cette « fragilité identitaire caractéristique de l'enfance ». Pour ces hommes de passage faire leur entrée dans le corps prisonnier, c'est redécouvrir cette faille qui les démasque ainsi que jouer le rôle de S. A. Ils font tomber leur masque en jouant ce corps à corps avec leur corps fragile et vulnérable. Jean Duvignaud en parlant des lieux et non lieux reprend la notion du corps dans la représentation d'un espace, d'un microcosme qu'il nous appartient de saisir dans sa finitude et nous dit :

Les collectivités expérimentent l'enclosure dans lesquelles elles jouent leur vie, en reconstruisant à l'intérieur d'elles-mêmes des matrices particulières qui reproduisent la grande unité globale, mais dont elles dominent entièrement le module ? Ainsi, les espaces sacrés, les espaces dévolus à l'imaginaire, les espaces de jeu, les espaces de guerre. L'homme, sans doute, s'appartient davantage à lui-même, dès qu'il recompose en microcosme ce qu'il vit dans une dimension plus vaste. Sans doute, lui faut-il comprimer la vie possible, dans la mesure où lui-même, pressent le caractère fini de l'enveloppe qu'il habite...<sup>23</sup>

<sup>23</sup>

DUVIGNAUD, Jean (1977), *Les lieux et non lieux*, Éditions Galilée, Paris, p.142.

Dans ces espaces gris surveillés que sont les cellules de détenus, la salle commune, le réfectoire, les images captées par la caméra de B.Boulianne tranchent avec la vie qui rayonne dans le studio de M. Lotfi. Dans un jeu d'ombres et de lumière, les visages des S.A. souvent filmés en gros plan révèlent des hommes aux multiples couleurs et identités. Ils forment un corps de prisonniers éclectiques, différents, mais unis par un lien invisible. À l'intérieur même des murs de la prison, ils ont un lieu, un microcosme pour reprendre J. Duvignaud qui leur appartient, où ils se sentent chez eux, où ils peuvent recevoir leurs invités. Ce lieu incarne à l'intérieur de la prison, cette nouvelle communication capable d'intercepter l'autre d'un point de vue inter et intra personnel.

En effet, comme le dit si bien M. Lotfi, « *ça ne se passe pas partout* », ce genre d'expérience, surtout pas en prison! Les détenus qui se font rebaptiser *Souverains anonymes* s'approprient un espace pour dire, une scène de représentation qui leur permet d'extérioriser leur enfer intérieur. Dans ce corps prisonnier, ils agissent pour rendre leur quotidien plus connecté à leurs univers intérieurs. Ils ne sont plus de simples détenus anonymes, individus seuls face à leurs angoisses existentielles mais bel et bien un groupe, un corps, que dis-je une armée de résistants prête à se battre pour sauvegarder leur puissante Souveraineté face aux forces obscures qui dirigeaient leurs vies.

Le sentiment d'appartenance au groupe est une porte de secours, il permet d'adhérer à des valeurs communes où chacun peut y trouver normalement sa place. Cette adhérence à un corps qu'il soit professionnel comme on dirait du corps professoral ou religieux chez les chrétiens qui communient avec le corps du Christ au moment de l'Eucharistie, montrent le corps comme un lieu incarné du pouvoir qui guérit. Chez les afro-brésiliens, on voit aussi comment le corps social est important dans la pérennisation de cultes ancestraux et l'édification d'une société toujours tournée vers son berceau, sa Mère, la Terre Africaine. En effet, comme nous dit Daavo Cossi Zéphirin dans sa thèse intitulée. *Les immigrants africains et l'affirmation des nouvelles identités culturelles* :

Face à la volonté manifeste chez les blancs d'aliéner culturellement leurs esclaves, ceux-ci ont su développer des astuces pour perpétuer les pratiques et croyances de leurs ancêtres. Dans les villes brésiliennes par exemple, la création des associations de métiers, de nègres libérés ou esclaves permettaient au rassemblement de noirs originaires d'un même territoire de constituer autour de leurs prêtres débarqués des navires négriers les rites sacrés des ancêtres. L'exemple des batouques constitue une illustration de ce qu'un peuple trouve toujours les moyens de préserver ses racines quelles que soient les conditions créées pour les faire disparaître. Les batouques sont des sociétés de divertissement dont la constitution a eu pour effet la pérennisation du culte des ancêtres. Bien que baptisés dans le christianisme, les noirs sont donc restés attachés à leurs anciennes croyances. Les chants et danses leur permettaient d'évoquer les dieux d'Afrique. Ils s'employaient à les exécuter en guise de distraction faisant croire aux Maîtres blancs qu'ils adoraient à leur manière dans leur langue les saints de la chrétienté...<sup>24</sup>

Cet exemple parlant pour l'afro-antillaise que je suis, montre l'importance de créer des lieux de culte, des lieux socialisants et humanisants pour s'exprimer, s'inter relier, se remémorer, ne pas oublier son histoire. Et pour y arriver, rien de tel que chanter, danser, dialoguer et expérimenter de nouvelles voies(x) dans la création. Dans le cas des *Souverains anonymes*, écrire, « slammer », « jamer », chanter, leur permet d'exprimer leurs luttes, leurs espoirs, leurs désirs, leurs doutes d'hommes emprisonnés, sans chaînes aux pieds. Ce contact avec leurs histoires interpersonnelles est d'une certaine manière leur moyen de mieux s'enraciner dans leurs racines personnelles et humaines. Dans ce nouveau lieu investi par leurs paroles et leurs corps en mouvement, ils réapprennent à marcher, ils retrouvent leur passé réactualisé dans leurs identités émergentes. Le maître de cérémonie leur montre la voie en faisant passer la parole tour à tour. Il est en quelque sorte le passeur de liens essentiels pour ces hommes qui ont perdu leur liberté.

C'est dans cette unité d'esprit qu'un jeune noir S.A. chante avec son cœur sa vie et plaide sa cause avec son poème :

Je quitte ma cellule,

<sup>24</sup>

<http://dakar.usembassy.gov/wwwuco18.doc>



Je traverse les couloirs,  
 Je salue mes amis,  
 Je leur dis « à plus tard »

Je n' quitte pas Bordeaux,  
 Du moins pas encore,  
 Je m'évade dans les mots,  
 Et la musique des noirs

Ma vie est un roman,  
 Ma vie est une chanson,  
 Qui en est l'auteur,  
 C'est toute la question

Des questions je me pose  
 En vers et en proses  
 Je te salue Homme libre  
 Et je te t'offre une rose».

L'auteur de ce texte si criant de vérité, un homme qui cherche à échapper au cloisonnement forcé, en chantant son évasion par les mots, indique déjà qu'il est possible de s'extraire du corps par la parole qui réactualise le vivant en nous. Les S.A. en intégrant le groupe ont choisi de se mettre en route vers de nouvelles aventures. Cette activité hebdomadaire, les oblige à se soumettre à de nouvelles règles, ils sont à présent sous l'autorité de leur « mentor », terme sur lequel je reviendrai. À présent, ils doivent jouer au jeu des questions-vérités avec leurs invités, préparer leurs questions, lire ou se documenter sur ces nouvelles personnalités qui vont intégrer leur « maison ». Ces invités spéciaux, en leur faisant cette faveur de se rendre jusque dans leurs quartiers méritent à leur tour de porter le titre honorifique de *Souverains anonymes*.

## CHAPITRE II

### INTERPRÉTATION

#### 2.1 Re-présentation

La punition tendra donc à devenir la part la plus cachée du processus pénal. Ce qui entraîne plusieurs conséquences : elle quitte le domaine de la perception quasi quotidienne, pour entrer dans celui de la conscience abstraite; son efficacité, on la demande à sa fatalité, non à son intensité visible; la certitude d'être puni, c'est cela, et non plus l'abominable théâtre, qui doit détourner du crime; la mécanique exemplaire de la punition change ses rouages.<sup>25</sup>

Michel Foucault, *Surveiller et punir*

Ce n'est qu'avec le langage, que le symbole s'interprète, que s'épanouit son sens caché, et que s'établit une relation profonde à double sens entre ce qu'il signifie immédiatement et ce à quoi il renvoie. La faculté symbolique inhérente à la condition humaine atteint sa réalisation la plus élaborée dans le langage. Comme on le voit avec Aristote, « le mot » n'est la chose que par l'intermédiaire d'une symbolisation; le devenir des choses du monde est, pour l'espèce humaine la seule qui « parle », le devenir symbole (structure triadique du signe). Grâce au langage l'homme accède à d'autres réalités imaginaires et s'approprie des langues en les maniant à sa guise pour interpréter, perpétuer et transformer la culture.

Comme nous l'avons vu précédemment dans notre introduction, l'enfant apprend en imitant le langage. L'apprentissage du langage accompagne et conditionne l'éveil de la

---

<sup>25</sup> FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir*, Gallimard, p.15.

Comme nous l'avons vu précédemment dans notre introduction, l'enfant apprend en imitant le langage. L'apprentissage du langage accompagne et conditionne l'éveil de la conscience et inscrit l'enfant dans la société. On sait maintenant, grâce notamment aux travaux de Françoise Dolto sur les tous petits, ainsi qu'à ceux de Mélanie Klein sur les nourrissons ou encore de Winnicott sur le développement affectif de l'enfant, que le bébé est une personne. Cette petite personnalité nous dit Winnicott dans son ouvrage, *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, a déjà développé à l'intérieur d'un espace transitionnel son moi du «non moi» qui le distingue de sa mère. Il a grâce à son objet transitionnel, (bout de tissu, doudou, pouce) la possibilité de posséder un « non-moi extérieur à lui ».<sup>26</sup>

C'est la mère qui, s'adaptant aux besoins de son enfant, lui permettra d'aller au-delà de l'identification primaire et d'accéder au principe de réalité, et c'est de cette harmonieuse individualisation de l'enfant que dépendra sa bonne santé mentale. La représentation de l'enfant dans son espace potentiel est ce qui deviendra très vite son espace intérieur. Dans ce lieu magique, tout est possible, comme de re-crée la réalité. L'idée de re-présentation va dans le même sens, il s'agit de ce moment clef où l'individu s'offre la possibilité de recommencer, de repartir sur des nouvelles données. Ainsi il peut montrer à l'autre ses autres facettes, celles qui le poussent à s'exposer au regard d'autrui.

L'acteur peut en permanence se re-présenter dans son espace en construction au spectateur.

## 2.2 L'image de soi

Nous pouvons nous demander si nous ne sommes pas tous des artistes, à savoir des personnes qui perçoivent des signes et des symboles que nous interprétons dans notre œuvre, dans notre vie, dans notre représentation, dans notre spectacle. Être acteur n'équivaut-il pas à se mettre en scène dans son quotidien, à convier l'autre dans sa sphère

---

<sup>26</sup> WINNICOTT, Donald Woods (1971, 1975), *Jeux et réalité – l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 213 pages.

intime et l'inviter à prendre son rôle de spectateur ou d'acteur? La phénoménologie pousse à questionner le sens, à procéder à un retour aux choses mêmes, à leur essence et retrouver « le sol où se déroule notre vie d'être vivant » (Amiel, 1990 :70). Chaque geste que nous posons, chaque décision que nous prenons, chaque empreinte que nous laissons derrière nous, sont autant d'indices précieux qui communiquent sur notre besoin de marquer de notre passage le monde qui nous a vu naître et de transmettre un héritage à une génération future.

Et comme nous dit si bien Guy Debord, dans son œuvre *La société du spectacle* :

Là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels, et les motivations efficientes d'un comportement hypnotique. Le spectacle, comme tendance à faire voir par différentes médiations spécialisées le monde qui n'est pas directement saisissable, trouve normalement dans la vue le sens humain privilégié qui fut à d'autres époques le toucher ; le sens le plus abstrait, et le plus mystifiable, correspond à l'abstraction généralisée de la société actuelle. (...) Partout où il y a représentation indépendante, le spectacle se reconstitue.<sup>27</sup>

Alfred Schutz, fondateur de la phénoménologie sociale en 1932, nous disait déjà que pour comprendre les phénomènes sociaux, il nous fallait tenir compte « des procédures d'interprétation que nous mettons en œuvre dans notre vie de tous les jours, pour donner sens à nos actions et à celles des Autres. », (Coulon, 1987 :8). Et Merleau Ponty d'ajouter que notre subjectivité révélée « à elle-même et à autrui, est à ce titre [...] une intersubjectivité », il entend par là une situation de communication entre deux subjectivités, celle qui met en scène un acteur devant un public récepteur. L'acteur, celui qui agit, s'inscrit donc, dans le courant de l'interactionnisme symbolique issu de l'illustre « École de Chicago ». Cet acteur nous dit l'interactionnisme symbolique, va nous renseigner sur son expérience immédiate de la vie, à travers le sens qu'il assigne aux objets, aux gens, aux symboles que fabrique le monde social.

---

<sup>27</sup> DEBORD, Guy (1992), *La société du spectacle*, Éditions Gallimard, Paris.

L'acteur devient lui-même une pièce importante à découvrir dans ce monde symbolique. Il peut jouer avec autant de facettes de sa dite personnalité et partir à la conquête de son *je-u*, en perpétuelle évolution. Dans cette mise en représentation de lui devant les Autres, l'individu a toujours le choix de créer son propre univers.

C'est un milieu où l'amour est rendu stérile, il n'y a plus rien. C'est un monde vide, un monde d'image. Mais derrière chaque image les gens souffrent. (...) Parce que derrière toutes les images, il y en a combien de gars, aussitôt que les cellules se rouvrent le soir, qui se referment puis qui se recueillent sur eux autres et qui pleurent, ils pleurent. Il y en a plusieurs, on pourrait même généraliser toute la prison.

Paroles d'un *Souverains anonymes*

Difficile de deviner qui se cache derrière chaque visage, prénom ou nom de famille ? « L'habit ne fait pas le moine : on ne doit pas juger des gens sur l'apparence »,<sup>28</sup> dit le fameux proverbe français, en effet, que sait-on de l'autre qui se cache derrière sa carapace vestimentaire, mi ange, mi démon ou juste démon ? Nous ne devrions pas nous arrêter à une simple image. Trop souvent, nous interprétons l'autre en fonction de l'image positive qu'il nous renvoie ou pas, de son statut, de son niveau de langage, de son style vestimentaire, de ses origines socioculturelles, etc. Est-il éduqué ? Ses vêtements sont-ils propres ? S'il veut émigrer dans un Autre pays ou devenir journaliste, son casier judiciaire est-il vierge ? Toutes ces questions rattachées à l'autre qui habitent ce corps en mouvement en face de moi, parlent en quelque sorte du désir de percer à jour la fameuse personnalité de celui qui réfléchit mon image. On voudrait face à nous une image toujours plus belle, toujours plus rassurante, une image de l'autre qui nous rappelle ceux qu'on connaît bien, ceux qui nous ressemblent, ceux qui deviennent nos amis, nos frères et sœurs, ceux qui rentrent dans notre famille universelle élargie. Mais qu'en est-il de ceux qu'on ne connaît pas et qu'on ne veut pas voir au risque d'un jour de se retrouver comme eux. Apprendre de l'autre, n'est-ce pas aussi s'ouvrir à la différence, à l'inconnu, ou au prisonnier par exemple

<sup>28</sup>

ROBERT, Paul (1995) Dictionnaire, Le nouveau Petit Robert, Paris.

qui pleure tout seul dans sa cellule et qui a peur du noir et du silence à la nuit tombée, tout comme ce jeune enfant que nous avons tous été ?

Le détenu, le pris en otage par une institution qui fait le vœu de le corriger avant de le laisser réintégrer la société perd à son arrivée en prison, la liberté de se cacher derrière sa fameuse carte d'identité. Fini le temps où il pouvait respirer l'air frais, sentir l'odeur de la mer, ou encore jouer dans le sable avec ses enfants, il ne fait plus partie de ce monde, de cette terre, du moins le croit-il ! Il descend les escaliers et se dirige vers les portes de « l'enfer psychologique ». Sur place, il lui faut abandonner ses effets personnels, laisser ses empreintes initiales sur les registres, se faire prendre en photo, se mettre nu et revêtir l'habit du prisonnier. Une fois qu'il a franchi cette ligne, il devient ce numéro de matricule qu'on lui impose et se confronte rapidement à ce nouvel être qu'il est sans carapace pour le protéger. La nudité de son corps sans défense, dans ce nouveau décorum, le conduit malgré lui au repli sur soi. Désarmé, le voilà réduit à suivre les nouvelles règles d'une autorité qui l'asservit au point de lui ôter parfois la vie. La mise en scène du supplice est telle, que rien n'est laissé au hasard dans ces pénitenciers, véritables couloirs de la mort. Le supplié rentre dans un temps où désormais, la mort est omniprésente. Son corps « mis au secret »<sup>29</sup>, soustrait aux regards du monde, « mis à l'abri » nous dit Frédéric Baillelte, dans son article intitulé, *Corps reclus, Corps torturés*<sup>30</sup> est : « ce corps qui s'agite quand on lui dit, se couche et se réveille aux heures programmées pour lui, (...) ce corps automate. ».

L'ancien président sud-africain, Nelson Mandela après avoir purgé plus de 27 années d'emprisonnement, du fait des ses engagements politiques envers le Congrès National Africain (ANC), a décidé récemment de réutiliser son ancien matricule comme numéro de téléphone pour recruter des bénévoles à sa campagne de lutte contre le sida en Afrique du Sud. Homme actif et très médiatisé sur la scène internationale, Nelson Mandela

<sup>29</sup> L'auteur mentionne qu'il existe dans plusieurs pays totalitaires des lieux où des prisonniers politiques disparaissent parfois à tout jamais, abandonnés de tous, portés disparus, comme le tristement célèbre bagne de Tazmamart au Maroc.

<sup>30</sup> BAILLETTE, Frédéric (Janvier 1997), *Corps reclus, corps torturés*, Quasimodo- numéro 2 « *Corps incarcérées* », Montpellier, p.33-46.

n'oublie pas ses camarades restés derrière les barreaux. Il appelle à plus de solidarité entre les hommes quelque soit leur couleur de peau, qu'ils soient atteints du sida ou pas, libres ou prisonniers, car : « *Ils sont nos frères et nos sœurs et ils ont droit à notre compassion et à notre soutien.* ». Ce matricule 46664, l'a affecté au plus profond de son être, et l'a habité d'une façon qu'on ne pourra jamais réellement comprendre sans être soi-même passé par là. Son courage, sa persévérance et sa volonté de vivre ont eu raison d'un système carcéral qui détruit la vie de nombreux détenus en Afrique du Sud.<sup>31</sup>

Cette même volonté d'exister, accompagne les héros de ce documentaire. Ils s'exposent dans leur intimité, dans leur cellule physique et interne. Leur combat nous montre qu'il est possible en prison comme ailleurs de ne pas être juste un matricule. Leurs noms d'artiste, surnoms, en plus du titre de *Souverains anonymes*, nous indiquent leurs multiples possibilités d'être. Pour eux, la prison n'est pas synonyme nécessairement d'anonymat, et de chiffres déshumanisants. Elle peut paradoxalement, symboliser leur prise de pouvoir face à des identités secrètes, restées pendant de longues années, emprisonnées dans leurs corps. Ces identités restées enfouies sous les hécatombes de l'oubli remontent à la surface du fait de ce repli sur soi imposé.

La prison est le théâtre d'affrontements, de rivalités, et de luttes internes violentes, identiques à celles que l'on retrouve à l'extérieur, à la différence qu'ici, elles sont plus concentrées, du fait de cette proximité forcée entre les hommes. Dans cette enclave souterraine, il existe un espace symbolique pour renaître à sa *Souveraine* personnalité : le studio des *Souverains anonymes*. Ce lieu permet au détenu de faire entendre sa voix au monde extérieur. Ici, le langage devient une arme très spéciale. Pour ces hommes peu habitués à prendre la parole ou à s'exposer devant les Autres, l'activité *Souverains anonymes* est une première qu'ils ne sont pas prêts d'oublier. Elle devient ce rêve inespéré :

---

<sup>31</sup> MANDELA, Nelson (1995), *Un long chemin vers la liberté*, Paris, éditions Fayard.

Expression de cette liberté humaine toujours précaire qui est inclinée sans se laisser déterminer, qui est éclairée sans pouvoir être contrainte, et qui est avertie sans être réduite à l'évidence.<sup>32</sup>

Ces hommes, par l'entremise de ce projet ont découvert qu'ils devaient aller puiser dans les profondeurs de leurs vécus, espérances, vérités s'ils voulaient s'en sortir. Un des Souverains anonymes en parlant de l'image qu'il se faisait de la prison se confie à la caméra de B. Boulianne et lui dit :

L'image que j'avais de la prison avant d'y aller, avant la première sentence, je voyais ça, comme genre les films, genre le gars, il ramasse sa brosse de savon et il se fait violer, mais c'est vraiment pas ça, (...) C'est plus un enfer intérieur, qu'un enfer extérieur. C'est plus comme une guerre de psychologie, qu'autre chose.

Son expérience à Bordeaux lui a donc permis de constater que l'image du prisonnier au cinéma n'avait rien avoir avec sa réalité à lui. La prison est un endroit qui laisse peu de place pour exprimer ses émotions, le contrôle y est si fort qu'il faut au détenu, un équilibre mental suffisamment résistant pour ne pas tomber dans la frustration, la paranoïa, la folie, et l'autodestruction. Gilles, un des S.A, ancien squeegee, à la veille de sa sortie, révèle à la caméra de B. Boulianne :

La seule fois que j'ai fait du théâtre, c'était devant un juge, ça, c'est un fait, résultat, je suis à Bordeaux pour jouer le rôle de ma vie. Je ne manque pas de succès devant ce public captif. Toi, squeegee, tu fais bien tes personnages inspirés de vies.

Il s'interrompt pour rire car l'émotion forte, perceptible à l'écran, lui monte au visage et l'empêche de poursuivre. Tous ses sentiments se bousculent, il sait que la fin du calvaire est proche, il a besoin de « vomir de rire » même s'il sait qu'ici plus qu'ailleurs, il doit contenir ses sentiments et garder ce fameux équilibre ou cette image de soi en contrôle. En prison plus qu'à l'extérieur, il faut maintenir la balance entre ses émotions internes et ce

---

<sup>32</sup> BINSWANGER, *Le rêve et l'existence*. Trad. J. Verdeaux. Introduction et notes par M.Foucault, Desclée De Brouwer, p.49.



corps-écran gardien des réactions internes. Il n'est pas rare de voir toutes sortes de scarifications sur les corps des prisonniers. Véritables réceptacles de leurs émotions, ces corps ont besoins de ne pas totalement disparaître derrière cette image de numéro X qu'on leur inflige. Dans cette « guerre psychologique » pour reprendre les termes d'un des S.A., ils survivent grâce à leur force intérieure et à leur capacité de se renouveler dans ce véritable purgatoire. En cela l'activité des *Souverains anonymes* est un espace de *je-u* à part, elle les aide à exposer leur fragilité, leurs faiblesses, leur « vulnérabilité » et ainsi d'arrêter de jouer aux faux semblants. Dans cet espace, les détenus peuvent redevenir par intermittence des êtres sans masques, des hommes nus, des hommes de passage !

Grâce à l'œil de la caméra de B. Boulianne, ces hommes prennent vie en chair et en os. Leur histoire réactualisée par l'intrusion de la caméra de B. Boulianne devient réelle sur notre écran. On ne peut nier l'évidence, ils pleurent, ils rient, ils dansent, ils chantent, comme de véritables artistes. Ces personnes (re)deviennent des sujets-acteurs plus conscientes des rôles qu'elles veulent interpréter. À travers une parole ouverte sur soi, l'acteur S.A. se voit tel qu'il est sans masque, sans rien pour se cacher si ce n'est sa rhétorique et ses mots. Son miroir devient ces autres détenus qui souffrent comme lui mais essayent de s'en sortir. Les invités ou célébrités venus de l'extérieur l'écouter, l'encourager, ou encore répondre à ses questions lui permettent de réaffirmer sa présence au monde entier.

La grande force de ce documentaire, est de nous emmener dans l'univers des S.A., à travers l'image. Voir leurs corps en mouvement dans ce studio puis découvrir leur cellule, l'ambiance de prison permet de mieux réaliser ce qu'ils vivent à Bordeaux. Les mots et paroles projetés dans le studio prennent corps dans ces êtres bien visibles. Bien que terrassés par la peur, défigurés par la culpabilité et déformés par les coups, ils deviennent sous nos yeux de spectateurs, les héros de cette histoire qu'ils tissent avec un micro entre les mains et une caméra en pleine face. Les acteurs choisis pour ce documentaire qui veut rendre compte du projet de M. Lotfi existant depuis dix ans, sont ces hommes de passage qui ne se cachent pas. Au contraire, ils se dévoilent devant la caméra et nous apprennent à

connaître les *Souverains anonymes*, ces détenus hors du commun qui nous éclairent de leur voix une fois par semaine sur les radios communautaires de Montréal.

Il ressort une forte empathie du groupe de SA, qui, tour à tour, au gré des préparations d'émissions, semble se familiariser avec l'ensemble des moyens qui leur sont donnés pour s'exprimer. Leurs performances et leurs aptitudes communicationnelles sont impressionnantes. Le style intimiste que Boulianne et Lotfi arrivent à recréer au sein du studio mais aussi dans l'enclos des cellules, sert totalement leur poésie si proche de l'existant. Dans ce studio, des hommes osent prendre la parole et déclamer leur poésie. Pas besoin d'être poète pour s'exprimer, il suffit de vouloir s'ouvrir à l'Autre et partager son expérience de vie. Un des S.A., notaire de statut avoue ne jamais avoir écrit de poème avant de venir en prison.

Il a toute une réflexion sur la vie qu'il a réussi à mettre en mots :

Qu'est-ce que tous et chacun sommes ici sur terre?  
 Par rapport à l'univers  
 Nous ne sommes par rapport à Dieu  
 Nous ne sommes que des infinitésimales pusillanimités  
 On est infime  
 Infiniment petit  
 On a tous besoin des Autres tout de même  
 Est-ce qu'il y a un grain de sable plus gros qu'un Autre grain de sable ?  
 Peut-être, mais on s'en fout.  
 On n'est comme même pas à dire  
 Moi grain de sable, je suis plus gros que lui grain de sable  
 Non ce n'est pas vrai  
 Nous ne sommes que des grains de sable,  
 Et arrivés à la mort, six pieds sous terre, on n'est qu'une charogne  
 C'est du vivant que ça se passe

Tous les détenus de Bordeaux n'ont pas forcément désiré se mettre dans la peau d'un prisonnier, et pourtant les voilà pris dedans avec toutes leurs souffrances, questions, frustrations ! Dans ce « *bouillon de culture spirituelle* » pour reprendre les termes du notaire, l'activité des *Souverains anonymes* permet de se reconnaître dans l'autre et d'adhérer à des valeurs communes. Cela demande en soi, une prise de conscience car, il faut

intérieure plutôt que d'agir. Ils sont impuissants et aveugles devant l'immense potentialité qu'ils ont en eux.

Dans son ouvrage intitulé *Les identités meurtrières*, Amin Maalouf, s'interroge sur les crimes commis au nom de l'identité religieuse, ethnique, nationale, etc. Son essai nous montre à quel point, de tout temps, il a toujours été difficile pour l'homme de se détacher de ces appartenances religieuses ou culturelles qui le rendent pourtant dépendant, voir esclave d'une seule appartenance religieuse ou culturelle quant il pourrait jouer de ses diverses personnalités pour tisser des liens avec les diverses communautés culturelles. Difficile tâche donc, pour l'homme que de se débarrasser d'une partie encombrante qui lui vient de ses origines ethniques, culturelles, de ses habitudes ou encore de son appartenance collective. Il est marqué du sceau invisible de son passé collectif. En effet nous dit Thierry Hentsch :

Dès ses premiers pas dans l'existence, l'être humain s'imprègne à son insu de la culture qui l'entoure et qui contribue puissamment à le modeler. On peut même dire que l'impression que cette culture laisse en lui, dès la prime enfance, constituera une part importante de son inconscient. La culture, la société, ses **normes, son histoire** sont partie intégrante de l'inconscient dont nous sommes **porteurs**.<sup>33</sup>

Si les façades de l'acteur social se confondent trop souvent avec le spectacle extérieur, c'est nous dit Guy Debord, pour nous mettre en garde contre cette aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé, car selon lui :

Plus (le spectateur) contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un Autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est **partout**.<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup> HENTSCH, Thierry (2005), *Le temps aboli*, Montréal/ Paris, PUM/ Boréal.

<sup>34</sup> DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un Autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout.<sup>34</sup>

Il touche un point crucial dans le tissu de notre essai en pointant du doigt les acteurs passifs qui se contentent de n'être que de simples spectateurs. Il nous montre l'aliénation qui découle de ce type de comportement quasi suicidaire, où l'on préfère imiter plutôt que d'agir et copier lorsqu'on pourrait innover.

L'acteur social est appelé, pour cela, à devenir créateur et à se situer à l'origine même de ses actes ou représentations. S'il souhaite créer, l'acteur doit faire sortir son état originel. Il ne peut se rattacher uniquement à son patrimoine génétique, culturel, identitaire, etc. Il doit sortir de cette toute première image de lui pour en inventer une nouvelle. Pour cela il lui sera peut-être nécessaire de couper avec ses liens d'origines et partir à la conquête de son espace de re-création. Il lui faudra «re-devenir» étranger à lui-même et aux Autres qui le connaissaient sous «le masque social», sa fameuse *persona*. Il va devenir original puis créateur en se coupant de ses racines familiales. Il va ainsi se sentir devenir anonyme et étranger dans la noirceur de sa solitude.

Mais c'est ainsi que la vie nous hante, elle appelle au repli sur soi lorsqu'elle veut jaillir. En effet, c'est ce que nous rappelle T.Hentsch :

La vie menace. Elle est à ce prix. C'est au prix de la conscience de cette menace perpétuelle, au prix de la sensibilité à ce qui dans la vie menace toujours de déranger, que nous pouvons tenter de (re)devenir vivants, c'est-à-dire rebelles à toute forme d'abdication de notre être.<sup>35</sup>

L'acteur, l'étranger, pour quitter son conditionnement doit entrer dans l'acte de refus. Dans un premier temps, il peut faire tomber son statut social. Puis dans un deuxième

<sup>34</sup> DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>35</sup> HENTSCH, Thierry, *Ibid*, p.320

temps, ne pas accorder à l'autre la place que les normes sociales lui assignent. Enfin, dans un troisième temps, il a le choix de nier la pression que l'autre exerce sur lui. C'est le vide créé par le refus qui entraîne l'acte de création.

Michel Maffesoli, dans *La part du diable*, mentionne l'importance de ne pas se couper de son ombre. Cette ombre qui a conduit certains des S.A., à faire les pires choses serait nous dit-il :

Sagesse démoniaque, celle-là même que propose à tout un chacun son propre *daimon*, ce double nous faisant ce que nous sommes. Le divin, Autre manière de dire le néant fondateur, est, en son essence, toujours double, et par là souligne son infinitude<sup>36</sup>.

La notion de double qu'il appelle ailleurs dans son ouvrage, la « duplicité anthropologique » est d'une certaine manière ce mode opératoire de survie qui nous permettrait de jouer de toutes nos facettes identitaires, de mettre en jeu nos multiples possibilités. Il va plus loin encore dans sa réflexion en indiquant que :

Il y a dans la duplicité structurelle, le défaut, la différence, une sorte d'ouverture, une disposition à l'autre. Le préfixe « dis » traduisant l'aspect clivé, double de tout être, et de toute situation, est l'indice d'une béance, d'un réceptacle, signe que la vie n'est qu'interaction.

En effet, il faut tout un élan d'énergie pour se propulser dans cette salle et accepter de jouer le *je-u* puis interagir avec ses camarades qui chantent, pleurent et se confient au micro. Les images de B. Boulianne montrent la face cachée de ces êtres habités par de multiples personnages. Ils osent incarner à l'écran le rôle de leur vie, ils osent se confesser devant non plus un tribunal anonyme mais devant des Souverains et Souveraines invités à entrer dans leur cercle magique. On devine que dans cette kyrielle d'hommes appelés à devenir *Souverains anonymes*, nombreux sont ceux pour qui interagir signifie

---

<sup>36</sup> MAFFESOLI, Michel, (2004), *La part du diable*, Paris, Flammarion.

inconsciemment agir avec ce double et le voir venir. Se mettre sur la liste des candidats intéressés à participer au projet de M.Lotfi, sous entend accepter de jouer son rôle, Autre que celui de détenus. En outre, les S.A. représentent le bastion des éclopés les plus courageux et attachants. En quête d'un savoir sur eux-mêmes, ils incarnent à l'écran ces acteurs les plus désireux de faire jaillir leur face cachée. Leurs messages remplis d'espoir et de sincérité cheminent jusqu'à nous spectateurs et nous offrent la possibilité de mieux percevoir leur réalité à l'intérieur. Leur enfermement combiné à l'activité S.A leur apprend à se soucier plus des Autres, leurs invités, et du même coup à mieux s'occuper d'eux.

Michel Foucault dans sa grande épopée de *L'histoire de la sexualité*, présente à cet effet, une œuvre exemplaire sur *Le souci de soi* et nous invite à réfléchir sur le nécessaire souci que chacun devrait avoir envers soi-même. Thème amplement traversé par le courant philosophique avec en tête de file, le philosophe Socrate, le souci de soi est un thème récurrent en philosophie qui prend tout son sens selon moi, dans l'édification de la praxis social. Le grand souci de Socrate à son époque était d'arriver nous dit Foucault, à transmettre, à nous les hommes, la sagesse enseignée par son dieu. Sa responsabilité en tant qu'homme de sagesse était de ne pas faillir à cette mission en rappelant les vertus aux hommes du souci de soi. Ce qui a donné lieu, de son époque jusqu'à maintenant à de véritables recettes de façons de vivre :

L'art de l'existence serait cet art qui « s'est développé en procédures, en pratiques et en recettes qu'on réfléchissait, développait, perfectionnait et enseignait; il a constitué ainsi une pratique sociale, donnant lieu à des relations interindividuelles, à des échanges et communications et parfois même à des institutions.<sup>37</sup>

Les échanges, les communications, les relations interindividuelles sont associés depuis fort longtemps dans la culture grecque en tant que la *technē tou biou*, la culture de soi, l'art de l'existence. Ces conduites ou encore pratiques socialisantes doivent être entretenues, nous disent les philosophes grecs. Car, elles valorisent l'estime de soi et le développement personnel de l'individu. Chanter, danser, écrire, discuter, échanger avec

<sup>37</sup>

FOUCAULT, Michel (1984), *Le souci de soi*, Éditions Gallimard, p.59.

l'autre font partie de ce même désir sous jacent à notre libido, le désir d'être aimé de l'autre, le besoin d'être valorisé par l'autre, la soif de reconnaissance et enfin le souci d'appartenance à une communauté de gens partageant des valeurs communes aux siennes. M. Foucault revient sur la notion d'individualisme. Il n'y voit pas seulement ce retrait sur soi et ce besoin de posséder d'abord pour soi avant la communauté, trait caractéristique du peuple d'Amérique du Nord. Il distingue ce terme à travers trois attitudes qui sont :

L'attitude individualiste, caractérisée par la valeur absolue qu'on attribue à l'individu dans sa singularité, et par le degré d'indépendance qui lui est accordé par rapport au groupe auquel il appartient ou aux institutions dont il relève; La valorisation de la vie privée, c'est-à-dire l'importance reconnue aux relations familiales, aux formes de l'activité domestique et au domaine des intérêts patrimoniaux; enfin L'intensité des rapports à soi, c'est-à-dire des formes dans lesquelles on est appelé à se prendre soi-même pour objet de connaissance et domaine d'action, afin de se transformer, de se corriger, de se purifier, de faire son salut. <sup>38</sup>

Je retiendrais cette dernière attitude, L'intensité des rapports à soi, étant l'attitude qui me semble le plus caractériser les *Souverains anonymes*. En effet, ces derniers découvrent par un jeu de miroir assez réaliste qu'ils peuvent trouver leur voie(x), leur salut en découvrant une activité comme *Souverains anonymes*. Ces détenus habitués à la solitude de leur cellule se confrontent à leur double, ce côté obscur qui les engloutit littéralement avant de les laisser remonter à la surface, transformés.

Pour connaître ce type d'expérience, et donc réussir à se prendre comme objet de connaissance, il est nécessaire de passer par une déconstruction de sa personnalité. Il faut vouloir s'exposer à la lumière des feux de la rampe puis jouer son véritable *je-u*, c'est peut-être ainsi que les S.A. rectifient leur trajectoire et quittent la prison avec un nouveau visage. Georges Batailles dans *L'expérience intérieure*, utilise un Autre type de terminologie pour parler de ce même objet de connaissance que nous pouvons être chacun pour soi :

Je dirai ceci d'obscur : l'objet dans l'expérience est d'abord la projection d'une perte de soi dramatique. C'est l'image du sujet. Le sujet tente d'abord d'aller à son

---

<sup>38</sup>

Ibid, p.55

fixer un point vertigineux censé intérieurement contenir ce que le monde recèle de déchiré, l'incessant glissement de tout au néant. Si l'on veut le temps.<sup>39</sup>

La connaissance de soi commence peut-être par ce mouvement, par cette inclinaison, ce *glissement de tout au néant* avant le réveil ou le salut. Faire l'expérience de se retrouver en prison pour une période fixée dans un temps limité entre une date d'entrée et une de sortie, va donc apprendre à ces hommes à vivre avec eux, en tant qu'objets de connaissance et les pousser très loin dans leurs retranchements. Cette expérience intérieure unique qu'ils peuvent communiquer aux auditeurs est la preuve qu'ils existent avec une voie(x) propre à les aider dans leur mutation.

### 2.3 Rite de passage

L'entrée dans la vie adulte est un moment d'épreuve et de renoncement au cours duquel le jeune doit se forger seul son identité vers l'âge d'homme, et ce malgré la sinuosité du chemin emprunté. Dans notre société occidentale, l'initiative revient souvent au jeune, il est libre d'agir à sa guise puisqu'il n'est plus soumis à une tradition ou à une autorité. L'adolescence est alors vue comme le temps de la découverte, de la liberté, et de la formation personnelle où tout est possible. Les seules autorités sont celles que le jeune se choisit, nul ne vient lui dicter sa conduite de manière autoritaire. Il adoptera parfois d'autres modes communicationnels, ou rejoindra des groupes sociaux plus marginaux dans lesquels il aura sa place.

Les choix du jeune durant cette période de quête de sens et de valeur sont capitaux, puisqu'ils peuvent le conduire sur le chemin de l'accomplissement personnel ou au contraire de son anéantissement. D. Le Breton nous dit à cet effet : « La liberté est une

<sup>39</sup>

BATAILLES, Georges, (1954), *L'expérience intérieure*, Paris, Éditions Gallimard.



Les choix du jeune durant cette période de quête de sens et de valeur sont capitaux, puisqu'ils peuvent le conduire sur le chemin de l'accomplissement personnel ou au contraire de son anéantissement. D. Le Breton nous dit à cet effet : « La liberté est une valeur pour celui seul qui possède les moyens symboliques de son usage, pour un Autre elle génère la peur ».<sup>40</sup>

Le jeune adulte est un adolescent encore inachevé, tout comme l'adulte un être incomplet. À chacun son destin, à chacun sa méthode, pourvu que chacun accède à son propre bonheur. Qu'est-ce que la liberté si on ne sait pas s'en servir quand on est dehors ? Apprendre à vivre ne rime pas forcément avec apprendre à ne pas souffrir. Ce qu'il nous reste à faire comme dit W. Mouawad, auteur et metteur en scène invité aux Souverains anonymes, c'est peut-être apprendre à supporter le poids de notre existence en faisant appel à notre art. L'art d'exister a pris tout son sens, pour lui, en pleine adolescence. À ce moment là, il confie aux S.A. :

J'étais convaincu à 16 ans que la vie consistait à tenter d'être le moins malheureux possible, qu'il n'y avait pas de bonheur possible, à l'époque je n'étais pas capable de formuler ça par des mots, c'est peut-être comme ça que l'écriture est venue dans ma vie. J'ai continué à travailler en me rendant compte à quel point, là je parle pour moi, mais j'ose imaginer que c'est pour beaucoup de monde comme ça, à quel point l'art est nécessaire, mais nécessaire, sinon on ne s'en sort pas, on étouffe, s'il n'y a pas une fuite dans l'imaginaire, si on ne peut pas ouvrir une porte dans notre tête, ça veut dire que la guerre gagne, ça veut dire que l'horreur gagne.

Ces paroles sorties de la bouche d'un jeune adulte de la trentaine montre l'ampleur du vide ou du néant qui l'entourait à son adolescence et des possibilités qu'il a employé pour le surmonter. Créer est une manière d'agir sur notre chaos existentiel qui se cache souvent sous l'enveloppe de l'adulte-adolescent. Réussir à ouvrir une brèche dans notre coeur est un gage pour nous de notre devenir créateur de notre oeuvre. Cette brèche ou cette

---

<sup>40</sup>

LE BRETON, David (2002), *L'adolescence à risque*, Autrement, Paris.

fenêtre, appelons là comme on veut, peut nous aider à échapper à la mort. Elle nous prolonge dans un temps mythique en lien avec nos différentes couches identitaires.

L'art est cette petite graine qui une fois mise en terre, attend patiemment pour jaillir qu'un être de lumière l'arrose et lui porte toute son attention. Des soins continus sont nécessaires pour l'entretenir et lui donner force et puissance jusqu'à l'éclosion. Par contre, pas d'illusions à avoir sur son destin, un matin, elle peut avoir disparu, morte ou desséchée. C'est ainsi que vies après vies, les petites graines reviennent, jamais les mêmes, jamais où on les attend ! Les *Souverains anonymes*, tout comme les chevaliers de la table ronde sont à sa recherche, en quête continue. Leur rituel est en cela, un point d'ancrage important pour eux. En effet, ils ont besoin de témoigner et partager leurs recherches personnelles aux Autres. La communauté que représente les S.A. est une entité symbolique qui donne le support aux détenus pour pouvoir s'interpréter dans le rôle de leur vie et ainsi faire jaillir leur petite graine. Un des S.A., avoue à la caméra de Boulianne que :

S.A., c'est la seule place où je ne me sens pas en prison, c'est là, que je peux passer l'estime un peu, que je peux me défouler, faire ce que je veux, dire toutes les conneries que je veux, c'est la bonne place, t'es en dehors des murs, t'es encore ici à Bordeaux, mais, sauf que quand t'es dans la salle, dans le studio tu n'as pas l'impression d'être en prison, le temps file tellement vite, ça serait juste de moi, ça serait la semaine longue, pas juste deux jours par semaine..

Grâce à cette activité, des hommes qui ne se connaissaient pas, des hommes qui se sentaient peut-être incompris par leurs proches, découvrent qu'il est possible de se dire, qu'il est même possible de vivre et s'ouvrir à l'autre par l'art de se dire.

Nombreux sont ceux qui sortent tout juste de l'adolescence ou y sont restés par manque de volonté ou de ressources pour les aider à faire ce passage vers la mutation d'homme ou de femme adulte. Dans l'enceinte du studio, certains détenus devenus SA, rattrapent le temps perdu. Par ce rite de passage le détenu S.A., rentre dans un cercle magique qui est hors du temps. Il accepte de faire partie d'une nouvelle famille et de jouer son rôle de façon authentique. Il n'a plus besoin de se cacher, ici, il peut effectivement dire

tout ce qui lui passe par la tête, s'amuser et apprendre sur lui et ses différents partenaires de jeu. Dans ce rite de passage, que l'anthropologue Arnold Van Gennep classerait dans les rites d'initiation, les individus accèdent par la nomination de Souverains anonymes, au statut d'êtres invulnérables. Les *Souverains* du fait même d'avoir montré leur vulnérabilité, et partagé leurs vécus, se retrouvent désarmés, dépossédés de leurs démons intérieurs. Ils font leur entrée dans un passage symbolique qui les mène au-delà des murs de la prison. Ce passage que les hommes découvrent en passant par le rituel des S.A. s'apparente à celui des jeunes bassari. Par l'intermédiaire des rituels d'initiations, ces derniers, nous disent Carol Beckwith et Angela Fisher,<sup>41</sup> « font leur entrée dans un monde qui ennoblit considérablement leur existence. ». En effet :

L'initiation à l'âge adulte des jeunes hommes du peuple bassari (sud du Sénégal) se déroule entre la 15<sup>ème</sup> et la 20<sup>ème</sup> année et s'étend sur plusieurs mois. Dans la forêt sacrée, les garçons subissent la mort de leur identité d'enfant à travers une série de rites très pénibles. Ils sortiront de la forêt en se comportant comme des nourrissons. Durant cette période de régression, qui dure une semaine, les aspirants, incapables de se débrouiller seuls, sont pris en charge par des gardiens qui les portent, les alimentent, les lavent et les couchent même pour dormir. Cette régression simule un retour à la pureté originelle, stade duquel ils émergeront adulte.

Cette initiation est ce qui fait dire au jeune haïtien Alex, qu'il se sent dans cette prison un peu comme ces jeunes garçons considérés comme des nouveaux-nés, totalement assisté, pris en charge, sans responsabilités :

Ici, c'est tellement facile, t'as rien, t'as pas besoin de t'occuper de rien, les gardiens sont là, ils s'occupent de tout pour tout, toi, tout ce que tu as à faire, c'est de rester là, faire ton temps, suivre les directives et tout va bien aller. En ce sens là, quand t'es trop habitué à ça, tu finis par ressembler aux murs, tu finis par faire partie des murs de la prison parce que tu ne connais rien d'Autre, parce que la seule affaire qui t'identifie, ce sont les murs qui sont là... t'as pas rien d'Autre à quoi t'accrocher. De ce temps là, tu finis par adapter la prison à toi. Je suis ici,

---

<sup>41</sup> BECKWITH, Carol, FISHER Angela (1999), *Rituels et Cérémonies des peuples africains, Passages*, Éditions de la Martinière, p.8.

mais je n'ai aucunes responsabilités, tout est fait pour moi, tout est programmé pour moi, c'est ça qui est dur.

Le rituel des S.A. apparaît dès lors, comme une structure initiatique permettant aux jeunes adultes, adultes-adolescents, adultes incomplets, de renaître symboliquement et d'acquérir un nouveau corps, une nouvelle identité au sein du groupe des Souverains anonymes. Bien que l'activité n'ait lieu que deux fois par semaine, elles représentent bien plus au niveau du temps symbolique de l'initiation.

Les pratiques sont des portes ouvertes sur leurs infinies possibilités d'être, et leurs voix, des antennes artistiques ouvertes à rencontrer des auditeurs invisibles mais réceptifs. Leurs interactions avec les invités permettent au public inconnu, public invisible d'entendre leurs luttes et leurs talents cachés. Lorsque le S.A. ressort de l'enclos du studio, ou même pour certains de la prison, un peu comme Cendrillon qui aux douze coups de minuit redevient une misérable soubrette, le détenu S.A. à la fin des enregistrements des émissions, redevient un numéro de matricule, un détenu qui ressemble aux autres. Le changement qui s'est opéré en lui n'est pas visible à l'œil nu. Ce dernier sait désormais qu'il appartient au clan des S.A. et son rôle au sein de cette communauté est en train de le libérer de la pression sociale et des contraintes carcérales. Il a trouvé un endroit qui lui permettra de travailler sur lui et apprendre de ses pairs. Rentrer dans le cercle des SA, c'est un peu comme aller au cinéma, cette expérience permet au spectateur de pénétrer dans de nouveaux mondes de sentiments souvent ensevelis dans le quotidien. Fassbinder, grand cinéaste allemand qui a fait de son art un combat de cœur, nous dit à cet effet :

Quand la lumière s'éteint au cinéma, le rêve commence, le subconscient est roi. Je me dis que quelqu'un qui va au cinéma, sait dans une certaine mesure ce qui l'attend, que je peux aussi attendre qu'il prenne plus de plaisir à l'effort. Vis-à-vis du public, on devrait ne jamais être complaisant, mais toujours provocant. .

Dans un de son essai intitulé, *Les films libèrent la tête*, il montre à quel point « des individus apparemment sans apparence, sans importance, insignifiants », « ces êtres mis à

nu jusqu'à la médiocrité » doivent exister et révéler notre humanité. L'expérience de devenir un S.A. permet de mettre une distance avec les rôles que ces hommes et femmes ont l'habitude de jouer. Ils retrouvent dans cet enclos du studio, la dialectique du dedans et du dehors, d'être enfermé et d'être libre. Dans le scénario le plus personnel de Fassbinder *L'Année des 13 lunes*, on peut y découvrir des personnages sensibles et très humains, similaires aux S.A. :

...Anton avait appris qu'il n'y avait pas une si grande différence entre la vie à l'extérieur et ce qu'il avait vécu et vu dans le camp de concentration. Certes, les gens à l'extérieur n'étaient pas aussi manifestement enfermés, mais tous étaient enfermés en fin de compte, chacun à sa façon, et tous avaient également peur à l'extérieur, et cette peur n'était pas moindre que celle qu'il avait appris à connaître au camp, elle était seulement un peu différente...<sup>42</sup>

En effet, nous avons tous des peurs reliées à nos parcours personnels et que nous soyons à l'extérieur d'une prison physiquement ou pas, le processus est le même. Apprendre à faire des films fut pour Fassbinder, une manière de construire une maison, sa maison intérieure, à chacun de construire la sienne. Les poésies, l'écriture, les essais, les prises de notes, le dessin, la danse...la création, offrent un terrain de jeu pour celui qui veut dépasser ses angoisses existentielles internes, ses peurs, son enfer, son néant chaotique !

L'expérience que vit tout nouveau S.A., qu'il soit un invité spécial venu pour la première fois en prison à la demande de M.Lotfi ou qu'il soit détenu, est une expérience qui a avoir avec le sacré. Le « je » initiatique devient le « je nous », universel qui est en chacun de nous, ce qui va progressivement guérir l'adulte incomplet. Son entrée dans le groupe en tant que « l'étranger » au point de départ se transforme assez rapidement en partenaire de *je-u* puis en membre d'une grande famille, avec le Maître de cérémonie comme père fondateur, M. Lotfi et tous ses réseaux de connexions à chaque coin du monde qui écoute par l'intermédiaire de la radio ou d'Internet. En outre, le détenu à l'aide de ses invités

---

<sup>42</sup>

FASSBINDER, Rainer, Werner (1984), *Les films libèrent la tête*, Paris, L'Arche, p.10.

une femme, il devient alors Elvira, et sa femme Irène dont il a un enfant ne voulant pas le perdre, l'aide et l'encourage dans cette nouvelle expérience :

Durant toutes ces années, Elvira eut cette relation, pour elle extrêmement importante, avec Irène qui, dans l'intervalle, était devenue professeur et qui ne cessa jamais de faire prendre à Elvira goût et plaisir à beaucoup de choses, et même si la plupart des tentatives d'Irène échouèrent, elle réussit pourtant à intéresser Elvira à une chose ou une autre, car, Irène le savait, c'était seulement en vivant de nouvelles expériences et en éprouvant de nouvelles sensations qu'Elvira avait une chance de ne pas recommencer à se détruire elle-même.<sup>43</sup>

Cette célébration souverainiste, où l'on chante la différence, en français, en espagnol, en italien, où l'on joue de la musique rythmée sur de chaudes voix venues d'ailleurs est un véritable « bouillon de culture ». Dans cette ambiance posée et propice à la re-crédation, on peut se laisser aller, placer son corps dans ce décor devenu familier et utiliser un langage chorégraphique improvisé pour dire et occuper un temps mythique dans un lieu organique, celui des S.A. D'ailleurs, nous dit Hobbes, le mot « *corps* » signifie :

Ce qui remplit, ou occupe un lieu précis, ou une place imaginée, et ne relève pas de notre imagination, mais est une partie de cela que nous appelons univers. En effet, l'univers étant l'agrégat de tous les corps, il ne s'y trouve pas de partie réelle qui ne soit aussi un corps.<sup>44</sup>

Rite de passage et découverte de soi sont donc au programme de ces hommes de passage à Bordeaux. Ils vont voir émerger leur humanité et du même coup leurs déités, identités insoupçonnées se révéler à eux. Leurs univers transcendés par leurs corps qui s'exposent dans toute leur vulnérabilité ne leur appartiennent plus. Le spectacle de cette transmission, de ce partage d'émissions avec les *Souverains anonymes*, est délivré avec beaucoup de sincérité et d'honnêteté, de la part de ces hommes courageux face à l'épreuve.

---

<sup>43</sup> Ibid, p.78.

<sup>44</sup> HOBBS, (2000).Chapitre24, Léviathan ou matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil, *Folio essais* Gallimard, Paris,

s'exposent dans toute leur vulnérabilité, ne leur appartiennent plus. Le spectacle de cette transmission, de ce partage d'émissions avec les *Souverains anonymes*, est délivré avec beaucoup de sincérité et d'honnêteté, de la part de ces hommes courageux face à l'épreuve.

## 2.4 Les mots libèrent la tête

Un enfant qui apprend à marcher ne connaît pas d'avance le moment qui va le libérer des bras de ses parents ou du sol, il sait juste que marcher lui procure cette sensation d'élévation dans les airs. Il peut se déplacer seul et ainsi explorer cet univers si mystérieux qui l'entoure. Son corps se dirige instinctivement vers ces territoires qui deviendront bientôt ses terrains de jeu. Apprendre à marcher, est un peu comme apprendre à prendre sa place dans cet univers rempli de danseurs anonymes.

Les enfants devenus grands que sont les *Souverains anonymes* n'échappent pas à la règle. Ils doivent passer à travers leur processus identitaire pour être capable de renaître et pouvoir s'envoler vers ces territoires inconnus de leur personnalité. Erik H. Erikson dans son ouvrage de référence concernant la notion d'identité, *Adolescence et Crise, la quête de l'identité*, relate dans son chapitre intitulé : *Race et élargissement de l'identité*<sup>45</sup>, comme il est difficile pour celui dit *Intégré* mais *Etranger* tout de même, de prendre sa place dans un système de valeurs où il a très peu son mot à dire. Il introduit un passage du texte d'un noir américain, nommé Du Bois, qui bien que dit *intégré* à la société américaine n'en reste pas moins un prisonnier, image qu'il emploie dans un texte éloquent de sincérité :

Il est difficile de faire comprendre aux autres, la pleine portée psychologique d'une ségrégation de caste. C'est comme si regardant du fond d'une caverne obscure au flanc d'une montagne abrupte, on voyait le monde et qu'on lui parle ; on lui parle poliment et d'un ton persuasif, en lui montrant comment ces âmes

---

<sup>45</sup> ERICKSON, Erick, H (1972), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Flammarion, France p.316.

enterrées sont gênées dans leur mouvement, leur expression et leur épanouissement naturels ; et comment leur libération de la prison ne serait pas simplement une affaire de politesse, de sympathie et d'assistance mais un arrangement pour tout le monde. On continue donc à parler de la sorte régulièrement et logiquement, mais on remarque que la cohue qui passe ne tourne même pas la tête ou, si elle le fait, jette un regard curieux et va son chemin. Progressivement l'idée pénètre dans l'esprit des prisonniers que les passants ne les entendent pas ; qu'une épaisse paroi de verre invisible mais horriblement tangible se dresse entre eux et le monde.<sup>46</sup>

Erikson poursuit son texte, fort de résonances dans le cas de ces hommes de passage à la prison de Bordeaux, provenant d'identités culturelles ou encore de cultures ethniques différentes avec une majorité de noirs, et nous dit :

Du Noir inaudible de Du Bois il n'y a qu'un pas aux titres mêmes des ouvrages de Baldwin et d'Ellison, suggérant l'invisibilité, l'anonymat, l'absence de figure. Mais je ne voudrais pas interpréter ces thèmes comme l'expression purement plaintive, chez le Noir américain, du sentiment de « nullité », rôle social qui, Dieu le sait, fut bien son héritage. J'aurais plutôt tendance à interpréter cette hantise, désespérée mais déterminée, de l'invisibilité, chez ces grands écrivains, comme un appel souverainement actif et puissant à être vus et entendus, reconnus et envisagés comme des individus de préférence, plutôt que comme des hommes marqués par ce qui n'est que trop superficiellement visible, c'est-à-dire leur couleur.<sup>47</sup>

Cette interprétation d'Erikson sur les thèmes de l'invisibilité, de l'anonymat ou encore de l'absence de figure s'apprête parfaitement à mon interprétation de l'œuvre des *Souverains anonymes*. Les ségrégations, les castes, les emprisonnements, les préjugés et toutes les formes de discriminations empêchent certains acteurs de s'interpréter dignement, souverainement, ils leurs faut donc partir en quête de leur identité bafouée. L'individu qui se sent rejeté, isolé doit tout de même réussir à faire jaillir sa puissance de dire pour résister à l'anéantissement de son être. Comme on le voit à Bordeaux, lorsque les minorités visibles prennent la parole, l'invisible devient visible. Le souci de leurs identités perdues ou abandonnées serait un symptôme de l'aliénation sociale. C'est donc dans ce désir de

<sup>46</sup> W. E. B. Du Bois, (1940), *Dusk of Dawn*, New York: Harcourt, Brace and Co., p.130-131.

<sup>47</sup> ERIKSON, Erick, H., Ibid p317.



retrouver celles-ci que certaines minorités ethniques sont devenues des portes-paroles artistiques. Selon Erikson :

La création artistique dépasse le niveau de la plainte et de l'étalage et implique la décision morale de supporter un certain sentiment douloureux de l'identité afin de dispenser à la conscience de l'homme l'intelligence critique des situations, ainsi que l'intuition (insight) et les conceptions qui lui sont nécessaires pour se guérir de ce qui le divise et le menace le plus profondément, à savoir sa dispersion dans ce que nous avons appelé pseudo-espèce.

Cette création est bel et bien le reflet d'un désir de communiquer à l'autre son existence différente certes, mais humaine, Maffessoli, nous dit, à cet égard :

... accepter l'étranger ce n'est pas le transformer en clone de soi, c'est au contraire admettre que sa différence ait un effet sur la société, que l'altérité perdure. Reconnaître l'aspect structurel du mal, c'est, participer au sens mystique du terme, à la force des choses et à la puissance de la vie.

Les détenus renommés *Souverains anonymes*, sont sortis de l'ombre, ils ne sont plus juste la figure du mal, du méchant comme l'homme noir longtemps considéré par les colonisateurs blancs comme étant inférieurs, considérés comme l'esclave n'ayant pas le droit de parole !

Ils sont à présent sous les feux de la rampe du studio de leur radio. En direct des couloirs de la mort, ils incarnent l'espoir, et la soif de liberté, la vie. Ils ont redécouvert dans les profondeurs de leur cellule vide, la rime qui prend vie sous l'encre de leurs stylos bille.

*Souverains anonymes*, c'est quelque chose qui m'a permis de faire beaucoup de réflexions, en faisant des réflexions sur des sujets que moi-même donnait, c'est arrivé naturellement que je me suis mis à faire des réflexions sur moi-même (...) Juste le fait d'être capable de prendre le temps, pis de mettre mon imagination dedans, pis, ma réflexion dedans. Ça c'est quelque chose que je ne pensais pas à faire avant, et puis S.A., ça été mon excuse comme, pour découvrir ses parties ses affaires là, qui étaient en dedans de moi sauf que je n'avais pas le temps de les voir.

Les paroles d’Alex, le jeune haïtien, montrent bien à quel point ce passage symbolique initié dans cette activité l’a aidé dans sa quête intérieure. Cette activité confie t-il, a été son excuse pour se plonger dans sa tête et faire ressortir ces parties enfouies au fond de lui-même, qu’il n’avait jamais pris le temps de regarder. Apprendre à voir à l’intérieur de soi ne se fait pas automatiquement pour tout le monde, la preuve en est. C’est dans cette grande famille que ce jeune adulte réapprend à marcher et à se positionner dans ce nouvel espace où dire ce qu’on est, ce qu’on a vécu, et ce qu’on rêve de vivre est possible ! Il est capable à présent d’agir sur son destin et passer du rôle de simple spectateur à celui d’acteur. Apprendre à se soucier des Autres, par l’entremise d’invités avec qui il faut interagir l’a aidé à plus se soucier de lui-même et ainsi se poser plus de questions sur sa propre existence.

Dans ces échanges hebdomadaires, il a découvert son pouvoir d’interagir avec les Autres. Grâce à ces rendez-vous hebdomadaires, il peut reconstruire ses identités disparues dans les méandres de l’oubli. Dans ce lieu physique où l’on distribue la parole à tous ceux qui la désirent, il est possible de renaître et réapprendre à marcher sans trop se faire mal. De nouvelles perspectives d’avenir naissent en même temps que l’on réalise ce que veut dire être Père. L’amour de ces hommes pour la vie, à présent qu’ils sont privés de liberté, est palpable comme cette graine artistique qui n’attend plus que la terre pour s’enraciner et germer à nouveau.

Les S.A. semblent très affectés par leur passé, leur manque d’amour ou l’amour incompris de la figure maternelle. Cette dernière devient l’objet qu’ils tentent de reconquérir, comme on peut le voir dans ce poème récité par le notaire S.A.

Pourquoi me suis-je caché de tout ton amour?  
 Tu m’as donné naissance et je suis ton fils  
 Pourquoi n’ai-je rien vu, n’ai-je rien entendu?  
 J’en avais le droit, j’ai agi comme il m’a plu  
 J’ai été séduit par ce qui paraissait beau

J'étais seul et je voulais flatter mon ego.  
 Pourquoi trouvais-je vide mon existence?  
 Mon orgueil avait choisi l'intolérance  
 Et elle a habité ma vie jusqu'à ce jour  
 Où j'ai vu et su que j'avais manqué d'amour  
 Je ne voyais pas qu'en donnant je recevais  
 Et toi tu me suppliais de tous les aimés  
 Infinitésimales pusillanimités.  
 Pourquoi, pourquoi n'avais-je pas senti cela?  
 Tu étais, tu es et tu seras toujours là  
 Et maintenant je sais que j'ai à chaque jour  
 Toujours trop d'argent mais jamais assez d'amour.

Troublant de voir à quel point ces êtres marginalisés par la société, peuvent avoir autant de sensibilité, d'amour à donner et à communiquer. Leurs dons sont multiples, à nous de les attraper et d'aller les semer dans un coin de notre imaginaire. Ces expériences intérieures transmises ici et là, sont les signes tangibles qu'il ne faut jamais abandonner le combat de la vie et garder espoir en arrosant son jardin intérieur. Paul Néruda, grand homme de la scène politique chilienne fut un poète admiré et vénéré par ses pairs, les chiliens, et de part le monde. Son activisme et la puissance évocatrice de ses poèmes ont contaminé pour ainsi dire de nombreuses personnalités dont celle de A.Jodorowski. Ce dernier en parle comme d'une référence dans son oeuvre *Le théâtre de la guérison*<sup>48</sup>.

Il parle de l'influence qu'a eu la poésie de Néruda dans l'interprétation de son œuvre à lui, et de sa biographie. Il choisit de nous partager un des extraits du poème «Walking around» qui l'a marqué lorsqu'il fut étudiant :

Voilà que je me lasse de mes pieds et de mes ongles

---

<sup>48</sup> JODOROWSKY, Alexandro, (1995), *Le théâtre de la guérison*, Paris, Éditions Albin Michel, p.30.

De ma chevelure et de mon ombre.  
 Voici que je suis las d'être un homme.  
 Il serait pourtant délicieux.  
 D'effrayer un notaire avec un iris cueilli.  
 Ou de donner la mort à une nonne d'un coup d'oreille.  
 Ce serait beau  
 De marcher dans les rues un couteau vert à la main  
 En hurlant jusqu'à mourir de froid<sup>49</sup>

Néruda, comme bien d'autres, est un poète qui utilise les mots pour évoquer avec force des images teintées de son univers intérieur. Ce langage s'interprète de toutes les façons possibles. Les thématiques et nouveaux champs d'intérêts amenés à l'occasion d'un nouvel invité sont aussi des clefs pour poursuivre l'apprentissage de cette rhétorique venue se placer dans la poésie de ces hommes. Le S.A. apprend comme à l'école de la vie, en observant, en écoutant, en dialoguant avec les Autres, ses partenaires de *je-u*, et sa participation active lui donne une meilleure reconnaissance des Autres. On peut comprendre aisément que cette activité ouverte sur l'autre soit vécue comme une bouée d'oxygène dans ce système carcéral contingenté. Ici, plus qu'ailleurs, le détenu se sent supporté. Les mots deviennent le terrain de jeu pour exprimer ces sentiments qui ont besoin de sortir. Ils peuvent manipuler l'autre souligne un des S.A. qui interpelle l'invité W. Mouawad, homme de théâtre, homme d'écriture, metteur en scène et réalisateur. Celui-ci en parlant des mots leur dit ceci :

Les mots peuvent être très violents, mais tant que tu parles, tu n'es pas entrain de frapper, quand le silence se fait qu'on peut passer dans une Autre dimension, une Autre sphère, quand tu penses que les mots peuvent, sont une arme au fond, très puissante...regarde ce qu'on fait, on parle.

---

<sup>49</sup> Ce extrait du poème de Néruda, «*Walking around*, est inspiré de Joyce et de la représentation des Ulysses, le héros moderne flaneur reflet du monde. Dans cet extrait choisi, Néruda exprime à travers sa poésie, sa fatigue d'être racine dans les ténèbres, il serait las d'être prisonnier.

Alex, le S.A. qui est le plus présenté dans ce documentaire, avoue ressentir les bienfaits de cette quasi thérapie par les mots et confie que l'activité l'a beaucoup aidé à grandir mais aussi :

J'ai remarqué en me souciant des Autres, je me souciais plus de moi. Dans ce sens là, ça m'a aidé à grandir, ça m'a aidé à mettre les pieds comme il faut sur l'asphalte. Avant, je marchais plus sur la pointe des pieds tandis que là, je peux marcher bien à plat et je me sens plus à l'aise. Je sais ce que je suis, je sais c'est ce que je veux et pis je sais ce que je vau. Et pis, je sais que la prison, je sais que ce n'est pas ce que je vau. Ça va plus loin que ça, en tout cas, il y a plus que ça à l'intérieur de moi, que un numéro de dossier, pis un numéro de cellule. Il me semble que ma vie vaut plus que ça. Je trouve que je mérite plus de respect que moi je m'en donne moi-même.

Le rituel des S.A. permet de regrouper et délivrer les détenus de leur isolement, véhiculer et transmettre la culture de l'autre, célébrer la vie, guérir, et lutter contre les peurs liées à l'impuissance de se dire en présence d'autrui. Ce rendez-vous permet donc, de retrouver ses racines, sa famille d'appartenance, ou encore son monde culturel originel. Au sein de cette nouvelle structure sociale, il va pouvoir faire émerger sa ou ses nouvelles identités. Grâce à sa dimension communicationnelle, le rituel des S.A., va reconnecter certains de ces hommes à la société en leur donnant les outils nécessaires pour avancer à nouveau dans leur liberté. Ici, plus qu'ailleurs, ils ont ce tremplin mis à leur disposition leur permettant de s'exprimer plus librement sur des sujets et des thèmes venus le plus souvent de leurs univers intérieurs.

Le langage, et plus précisément la parole qui guérit, vont agir sur leur système biologique et affectif de manière salvatrice. En effet, à l'intérieur de ce nouvel espace pour se dire, ils réussissent à exposer d'autres facettes de leur personnage. Ils ne sont pas nés prisonniers, mais le sont devenus par la force des choses. La parole a su démasquer leurs vieux fantômes tout en les amenant à transformer leurs maux intérieurs en mots. La parole, les a guidés vers cette reprise de contacts avec eux-mêmes en face des Autres. À présent, ils ne peuvent plus ignorer les parts cachées de leurs obscures personnalités. Devant leur désarroi, devant leurs néants et voix tremblantes visibles à l'écran, on comprend mieux la

fonction cathartique et thérapeutique qu'a cette initiation sur eux, dans les faits et dans les mots ! Ce n'est vraiment pas facile de transmettre aux Autres sa véritable voie(x) intérieure. Il est peut-être même plus facile de l'ignorer. Véritable alliée des S.A., la parole qui guérit a su pourtant mettre à jour ces voie(x) recluses, ces voix prisonnières de corps anonymes. Elle leur a permis de transcender leurs voie(x) souveraines, par le biais de l'art de se mettre à nu devant l'autre. Cette expérience de la scène leur offre l'opportunité de jouer leur propre rôle.

Pour ces acteurs peu habitués à prendre la parole devant un public d'auditeurs invisibles mais bien réels, le rituel des S.A. est une antenne ouverte sur leur potentiel artistique.

Les messages sincères de ces hommes, aux prises avec la justice, nous indiquent clairement leurs besoins de communiquer leur vie, leur histoire, leurs espoirs. Leur prison intérieure matérialisée en véritable prison correctionnelle les a conduits vers le chemin de la liberté intérieure. Ils ne veulent plus se cacher de toutes leurs souffrances accumulées. Si la violence les a malmenés pendant de nombreuses années, ici, en prison ils essayent de l'exorciser par les mots. La thérapie des maux par les mots est ce que j'ai appelé jusqu'alors la parole qui guérit. Mais qui est-elle au juste ?

Elle me semble venir des profondeurs des êtres incarnés qui ne peuvent plus rien masquer, si ce n'est leur visage tel qu'il est sans fard ni maquillage. Elle est cette parole qui libère l'individu de tout ce qui n'est pas lui qui voulait usurper sa véritable identité. Elle s'incarne dans la figure de la sincérité, celle là même qui nous force à retirer notre déguisement. Le Dr Evans, cité par Paul Watzlawick dans *Le Langage du changement*,<sup>50</sup> nous dit en effet :

La sincérité, après tout, n'est qu'une forme de transparence humaine. Un individu sincère, c'est quelqu'un qui vit sans murs, une personne qui découvre à vos yeux son intimité. En présence de ce genre de personne, on se sent en confiance, car

---

<sup>50</sup> WATZLAWICK, Paul (1980), *Le langage du changement*, Paris, Éditions du Seuil, p.18-19.

rien n'est dissimulé, rien n'est tenu au secret ou masqué sous le voile de l'ironie, du sous-entendu, ou du trait d'esprit, qui sont les trois modes d'expressions favoris des Européens.

Watzlawick poursuit sur la notion de « double-entendre », et nous dit ceci :

...toute forme de double-entendre nous rappelle que les mots autant que les gens peuvent avoir des significations cachées, et que le langage même dont nous nous servons pour communiquer entre nous n'est pas toujours parfaitement sincère. Et Evans avance l'hypothèse que « tout ce qui donne l'impression d'une dissimulation patente ne peut que sembler particulièrement inquiétant à une société productrice d'illusions, qui persiste à faire semblant d'être réaliste.

La pédagogie herméneutique, nous dit d'ailleurs, que tout membre du groupe peut révéler des éléments du contexte qui vont aider les Autres à mieux comprendre, à mieux situer la transversalité du groupe et sa dynamique, mais aussi la transversalité de la situation. Le contexte interculturel facilite la compréhension de cette situation de l'écoute de l'autre dans la mesure où elle souligne une différence (nationale ou éthique), mais il est évident que dès qu'il y a « Autre », il y a différence.

La vie de l'Esprit n'est pas la vie qui recule d'horreur devant la mort et se garde pure de la destruction, mais celle qui la supporte et se maintient dans la mort même. L'Esprit ne conquiert sa vérité, qu'en se trouvant lui-même dans le déchirement absolu...L'esprit est cette puissance seulement quand il regarde face-à-face le négatif et demeure en lui. Ce séjour est le pouvoir magique (Zauberkraft) qui transforme le néant en être.

Hegel

Nous deviendrons tous des hommes aériens, nous connaîtrons la force de l'attraction vers le haut, vers l'espace, vers le vide et en même temps le tout ; lorsque les forces de l'attraction terrestre auront été ainsi dominées, nous léviterons littéralement vers la liberté physique et spirituelle.

Yves Klein



**Figure 2**      The Spiral Jetty

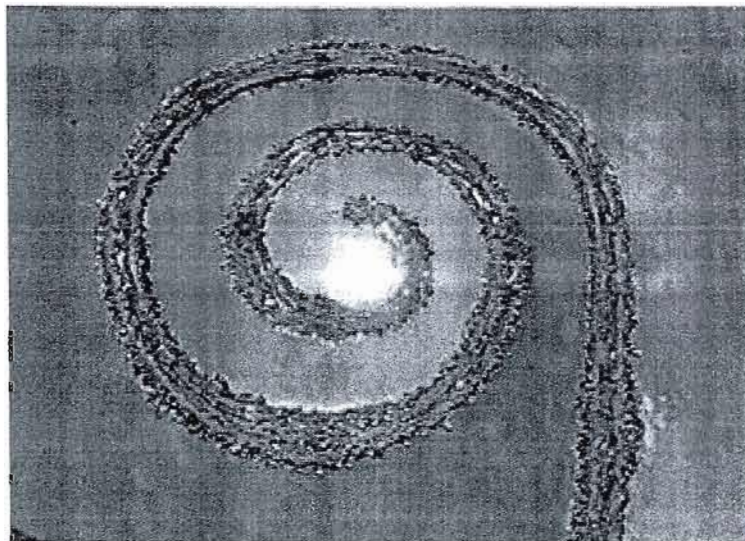


Photo © Estate of Robert Smithson.

Comme je contemplais le site, il se réverba sur l'horizon tel un cyclone immobile et le paysage tout entier parut vaciller dans la vibration de la lumière. Un tremblement de terre dormant se déploya en une courbe immense : de cet espace tournoyant émergea la possibilité de la Jetée en spirale. Aucune idée, aucun concept, aucun système, aucune structure, aucune abstraction ne pouvait tenir face à la réalité de cette évidence phénoménologique.

Robert Smithson

## CHAPITRE III

### TRANSFORMATION

#### 3.1 L'art du *je-u*

Le Spectacle :

Tout spectacle contiendra un élément physique et objectif, sensible à tous. Cris, plaintes, apparitions, surprises, coups de théâtre de toutes sortes, beauté magique des costumes pris à certains modèles rituels, resplendissement de la lumière, beauté incantatoire des voix, charme de l'harmonie, notes rares de la musique, couleurs des objets, rythme physique des mouvements dont le crescendo et le decrescendo épousera la pulsation de mouvements familiers à tous, apparitions concrètes d'objets neufs et surprenants, masques, mannequins de plusieurs mètres, changements brusques de la lumière, action physique de la lumière qui éveille le chaud et le froid, etc.

Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*

En entrant en prison, aucun de ces détenus appelés à devenir les *Souverains anonymes* ne se seraient imaginés repartir avec leur *Je* transformé et transcendé par leur jeu d'acteur. Et pourtant, ce sont bel et bien ces mêmes détenus qui se sont métamorphosés sous nos yeux en : *Des hommes de passage*. Dans cet espace clos, ils ont appris à apprivoiser leur ombre. Ils ont appris à se débattre avec eux-mêmes dans la solitude de leurs êtres torturés, rongés par la peur, ou la culpabilité. Devenus ces êtres de chair devant la caméra de B. Boulianne, ils ont opéré ce tournant sous mes yeux éblouis par tant d'humanité. La musique, les mots, l'espace du studio, tout ce petit décor rendu chaleureux leur a permis d'entendre leurs voix. Elles portent leurs messages remplis d'espoir qui peuvent s'interpréter à différents niveaux et ainsi métamorphoser la vie de bien des gens vivant une forme d'emprisonnement, à commencer par moi ! Pour ces hommes, le passage vers le langage du changement, plus qu'un langage, leur a ouvert les portes de leur *je-u* véritable. Ils ont retrouvé au fond du

trou, dans leurs minuscules cellules puis au sein de l'activité *Souverains anonymes*, un espace pour se dire. L'espace du *je-u*, invisible à l'œil nu, est ce lieu où le monde intérieur des acteurs, est mis à nu souverainement afin de les faire renaître symboliquement dans des corps sociaux interceptés par le regard des Autres.

Ces acteurs n'ont plus besoin de se cacher derrière le masque de l'anonymat, ils sont ces êtres anonymes. Grâce à cette diversité d'êtres anonymes qui traversent ma vie, notre vie, le poids de notre condition humaine n'est-il pas moins chargé ? Entendre ces hommes parler de leur passage à la prison de Bordeaux, me montre, pour reprendre Sartre, que « L'homme n'est rien d'Autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est rien d'Autre que l'ensemble de ses actes, rien d'Autre que sa vie. »<sup>51</sup> Pour l'existentialiste, nous sommes l'addition de nos choix, nous sommes dans notre engagement à vivre ; « Ce que nous voulons dire, c'est qu'un homme n'est rien d'Autre qu'une série d'entreprises » avortées ou pas, « qu'il est la somme, l'organisation, l'ensemble des relations qui constituent ces entreprises. ». Nous sommes responsables des penchants, croyances, peurs, obligations, et autres actions sur lesquels nous nous reposons. « Tu n'es rien d'Autre que ta vie » nous dit Sartre, que je sois une lâche ou une courageuse héroïne.

Le meurtrier, tout comme le voleur ou le cuisinier, se sont engagés totalement dans ces rôles, voilà sûrement pourquoi, on les nomme ainsi. La construction de l'homme passerait donc par le canal de l'existant qui transforme le néant en matière vivante. L'homme responsable, voir conscient de son rôle de «vivant» serait dans cette position théorique, plus alerte aux opportunités rencontrées pour épanouir son être. Cette doctrine sur laquelle je m'appuie, parvient à éclairer ce passage à l'acte qui s'opère avec les S.A. Ces derniers ne sont plus juste de simples marionnettes impuissantes face à leurs soi-disant, *patterns* héréditaires, ils sont ces hommes en action et bientôt en réinsertion. Ils posent de nouveaux actes qui les libèrent symboliquement de leur condition passée. Ils s'expriment et (re)découvrent ainsi la force de leur être en devenir, capable de se transformer le temps d'un

---

<sup>51</sup> SARTRE, Jean-Paul (1970), *L'existentialisme est un humanisme*, Les éditions Nagel, Paris, p.55.

passage à Bordeaux, en chanteur, poète, interviewer, acteur. Ils sont le temps du documentaire, des prisonniers devenus des héros. Ils ont, dans la solitude de leur cellule, retrouvé leur subjectivité. Ils sont devenus ce qu'ils se font. Ils ont expérimenté, le « je » cartésien, en découvrant qu'ils vivaient cette vérité énoncée par Descartes : « Je pense donc je suis. » Dans ce nouveau milieu de vie, ils ont découvert leur *cogito*, ainsi que tous les Autres. Dans cette subjectivité existentielle, l'homme s'atteint dans son *je-u*, en même temps. Sartre nous dit :

Il se rend compte qu'il ne peut rien être (au sens où on dit qu'on est spirituel, ou qu'on est méchant, ou qu'on est jaloux) sauf si les Autres le reconnaissent comme tel. Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour ou contre moi. Ainsi, découvrons-nous tout de suite un monde que nous appellerons l'intersubjectivité, et c'est dans ce monde que l'homme décide ce qu'il est et ce que sont les Autres.<sup>52</sup>

Ce va et vient intersubjectif est ce que j'ai appelée le *je-u*. Ce mot composé du « je » et du « tu », parle d'une mutation opérée entre un « je » qui se fond dans un « je tu ». J'ai besoin de « tu » pour être complètement « je », mais puis-je vraiment être complètement « je » sans la présence à mes côtés de « tu », toi qui m'écoute, me regarde, m'encourage. Je suis confrontée à toi, à tes yeux, à tes mains, à ton odeur, à ton sexe, à tes mots, à ton corps en représentation devant moi pour exister. À moins de me faire moine, et vouloir mener une vie totalement recluse, je ne peux nier que ta présence a un impact sur mon développement, elle m'influence. Je peux donc essayer de ne pas trop te juger et tenter d'en savoir plus sur ton projet d'exister. Il existe selon Sartre, une universalité humaine de condition. Il emploie le mot condition humaine plus que nature pour bien marquer cette distinction entre les situations historiques qui évoluent avec le temps, comme, naître esclave dans une société païenne, de cette nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être parmi d'autres, au travail, en prison, et d'y être inévitablement mortel. Ce qui l'amène aux

---

<sup>52</sup>

Ibid, p66-67

fameuses limites que l'on retrouve dans tous milieux. Celles-ci nous dit-il, ne sont ni objectives, ni subjectives, elles sont les deux. Elles portent en elles la marque de la double face, du double visage. En effet, « objectives parce qu'elles se rencontrent partout et sont partout reconnaissables, elles sont subjectives parce qu'elles sont vécues et ne sont rien si l'homme ne les vit... ».

### **3.2 La solitude de l'acteur**

L'homme est toujours seul face à son destin mais il n'en prend vraiment conscience que lorsqu'il est confronté au silence de sa cellule. Au milieu du vacarme et des nuisances sonores qui l'entourent, il ne s'entend peut-être pas, mais seul dans son lit, la nuit venue, il peut entendre battre ce cœur qui l'alimente jour et nuit. Dans l'obscurité de sa sombre cellule, le prisonnier n'a pas d'échappatoires, il est livré à sa solitude. Les différents passages de la vie sont marqués eux aussi par ces phases de transition solitaire. Nous arrivons sur Terre, dans le ventre obscur d'une mère qui nous alimente pendant neuf mois. Arrive le moment de la séparation du corps maternel, ce déchirement, cette coupure est sûrement un des passages des plus douloureux de notre existence sur terre. Le nourrisson devenu l'enfant ne cessera de réclamer la présence de cette figure maternelle à ses côtés, en effet, pourquoi cette séparation ? Il doit souvent dormir seul, sans la lumière rassurante de la présence de sa mère pour calmer ses peurs du Méchant loup. Progressivement, il va pourtant découvrir le rôle qu'il a à jouer seul, il va imiter son père et sa mère et ainsi réussir à affronter ce sentiment d'isolement ou de solitude.

Devenu un jeune adulte, il réalise qu'il ne pourra jamais plus retrouver cette place de choix auprès du sein de sa mère, à lui donc de faire ses preuves et de dépasser cette fameuse crise d'adolescence. Il doit accepter d'avancer seul vers cette vie remplie de mystères et réussir à dépasser ses peurs. En effet, notre besoin de l'autre, de son amour et de sa reconnaissance nous donne par moment l'illusion que nous ne sommes pas seuls mais qu'en est-il réellement dans les faits ? Confrontés à nos propres limites, à nos corps

subjectifs, et cellules psychiques et physiques, ne formons-nous pas des êtres solitaires, errants de par le monde, à la recherche du temps perdu. Ce temps où nous étions encore des enfants innocents remplis de rêves et d'illusions.

Devenir un homme ou une femme sous entend s'extraire de sa réalité intérieure, et accepter en quelque sorte de jouer le jeu de la communauté d'êtres qui m'entoure. Pourtant, seul dans mon corps, je me retrouve face à cette angoisse d'être, cette femme ou cet homme.

La vie est ainsi faite, elle vous oblige à choisir en permanence, elle vous pousse à agir envers et contre tous dans des actes solitaires pouvant être bien ou mal interprétés par l'autre. Nos actions, réactions, créations deviennent en quelque sorte, notre passeport pour être libre ou au contraire être prisonnier. Les prisonniers de Bordeaux ont choisi ou subi la violence d'actions interdites, par ignorance, aveuglement, manque de confiance. En outre, leur incapacité à communiquer leurs identités intérieures les a conduit dans cet espace clos, propice au retour sur soi. Isolés du reste du monde, coupés des êtres chères et familiers, leur unique bagage pour survivre dans ce milieu hostile, se trouve dans leurs propres cellules physiques. La prison incarne cet antre, gouffre obscur qui va les forcer à se replier sur eux. Ils n'ont plus le choix d'accepter de regarder en face leurs peurs et autres souffrances passées. Leur avenir dépend de leur conduite actuelle et de leur capacité à endurer l'épreuve de l'enfermement physique mais surtout psychologique. Parqués comme des animaux dans des espaces anonymes, les hommes de passage à la prison de Bordeaux rencontrent souvent pour la première fois *Mère solitude* et ses antennes de magicienne.

La figure maternelle Solitude sous les traits du silence règne la nuit à la prison de Bordeaux, elle est omniprésente, déroutante et même inquiétante pour tous ces hommes habitués aux bruits des feux de la vie urbaine. La *Mère solitude* vit au fond du trou noir des cellules de prisonniers comme une guerrière invisible prête à conquérir une part de leur face cachée. Elle défie la peur et la mort pour accompagner ces hommes dans une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Elle les pousse à développer leur esprit d'initiative et devenir

plus maître de leurs émotions. Ces prisonniers, sont forcés de rentrer en contact avec leur univers intérieur du fait même de cette étrange amitié qui les lie l'un à l'autre. L'être reclus trouve refuge dans son enveloppe corporelle car il n'a pas d'autres endroits où aller, il ne peut plus s'échapper de lui-même. Il attend patiemment heures après heures, minutes après minutes, secondes après secondes, le moment de sa libération. *Mère solitude* vous oblige, en tant que prisonnier, à vous regarder et à vous écouter. Elle déploie ses longues ailes dans les couloirs de la mort et se faufile dans chacune des cellules humaines pour y amener son message d'espoir. Elle vient raviver les feux internes de ces hommes de passage en prison. En effet, chaque être a le droit de vivre l'expérience du silence réparateur. Car, il, le silence, ou elle, la solitude nous révèlent, peut-être à nous-mêmes, faisant ainsi émerger nos humanités !

Ce rapport au silence, est le thème principal de la dernière séquence du documentaire. L'invité des *Souverains anonymes*, Ahmed Mazourki traite de ce silence quasi mortel dans son cas, lui qui fut emprisonné dans une des plus célèbres prisons du Maroc, Tazmamart. Connue pour ses prisonniers politiques enfermés dans l'anonymat et coupés du reste du monde pour des sentences à vie sans réels recours.

Je vais résumer brièvement l'histoire : Suite aux deux coups d'état contre le Roi du Maroc en 1971 et 72, Hassan II a décidé de donner une leçon à l'armée marocaine en faisant disparaître 58 militaires innocents, impliqués malgré eux dans les deux coups d'état. Et pendant 18 ans et 49 jours, ces hommes ont vécu l'enfer sur terre. 30 sont morts de mort lente. 28 ont survécus. Toi Ahmed, tu fais partie de ces survivants miraculés. EN hommage à tes camarades disparus, tu as tenu à témoigner dans un livre cette histoire d'horreur pour que cela ne se reproduise plus.

Paroles d'un *Souverains anonymes*.

Pour ces hommes, privés de liberté, il fallu accepter de vivre dans cette perspective d'acceptation d'une condamnation à perpétuité. Pour Ahmed Mazourki cette expérience marquante, voire traumatisante, lui a permis d'aller à la conquête de sa solitude et ainsi raconter son expérience dans sa cellule numéro 10.

marquante, voire traumatisante, lui a permis d'aller à la conquête de sa solitude et ainsi raconter son expérience dans sa cellule numéro 10.

Invité très spécial pour ces hommes de passage, Ahmed raconte comment le silence est devenu un ami autant qu'un ennemi durant son passage à Tazmamart. Le silence leur dit-il, lui a donné l'occasion de méditer, de se remémorer des visages aimés mais il n'oublie pas non plus ses craintes lorsque la nuit venue, seul, il devait affronter l'angoisse, le néant et la panique jusqu'à l'aube. Cette expérience lui a montré qu'il fallait toujours croire, ou encore espérer un dénouement heureux pour se sortir d'une mauvaise passe comme celle qu'il vécue durant 18 ans. Avant son entrée en prison, il avoue avoir été souvent pessimiste comme s'il pressentait qu'il allait vivre des années obscures. À présent, il sait, il a vu et expérimenter cette phase noire de son personnage aux prises avec l'injustice carcérale, sa conclusion est la suivante :

Dans la vie, il faut toujours lutter, il faut s'accrocher surtout à l'espoir, parce que la vie est très très belle. Il y a de très belles choses dans la vie, et on s'en rend compte que lorsqu'on les perd.

Ironie du sort pour cet homme d'âge mûr qui n'aurait jamais pu imaginer, il y a un an du fond de sa cellule, que la vie se transformerait ainsi, lui permettant et de sortir de cet enfer mais surtout de devenir un messager qui porte l'espoir dans ses valises. Il témoigne à présent à qui veut l'entendre et le recevoir, d'une vérité authentique que lui seul peut raconter, sa détermination à vivre. Son passage à Bordeaux est un présent précieux pour les SA, car il prouve aux SA qu'un prisonnier peut s'en sortir et transmettre à son tour la parole qui guérit. Ahmed Mazourki est aussi un fabuleux miroir pour ces hommes qui peuvent s'identifier à lui qui a été aussi prisonnier avant d'être leur invité. Son histoire et celle de ses camarades de Tazmamart, est exposée dans le cercle des SA, comme un message d'espoir. Le temps d'une minute symbolique consacré à la mémoire des disparus de Tazmamart, permet à l'assemblée des SA, de mieux ressentir la vie, la mort, et peut-être de renaître dans la solitude.



B. Boulianne et M. Lotfi ont choisi aussi de nous présenter les hommes qui incarnent les SA, à travers des séquences plus intimistes. Dans sa cellule, le jeune haïtien interviewé se confie sur son besoin de retrouver à sa sortie un espace plus approprié à sa nouvelle identité. Il a en effet, découvert dans sa cellule qu'il était capable d'écrire, de lire, de passer du temps seul face à sa propre réalité, d'être prisonnier. N'ayant pas le choix d'attendre que le temps fasse son action et qu'il est lui, fait son temps, il se doit de tuer ce temps par des actes solitaires constructifs. Il entreprend de se bâtir un espace pour se dire, et il découvre qu'il peut passer par-dessus certaines de ses angoisses. La Mère solitude lui a montré une nouvelle facette de lui, entrain d'agir pour lui et non plus contre lui. Le jeune haïtien lit le livre d'Ahmed Mazourki et prend des notes, ce plan de B. Boulianne, nous dévoile une partie cachée de l'univers des S.A. On comprend mieux en tant que spectateur, ou auditeur ce que représente le processus de réflexion-crédation des SA, avant chaque émission radio. Ils travaillent une fois en équipe à la préparation de l'émission et le reste du temps seuls. Pour réussir à faire remonter à la surface leur vécu, ils ont besoin de se soucier d'eux-mêmes et des Autres, leurs invités. Ce travail solitaire effectué par certains membres des SA, dans la recherche et documentation sur l'autre, l'invité, ressemble beaucoup à une quête identitaire. *Mère Solitude* prépare ces hommes avant leur sortie, à mieux s'inter relier aux Autres en leur apprenant à mieux se connaître. Du fond de leur cellule, la poésie jaillit à la source de leurs souffrances passées. Au croisement de leurs peurs et espérances, elle devient cette terre nourricière dont ils avaient sûrement besoin pour surmonter les épreuves de la vie en dedans comme à l'extérieur. La prison comme la liberté goûteront la vie pour ces prisonniers, lorsqu'ils seront capables d'avancer dans l'obscurité de leur personnage sans avoir peur de chuter. Car, la chute est peut-être inévitable pour opérer du changement dans cette *persona-lité* entrain d'être démasquée.

Comme on peut le voir avec les SA, le processus de création nécessite en soi, un engagement à abandonner le monde, la vie, les Autres. Face à une feuille blanche, Steve, l'haïtien dessine des lettres qui se transforment en mots. Ces mots mis ensemble ont un sens. Qu'il s'agisse de prises de notes, d'essais ou encore d'un journal intime, ces mots deviendront la marque de son empreinte, de son passage à lui à Bordeaux. Steve est unique,

et au même titre que chaque être qui expérimente la vie sur terre, il a besoin de l'exprimer d'une façon ou l'autre. Le fait d'être unique et d'en être conscient devrait nous permettre de nous révéler dans toute notre splendeur. L'art d'être soi et aimer cet être que je suis, est possiblement la clef pour faire éclore mon projet d'existant. Si je n'y parviens pas, une grosse part de mon identité se manifestera alors dans du refoulé qui agira a contrario de mes cellules biologiques. Ne pas pouvoir dire ce qu'on est revient à s'enterrer vivant, et à ne pas pouvoir explorer son potentiel d'être. La mort est-elle plus agréable que la vie ? Devant ce désarroi existentiel qui peut traverser toutes sortes d'individus, les prisonniers comme les personnes libres, nous comprenons qu'il est plus que nécessaire de se confronter à l'acte créateur, celui qui nous met en œuvre dans l'œuvre de se créer en soi et pour soi. «Le jeu en vaut bien la chandelle» puisque l'esprit exulte lors des prises de possession de son âme en quête de réjouissances inter psychiques. La communion avec soi est cet acte créateur qui révèle à l'individu la toute la puissance de son esprit en demande constante d'amour et de reconnaissance.

La communication, grâce à ses puissantes connections de part le monde, nous relie les uns les Autres à l'infini. Lorsqu'elle rencontre le théâtre, «vautré» dans sa vocation cathartique, elle le supporte et met en scène avec lui des hommes en communion avec leur potentiel créateur. Elle est avec *Mère Solitude*, un puissant révélateur des différents caractères, persona, masques, identités...revêtus par l'homme. L'action de jouer, l'action de se mettre en scène dans sa vie nous offre l'opportunité de plus en savoir sur notre potentiel créateur. Il est pour Antonin Artaud, figure marquante du théâtre, le mouvement qui peut nous ramener à la vie. Il amène dans son essai, *Le théâtre et son double*, une partie de sa réflexion à des degrés si profonds et spirituels, qu'il en vient à comparer le théâtre à la peste et nous dit ceci :

Le théâtre comme la peste est une crise qui se dénoue par la mort ou par la guérison. Et la peste est un mal supérieur parce qu'elle est une crise complète après laquelle il ne reste rien que la mort ou qu'une extrême purification. De même le théâtre est un mal parce qu'il est l'équilibre suprême qui ne s'acquiert pas sans destruction. Il invite l'esprit à un délire qui exalte ses énergies ; et l'on peut voir pour finir que du point de vue humain, l'action du théâtre comme celle

de la peste est bienfaisante, car poussant les hommes à se voir tels qu'ils sont, elle fait tomber le masque, elle découvre le mensonge, la veulerie, la bassesse, la tartuferie ; elle secoue l'inertie asphyxiante de la matière qui gagne jusqu'aux données les plus claires des sens ; et révélant à des collectivités leur puissance sombre, leur force cachée, elle les invite à prendre en face du destin une attitude héroïque et supérieure qu'elles n'auraient jamais eu sans cela.<sup>53</sup>

La profondeur mystique et spirituelle qui entoure la vision d'Antonin Artaud du théâtre l'amène au constat suivant :

Et la question qui se pose maintenant est de savoir si dans ce monde qui glisse, qui se suicide sans s'en apercevoir, il se trouvera un noyau d'hommes capables d'imposer cette notion supérieure du théâtre, qui nous rendra à tous l'équivalent naturel et magique des dogmes auxquels nous ne croyons plus.

Dans ses *Lettres à un jeune poète*,<sup>54</sup> Rainer-Maria Rilke, nous livre un enseignement riche et universel sur la portée de la vie créatrice allant bien au-delà de la création artistique. Tout homme crée et poursuit sa destinée au fil des choix et des rencontres qu'il fait. Créer serait l'action de révéler le mystère de la vie et travailler à sa germination.

L'alchimie de la vie est en quelque sorte cette faculté qu'à l'homme d'innover son *je-u* par le langage qui le symbolise englobant plusieurs facettes de ses personnages et identités perdues, oubliées, cachées au fond de sa mémoire. Il nous suffit de vivre la solitude selon Rilke pour entrevoir l'inspiration, ou encore la force du bien-être. Tout homme est créateur par le choix qu'il fait, entre ses différents dons, de ceux qui doivent le mieux lui permettre de s'accomplir et de se perpétuer. Pour lui, « *la destinée ne vient pas du dehors à l'homme, elle sort de l'homme même* » enfin, « *L'art, lui aussi, n'est qu'un mode de vie. On peut s'y préparer sans le savoir, en vivant de façon ou d'autre.* ». Et c'est toujours l'art ou l'amour de l'art qui fait dire à Françoise Dolto que :

<sup>53</sup> Artaud, Antonin, (1985), *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, p. 46-47.

<sup>54</sup> Rilke, R.M. (1993), *Lettres à un jeune poète ; suivi de Le poète et Le jeune poète*, traduction de l'allemand par Marc B. de Launay, Paris, Gallimard.

Le sujet qui a voulu naître se trouve dans un corps qui se développe physiologiquement, qui est marqué par le temps. Le sujet lui, n'est pas dans le temps. Le langage n'est pas dans le temps. La preuve, c'est que Socrate est encore actuel par des écrits sur lui. Le message de Socrate n'est pas mort, il continue de porter des fruits dans la rencontre de sujets d'aujourd'hui qui lisent Platon. (...) Tout ce qui est vivant, et encore vivant dans le langage, reste toujours vivant parce que c'est un langage de sujet, et pas d'un individu dans un corps ; cela a été médiatisé par quelqu'un, pas la médiation de corps, à un moment donné de son existence humaine, mais le sujet créatif est actuel, encore et toujours, à travers une médiation subtile qui est l'œuvre. Tout œuvre est langage d'amour et de désir. »<sup>55</sup>

Le processus de création de l'essai montre à l'apprentie chercheuse que dans la solitude de l'écriture, le langage permet aussi de jouer avec ses idées, perceptions et interprétations, au détriment de celles restées dans l'ombre. Ce jeu d'ombre et de lumière coexiste en permanence dans tout processus de création. Dans cette représentation, le jeu d'éclairage prend toute sa dimension car il met en relief avec force l'importance de montrer la face cachée de l'acteur social et faire tomber les masques.

L'initiative de chacun des S.A. est encouragée et comme on le voit sur l'écran, Lotfi se veut encourageant avec ces hommes qui l'« envahissent » lorsqu'il se retrouve seul devant son écran d'ordinateur lors du montage des émissions. Il se sent rempli par leur présence. Devenir un adulte suppose des sacrifices et des pertes tout comme devenir S.A., suppose son lot de sacrifices et de remise en questions. Le groupe est un soutien, un support mais le plus gros du travail se passe le plus souvent seul dans sa cellule intérieure et physique. Le SA lorsqu'il retourne dans sa cellule, se retrouve confronté à sa solitude, à ses longues heures passées dans le silence. Il ne peut échapper comme nous confie, l'un d'entre eux, à cet enfer psychologique entre lui et son double. En effet, il n'a pas le choix d'affronter cette douloureuse épreuve qui le rattache pourtant à tous ses camarades, comme ce fut le cas de millions d'esclaves mis en captivités dans des plantations sudistes d'Amérique et d'ailleurs. Une fois seul dans le noir, nous dit un S.A., combien de détenus

---

<sup>55</sup>

Dolto, Françoise (1989), *Tout est langage*, Paris, Livre de poche,

retrouvent leurs peurs et leurs angoisses, elles n'ont pas disparu, au contraire, elles restent présentes pour leur rappeler leur condition :

La souffrance y en a partout, mais elle est plus concentrée en prison, pis tu n'as pas le choix d'y faire face. Tandis qu'à l'extérieur des murs, aussitôt que tu vis une souffrance, tu peux fuir dans n'importe quoi. Tu peux la fuir ta souffrance. En prison, t'es pris avec. C'est ça qui fait que c'est dur. Ta souffrance, t'es pris avec. Un moment donné ta souffrance est rendue tellement grande qu'elle te ronge l'intérieur.

Cette image forte qu'il utilise avec le verbe « ronger » pour exprimer la perte, la consommation de l'intérieur communique bien cet état d'esprit caractéristique des prisonniers, souvent « rongés » par le poids de leur culpabilité. Ils sont donc tout nus face à leurs peurs démasqués. Mais d'ailleurs, que veut dire masque ? Giovanni Calendoli, nous dit dans, *L'art du masque dans la Commedia dell'arte* :

Le masque a toujours été, dès ses premières apparitions, représentation : représentation d'un visage divin, humain ou animal, tour à tour héroïque, terrifiant ou comique, qui, tout à la fois, efface les traits de celui qui le porte, et en exprime la personnalité. Cette transformation extérieure, mais aussi intérieure, est chargée d'une signification magique.

Bientôt, le S.A. va retrouver sa liberté et sa vie remplie de présences familières et d'êtres rassurants. Il va pouvoir raconter ce qu'il a vécu à l'intérieur de sa cellule grise. Son pouvoir de dire et de témoigner ce qui se passe en dedans, est ce qui lui permettra d'accréditer sa nouvelle identité, la Souveraine, l'Anonyme. Il a grandi pendant un temps X et s'est forgé une nouvelle voix, celle qu'il a redécouvert dans la solitude et dans son engagement auprès des Autres, les invités. Cette expérience souterraine lui aura permis de faire émerger son identité dite Souveraine, que lui seul pourra communiquer au monde, le dehors. Un peu comme Ahmed Mazourki, les *Souverains anonymes* devenus les acteurs du documentaire *Des hommes de passage*, sont des acteurs pas communs en quête du héros en eux.

### 3.3 Le mentor, l'ange, l'intervenant...

Il y a des gens qui ressemblent aux livres. Ils s'installent en nous. Ils nous habitent et nous transforment. Ils prennent l'allure d'un pont d'or suspendu entre soi et soi-même. C'est de ces gens-là que je parle dans ce livre. Je les appelle des mentors.  
Renée Houde.

Comment parler des Souverains anonymes sans parler de leur mentor, à savoir Mohamed Lotfi ? Son rôle dans cette organisation secrète, anonyme, est celui du maître de cérémonie. Il orchestre d'une main de fer, le jeu de la rhétorique qui s'improvise, s'invente ou se re-crée autour de ses disciples, les S.A. Il est un peu comme ce baobab sur lequel les africains prennent appui pour conter leurs malheurs, il est à la fois le confident, l'ami, le grand frère, le modèle, le passeur. Par son intermédiaire, les détenus peuvent exister aux yeux du monde, ils deviennent présents et existants. En direct de la prison de Bordeaux, leurs voix résonnent dans nos postes de radio et nous parviennent comme des missiles de vies.

Le *Mentor* revête les traits d'un humain comme vous et moi avec la particularité, qu'il prodigue des soins à ceux qu'il a choisi ou qui l'ont choisi. Ces soins prennent toutes les formes possibles, allant du soutien moral à l'encouragement, en passant par la valorisation et l'écoute de l'autre. Être mentor, c'est en quelque sorte savoir communiquer à l'autre son goût de la vie et l'aider à mieux se connaître pour faire jaillir son *je-u* véritable. Le mentor se trouve sur le chemin de celui ou celle qui a besoin d'être soutenu ou secouru. Son action bienfaitrice, aide à révéler des êtres parfois incapables de se prendre en charge. On le retrouve dans l'Illiade et l'Odyssée d'Homère, sous les traits de Mentor, l'ami d'Ulysse. Mentor devient le tuteur, le guide, et le professeur de Télémaque. Il a en charge son éducation avec Pénélope sa mère, et tout deux doivent veiller sur lui jusqu'à ses seize ans, en attendant le retour d'Ulysse, son père parti en guerre.

Durant son odyssée Ulysse communique à travers les songes avec les siens. Pénélope le voit sous forme d'aigle lui annoncer la prophétie de son retour, quant à lui, il

voit Athéna lui annoncer sa protection et son aide sous les traits de son ami Mentor. Le mot mentor a gardé les traces de cette amitié et signifie depuis, guide, conseiller ou encore maître.

Cette incursion dans le mythe est l'occasion pour moi de souligner aussi le sens du mot *odyssée*. Car, ce mot prend tout son sens lorsqu'il peut exister dans un projet humain soutenu aussi par des amis, guides, mentors.

L'*odyssée*, est ce voyage, cette quête de sens ou de vérité qui nous pousse vers les sentiers inconnus de l'existence. Partir dans ce type de voyage sous-entend, accepter les épreuves qui vont avec, les hésitations, les peurs, les tentations, les erreurs, les échecs..., tout en sachant que nous atteindrons notre but à un moment où un Autre. Ce que confirme Thierry Hentsch : « *Si le héros connaît son destin, il n'en maîtrise pas le parcours. Que dis-je ! Il ne se maîtrise pas lui-même.* »<sup>56</sup>. Que ce soit Ulysse, Pénélope, ou les *Souverains anonymes*, le héros est celui qui ne cède pas devant la vie. Il sait être à l'écoute de ces besoins et ne renonce pas au combat de sa liberté. Certains parlent d'avoir une bonne étoile, d'autres, d'avoir la foi en la «Main invisible» qui les protège. En effet, qui sont ces mentors, que nous rencontrons un peu partout ?

Du fond de ma cellule, du fond de mon abyme, je peux dire que les messages des S.A. ont agi eux aussi dans mon *Odyssée*, me donnant le courage nécessaire d'aller me chercher à mon tour un mentor comme M. Lotfi. Ce guide qui est entré dans ma vie me permet à présent de dénouer certains fils de ma toile avec beaucoup plus de sérénité. Car, comme nous dit René Houde dans, *Des mentors pour la relève*<sup>57</sup> :

Le mentorat est une relation dont nous avons un besoin urgent. ». En effet, «...en cette fin de millénaire (...).Le mal-être et la détresse des femmes et des hommes,

<sup>56</sup> Hentsch, Thierry, (2002), *Raconter et mourir, Ulysse ou le bonheur mortel*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

<sup>57</sup> Houde, Renée, (1995), *Des mentors pour la relève*, Montréal, Éditions du Méridien.

le suicide des jeunes, sont autant d'indices qui, de façon détournée, dans un code parfois violent, faute de mots pour le dire, crient le besoin de mentor.

Le mentorat de Mohamed Lotfi est arrivé à un moment où la violence en prison avait besoin d'être captée et transformée en une parole qui guérit. Sa présence au sein de la prison de Bordeaux et son assistance auprès des hommes de passage ici, peuvent être vus comme un don du ciel, une providence, un miracle digne d'un ange ou d'une déesse Athéna !

M.Lotfi nous donne une grande leçon d'humanité dans ce projet qu'il a entrepris seul, il y a une dizaine d'années. Son implication, sa persévérance, ses mots sont autant de branches à un même arbre solidement enraciné qui cherche à se déployer dans les airs en donnant une chance à toutes ses branches cassées d'exister aussi. Cet extrait d'un échange pris parmi tant d'autres entre Lotfi et un S.A., témoigne de sa disponibilité et sa proximité avec les gars :

Moi, je suis une personne que je m'isole, je regarde qu'est ce qui se produit, mais je regarde. Et c'est là dedans que je trouve ma force.

Paroles d'un S.A.

Moi je trouve ta force, c'est mon opinion personnelle, je trouve que tu as une grande force dans ta poésie. On a besoin des mots pour signifier des choses...tu ne te passeras pas des mots à moins que tu te mettes à danser. Tu peux toujours t'exprimer en dansant aussi, ou à faire de la musique.

Mohamed Lotfi

Les échanges entre humains sont des passages ouverts sur nos infinis potentiels. Pour recevoir la parole de l'autre, celle qui guérit, encore faut-il s'ouvrir, ou du moins se donner. Le concept du don de soi, me paraît essentiel dans la relation avec l'autre, et encore plus lorsqu'il s'agit d'un mentorat. Chacun joue un rôle que lui seul peut livrer. Échanger ma vie, échanger mon histoire, comme un bien offert pour l'humanité est le bien le plus précieux que je puisse offrir aux futures générations. Apprenons à être fou, irrationnel,



devenons ces hommes et ces femmes capables de rire de nous et de nos divers masques sociaux. Rosalind Krauss, la célèbre critique d'art nous parle dans son livre, *Passages*, des surréalistes et nous dit :

Dans ses toutes premières célébrations de l'irrationnel, Dada avait souvent utilisé le masque. Lors des représentations du Café Voltaire de Zurich, en 1916, les acteurs portaient des masques aussi bien pour évoquer une pensée irrationnelle et primitiviste que pour glorifier un présent absurde dans lequel une simple surface de carton et de fil de fer suffisait, selon eux, à interdire la perception rationnelle.<sup>58</sup>

L'écriture automatique utilisée par les surréalistes que j'affectionne particulièrement est, ce qui fera dire à Jean Arp en parlant de ses masques, exécutions automatiques :

J'appelai cela « travailler selon la loi du hasard », la loi qui contient toutes les autres, et qui nous échappe, aussi bien que la cause première qui fait jaillir toute vie et qui ne peut être éprouvée que par un total abandon à l'inconscient. J'affirmais que celui qui suivait cette loi créait la vie à l'état pur.

Cet état d'abandon dont parle Jean Arp est, ce qui j'espère nous arrivera de vivre le plus souvent possible chacun dans nos vies. Le concept de générativité, concept évoqué par divers auteurs dans le domaine du psychosocial, notamment par Erickson, est aussi ce qui peut ouvrir les êtres à s'ouvrir, à se métamorphoser en passeur, médiateur, créateur d'une épopée qui sort des vaisseaux de nos pores. Renée Houde fait très bien le parallèle qu'il existe entre le mentorat et la générativité en écrivant :

La générativité consiste pour l'adulte à s'intéresser à la génération montante, elle se définit essentiellement par l'intérêt que l'on a pour les générations suivantes et leur éducation.(...) En effet, la générativité suppose non seulement la capacité de faire des enfants et de les éduquer, mais aussi la capacité de produire des choses et de créer des idées. Autrement dit, la procréation, la productivité et la création sont l'expression de la générativité. Cette dernière permet de canaliser à la fois la

---

<sup>58</sup>

KRAUSS, Rosalind, (1997), *Passages*, Paris, Éditions Macula.

préoccupation des générations futures et le besoin de faire sa marque, comme si chacun voulait laisser sa trace dans la longue histoire de l'humanité.

Il ne fait pas de doute que la *générativité* dans sa fonction de « passeuse » de liens de création pour les générations futures, est ce qui me semble le plus prometteur pour l'avenir de nos enfants.

L'identité inconnue de chacun de nous, garçon ou fille, est sans doute arrimée à la liminaire et lumineuse perception du premier visage penché sur le nôtre. Ce regard brillait-il d'une expression d'amour en nous accueillant, nous, le nouvel hôte inconnu au foyer de nos parents ? Était-ce un visage de technicien professionnel d'accouchement ? En tout cas, c'est le regard de ce visage humain, le premier repère à notre identité-valeur.<sup>59</sup>

S'identifier à l'autre, c'est d'une certaine manière l'accueillir et apprendre sur la nature humaine composée de cette diversité d'êtres humains auquel j'appartiens. De même que l'espace d'identification se pose comme premier lieu de la réalité, le concept d'identité apparaît en second lieu pour éclairer le *je-u* des acteurs et enfin en troisième lieu, la notion de temps pour rythmer leurs échanges. Le « je » qui joue son propre rôle, et ce consciemment, est celui qui nous touche et nous contamine de son empreinte lumineuse. Par son *je-u* authentique, l'homme devient plus maître de son destin et partage à l'autre l'expérience de sa réalité d'humain. Le « je », est du même coup, projeté sur la scène d'un spectacle quotidien qui se tisse dans un espace-temps qui abolit le temps linéaire et s'imprime dans la mémoire pour laisser *une empreinte lumineuse* inaltérable à l'autre qui l'observe.

Pour rencontrer l'autre, il me faut en effet, lui communiquer ma force vitale, mon énergie, mon besoin de lui et de sa reconnaissance. Il est nécessaire d'établir des liens avec l'autre pour ressentir la puissance que revêt le mot exister. Sans la présence d'autrui, comment se sentir valorisé et reconnu par ses pairs ? L'homme en tant qu'animal

<sup>59</sup>

DOLTO, Françoise (1984), *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.

spectaculaire recherche l'adhésion du groupe par rapport à ce qu'il représente. Il n'a cessé de créer des interactions avec l'autre pour sentir le pouls de son existence et légitimer sa présence sur terre. Par le langage, il va communiquer ses désirs à l'autre et ainsi obtenir cette reconnaissance nécessaire à son bien être.

L'homme redevenu Souverain de son histoire, n'a plus à avoir peur. Il peut à présent s'ouvrir aux autres réalités vécues par ses congénères. Il fait partie de ce tout qui le rattache au genre humain, à la filiation, à la création de la vie humaine, tout en étant le seul à pouvoir communiquer son expérience. Sa mission sur Terre a donc une puissance que lui seul peut nous révéler. Les *Souverains anonymes* ont réussi à nous communiquer la force de leurs vécus et leurs identités cachées. Le chanteur Nelson Ospina, S.A. referme le documentaire *Des hommes de passage* avec sa magnifique voix et sa guitare aux sonorités latines. Dehors, il fait froid et la neige a recouvert les murs de la prison de Bordeaux, pourtant les images prises de Boulianne, semblent nous dire que pour ces prisonniers pas communs, la chaleur est présente à l'intérieur de leurs cellules. Ils ont retrouvé le goût des Autres. Leur adhésion au groupe *Souverains anonymes*, les a rendus plus vulnérables mais aussi plus forts. Ensemble, ils forment un cercle magique où le « Nous » permet de se sentir uni par les liens sacrés de l'Invisible. Car, en effet, ne sommes-nous pas tous des êtres humains qui recherchent l'amour du divin qui est en chacun de « Nous » ?

La chanson intitulée, *Souverains anonymes* est un hymne à la vie tel que vécu par ces hommes de passage à Bordeaux. Dans ce système où ils n'avaient plus leur place, les voilà pourtant dans un espace où renaître à soi est possible. Ils sont à présent, les porte-parole de cette parole pleine de vérité qui les a conduit jusqu'à la lumière. Dans l'ombre de leurs cellules, ils ont pu se transformer, tels des salamandes, ils ont perdu une ancienne peau, une ancienne queue symbolique, mais sont devenus dans leurs nouveaux corps des hommes capables de tisser des liens et faire des interconnexions avec tous les êtres de l'Univers à leur écoute.

Nous Souverains anonymes

Nous assumons tous nos peines  
 Noirs et blancs dans le même système  
 Derrière des murs café-crèmes

Nous Souverains anonymes  
 Nous sommes capables de réflexion  
 Capables de rêve, et d'illusion  
 D'amour-passion, sensation

Nous Souverains anonymes  
 De respect tous, nous sommes dignes  
 Le passé passe, maintenant l'espoir  
 Rien plus rien, ne sera pareil

(refrain)

Noirs et blancs dans le même système  
 Derrière des murs café-crèmes

Rien plus rien ne sera plus pareil

Un chat  
 Un chien  
 Un autobus  
 Moto,  
 Auto,  
 Terminus.

Ricky,  
 Jacky,

. OÙ vas-tu... ?

Le droit chemin n'est plus là  
 Le droit chemin... ? Tu veux rire  
 Le droit chemin, n'existe pas  
 Oui... ! Non... !?? Oui... ! Non... !  
 « Nous »

Nous Souverains anonymes  
 Nous assumons tous nos peines  
 Noirs et blancs, dans le même système  
 Derrière des murs café-crèmes.<sup>60</sup>

---

<sup>60</sup> Texte : Mohamed Lotfi, musique : Jean-Pierre Limoges, interprétation : Luck Mervil et les S.A., choriste : Julie St-Georges, guitare : Pierre Paquette, sax : Charles Papasoff

**Figure 3** Couple



« Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité » Cocteau

COCTEAU : couple, dessin

Dessin original au crayon sur papier, portant le tampon "JC", apposé par Annie

Dimensions de l'œuvre : 27 X 21 cm

## CONCLUSION

### *Troisième acte : la résolution*

Comment transcrire le langage de l'amour quand il est plus proche du cri que de la parole? Comment dire ce « cri d'amour » sans parler du désir? Comment imaginer un désir en dehors du corps? Néanmoins le cri, le désir et l'écriture possèdent quelque chose en commun. Le cri résonne sous l'effet du désir ardent, de la souffrance aigüe, de leur piquûre ou pointure qui n'est pas étrangère au travail ponctualiste de l'écriture. Le cri, comme la trace écrite appelle la trace écrite. Les Évangiles en portent la trace. Leurs récits succèdent au cri que pousse Jésus avant d'expirer. À ce cri répondait aussi le geste par lequel est tendu au Christ l'éponge imbibée de vinaigre au bout d'un roseau, le calamus, instrument d'écriture. Issu du corps, séparé de lui, le cri incite à l'écriture.<sup>61</sup>

*« Tam, tam, tam ». (3 coups retentissent)*

L'auteur achève finalement ce dernier acte. Elle a rencontré tant d'épreuves difficiles sur son chemin qu'elle titube encore et ses pas sont lourds. Elle va tenter pour la dernière fois de se livrer dans un corps à corps de mots pour vous dire ce que cette histoire, son mémoire a révélé en elle.

*« Il faut que je te dise »*

Finir, mettre un point final à soi, à sa réflexion, à ce *je-u* qui se pose au regard de l'autre, est en soi pas évident. Il faut pourtant l'accomplir pour se sentir délivrer. Depuis quelques semaines, je ressens de nouveau la mort qui m'a habité lors du processus du

---

<sup>61</sup> JAMES Geneviève (2005), *De l'écriture mystique au féminin*, Québec, Les Presses de l'université Laval. 167 pages. Citant J.-K Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam*, Paris, P.-V. Stock Éditeur, 1901.

mémoire. Est-ce la peur de quitter cet univers que j'ai créé ? Est-ce les retrouvailles avec ma liberté? Liberté de créer, liberté de vivre selon ses valeurs, liberté de danser,...tant de libertés s'offrent à moi. Les identités cachées sont en réalité des libertés masquées, emprisonnées dans des corps fragilisés, des corps qui ont oublié une partie de leur Passé.

À présent, je sais que la transformation de l'esprit a lieu à travers la volonté de faire ressusciter ses corps archaïques. Redevenir, revenir, renaître, remonter, retrouver, renaître, que de verbes pour me dire toujours la même chose : il est possible de s'en sortir, prisonnier(ère) ou pas. La vie est belle, courte et infiniment longue. Elle recèle de multiples trésors qui sont enfouis en chacun de nous. Partir en quête de soi, peut nous aider à comprendre ce qui se cache derrière cette façade que l'on nomme «je».

Je ne sais pourquoi, l'Homme, la Femme, depuis toujours, cherche à savoir d'où il ou elle vient, mais je sais que j'appartiens à cette même lignée d'hommes et de femmes qui veulent mettre leur Temps, énergie, créativité au service des Autres. L'humanité, mon humanité en dépend. Elle provient essentiellement de cette puissance invisible qui me rattache au Tout. Pénélope, femme mythique auquel je me suis identifiée pour créer ce mémoire, incarne cette force créatrice de son histoire et cette divinité rassurante qui n'abandonne jamais le combat de sa liberté.

Yzabel, l'insoumise, l'Amérindienne, est née dans cette histoire. Dans ce mémoire, la danse de cette souveraine Anonyme est sortie de l'obscurité de sa cellule grise. Elle s'est dirigée dans le couloir de la mort, celui qu'empruntent bien des prisonniers de Bordeaux ou d'ailleurs, d'itinérants, d'exilés, de réfugiés.... Puis, elle a couru jusqu'à la fenêtre grande ouverte. Devant elle, l'horizon et la mer à perte de vue. Du mur gris de sa prison, elle a plongé dans cette lumière aveuglante. Plus rien pour la retenir, plus rien pour l'arrêter. Comme Icare, elle a chuté, comme Icare elle a volé, comme Icare, elle est restée dans la mémoire. Et, dans sa chute, elle a crié : «Ma Liberté, je l'ai re-trouvée».

*« Tam, tam, tam ». (3 coups retentissent)*



## ANNEXES

Souverains anonymes

Jeudi 31 mai 2007<sup>62</sup>

Anabelle Berkani, Isabelle Pénélope  
et Kattam

Belles, belles, belles comme le jour  
Belles, belles, belles comme l'amour

cliquez et écoutez

partie 1. partie 2. partie 3. partie 4.

Je quitte ma cellule  
Je traverse les couloirs  
Je salue mes amis  
Je leur dis " à plus tard "  
Je n' quitte pas Bordeaux  
Ce n'est pas un drame  
Je m'évade dans les mots  
Et les yeux de deux femmes  
Ma vie est un roman  
Ma vie est une chanson  
Qui en est l'auteur  
C'est toute la question  
Des questions que je me pose  
En vers et en proses

---

<sup>62</sup> <http://www.souverains.qc.ca/flash.html>

Je vous salue belles et braves femmes

Et je vous plaide notre cause

Anabelle, Isabelle et Kattam

Bienvenue parmi

Les Souverains anonymes

1- Bonjour Anabelle, Isabelle et Kattam. Moi et les Souverains nous sommes très heureux de vous recevoir à notre dernière émission. À travers la caméra devant vous, c'est tout Bordeaux qui vous regarde et vous dit bienvenue au "Château". Vous êtes nos dernières invitées de la saison. Je dois préciser que toi Isabelle, tu as rédigé une maîtrise universitaire sur l'interprétation de soi et l'identité et tu as choisi Souverains anonymes comme objet principal pour illustrer ta réflexion. Et toi Anabelle, tu es une admiratrice de notre émission Souverains anonymes. Disons que tu as moins de préjugés sur l'univers carcéral que d'autres personnes. Tu travailles dans le milieu du cinéma et tu étudies en science politique. Aujourd'hui, nous avons préparé un programme musical spécial pour vous avec la collaboration d'un jeune artiste qui arrive d'un voyage de 5 mois en Afrique. Il s'appelle Kattam et ses mains font parler la peau de chèvre. Mais avant de passer à la musique bavardons un peu. Faisons connaissance.

Un jour mon père me dit fiston

J' te vois sortir le soir

A ton âge il y a des choses

Qu'un garçon doit savoir

Les filles tu sais méfies-toi

C'est pas c' que tu crois

Elles sont toutes

Belles belles belles comme le jour

Belles belles belles comme l'amour

Elles te rendront fou de joie

Fou de douleur mais crois moi

Plus fou d'elles d'elles d'elles de jour en jour

Un jour enfin tu la verras

Elle sera

Belle, belle, belle comme Anabelle.

Belle, belle, belle comme Isabelle...

(Extrait d'une chanson de Claude François)

Nous, les Souverains, nous venons des quatre coins de la planète. Maroc, Haïti, Chine, Tchéchénie, Cameroun, Pérou, Guyane et de l'île Maurice. Mais c'est à Bordeaux que nos chemins se sont croisés et c'est à Souverains anonymes aujourd'hui que nous croisons deux femmes en or. Isabelle, tu es née en France de parents antillais et toi Anabelle, tu es québécoise de père algérien. Dîtes-moi s'il vous plaît, laquelle de vous deux est belle comme le jour et laquelle est belle comme l'amour..?! Dîtes-moi simplement chères Anabelle et **Isabelle, qui êtes-vous..?**

2- J'aimerais vous dire chères Anabelle et Isabelle, que la musique pour moi et pour plusieurs d'autres Souverains c'est ce qui nous donne goût à la vie. C'est ce qui nous redonne l'espoir et surtout c'est ce qui nous permet de belles évasions. Personnellement, je me suis produit souvent sur la scène avec des amis professionnels. J'ai composé plusieurs chansons. À Bordeaux, jamais je n'aurais cru que je pouvais avoir une guitare et pouvoir chanter pour mes camarades Souverains, encore moins de chanter devant d'autres chanteurs. À Souverains anonymes, j'ai retrouvé le goût de créer, de composer et de pousser ma voix au-delà des murs. C'est une thérapie pour moi de me trouver devant vous pour libérer ma parole et retrouver un peu de moi-même. (Lire le texte)

**Isabelle, tu as écrit une centaine de page sur l'interprétation de soi et l'identité (une maîtrise universitaire). Ça m'intrigue de savoir pourquoi tu as choisi Souverains anonymes comme objet principal pour illustrer ton analyse. Et pourquoi pas une Autre émission comme par exemple "Tout le monde en parle" ..?!!**

3- Bonjour Anabelle et Isabelle, je suis Antonio, québécois et fier de l'être. Mon père est arrivé d'Italie, il avait 4 ans. Mais il m'a appris l'amour du Québec que j'essaye de transmettre à ma fille et mon fils. À mon âge, j'ai bien connu la période où les anglophones au Québec avaient tous les pouvoirs. Ce qui me fait de la peine c'est de voir que beaucoup de jeunes ne connaissent pas l'histoire du Québec. Et pourtant c'est une histoire très intéressante à connaître, une histoire de combat. Une histoire de survivance. Les jeunes ne sont pas fiers de leur histoire parce qu'ils ne la connaissent pas. Je suis d'origine italienne mais j'aime le Québec. Et vous ? Aimez-vous le Québec comme moi..?

4- Bonjour Anabelle, Isabelle et Kattam, je suis Georges, un vieux Souverain. J'ai composé plusieurs chansons et plusieurs poèmes. En quittant Bordeaux, j'aimerais me dire que je n'étais pas là pour rien. Peut-être qu'un livre ou album sortira avec moi de Bordeaux. J'ai rencontré des gens intéressants, par exemple Kattam avec qui j'ai déjà joué quand la Gouverneure Générale, son excellence Michaëlle Jean est venue nous rendre visite. Kattam, j'ai appris que tu as été en Afrique durant cinq mois. L'Afrique c'est ma terre natale, c'est là où je suis venu au monde. C'est là où j'ai fait mes premiers pas, c'est là j'ai goûté à mes premiers bonbons. J'ai quitté le Cameroun à l'âge de 6 ans. Comme toi j'aimerais y aller pour me ressourcer et pour apprendre ce que je ne pourrais pas apprendre ici. Ici j'ai appris

de résister au froid, l'has, j'aimerais apprendre à résister à la chaleur. En attendant ce voyage Kattam, j'aimerais que tu me parles un peu de ton voyage en Afrique, de ta nuit sous les étoiles du désert, de tes maîtres de djembé, bref, raconte-moi ce que tu as vu et appris.

5- Bonjour Anabelle et Isabelle, je suis Well. Vous savez à Bordeaux, le pire qu'il peut arriver à un homme c'est d'oublier qui il est. Pour l'instant, je n'oublie pas qui je suis. Je suis un homme, fier de mes origines et de ma famille. Je veux quitter Bordeaux la tête haute et ne plus jamais y remettre les pieds. Je suis né au Québec, d'une mère argentine et d'un père jamaïcain. Peut-être qu'un retour aux sources ça me ferait du bien. Et vous Anabelle et Isabelle, avez-vous envie parfois d'aller vivre un peu sur la terre de vos parents, loin du métro, loin du froid et la neige..?

6- Bonjour Anabelle et Isabelle, je suis B. Vous savez à Bordeaux, il m'arrive parfois d'oublier que je suis beau. Je suis habitué d'entendre les femmes me répéter que je suis beau. Ici les gardiennes n'ont pas le droit de me le dire. Même si je sens parfois qu'elles ont envie de le faire. Je ne leur en veux pas. Aujourd'hui, je profite de votre passage, vous n'êtes pas gardienne, j'aimerais entendre chacune de vous me dire que je ne suis pas pire, je serais comblé..!!

7- Bonjour Anabelle et Isabelle, je m'appelle Luc, alias l'indien, j'ai vécu toute mon enfance avec les Mohawks. Dès mon arrivée dans la réserve, j'ai dû me montrer plus indien que les indiens, plus vite dans la pêche et la chasse, plus fort, plus débrouillard pour me faire accepter par eux. C'est peut-être avec eux que j'ai appris le sens de la liberté. J'ai appris à chanter aussi. J'ai appris à apprécier la vie dans la nature. La ville n'est pas vraiment faite pour moi, alors imaginez la prison. Mais je la supporte quand-même, j'ai fais 8 ans dans l'armée canadienne. Je ne te dirais pas tout ce que j'en pense, vous risqueras d'en faire un roman, une chanson ou une Autre maîtrise. En tout cas, je dois aux indiens mon côté rebelle. Certains diraient sauvage. De mon expérience à l'armée, j'ai bien compris que la guerre une affaire de business. La guerre en Irak et en Afghanistan, ce n'est que du business. J'ai quitté l'armée parce que je n'aime pas le business. Merci belles femmes d'être avec nous, votre présence me rappelle que la paix existe et ça me rempli de paix.

8- Bonjour Anabelle et Isabelle, nous partageons le même territoire, le 514. Montréal n'a pas toujours été ma ville. On m'appelle le parisien parce que je suis né à Paris. À Bordeaux, je ne suis que de passage. Je sens que j'ai quelque chose à dire, quelque chose à crier, à chanter. Chanter en rap c'est ma façon de rester moi-même. Ça m'étonnerait beaucoup que je remette les pieds ici, mais pendant que j'y suis, je mets les pendules à l'heure, de jour en jour, je vois plus clair, les pieds sur terre, Souverain de mon destin, maître de mon mal et de mon bien, je sors de mon coin. (rap à cappella).

9- Bonjour Anabelle et Isabelle, je m'appelle Michel. Je peux vous parler longtemps de moi, j'ai préféré faire deux dessin de vous, mais je n'avais pas de photos de vous alors j'ai demandé à Mohamed de me dire quelques mots sur chacune de vous, et voici ce que ça donne et vous remerciant d'être notre cadeau de la fin de saison.

10- Bonjour Anabelle et Isabelle, je suis Sylvain, je suis musicien et j'écris des poèmes à ma façon. Pour cette dernière émission, j'ai écrit un texte que j'ai appelé le Souverain des Souverains que voici :

11- Bonjour Anabelle et Isabelle, je suis Oscar. Les personnes les plus importantes pour moi sont ma femme et mon fils. Dans ma vie, j'ai fais des erreurs, je me suis trouvé souvent en prison. Aujourd'hui, le fruit de mes erreurs, de mes expériences, c'est mon enfant qui va en profiter. Ce n'est pas parce que mon père m'a battu que je vais battre mon fils. Je connais bien l'effet de la violence sur le comportement. Mon fils c'est la meilleure chose qui est arrivé dans ma vie. Quand je pense à lui. Quand je parle de lui, je me dis que c'est lui ma deuxième chance. En lui donnant ce que je n'ai pas reçu que je pourrais me sentir vraiment utile à quelque chose. C'est en étant fier de lui que je pourrai me sentir fier de moi. Ça va mal un peu partout dans le monde. Si chacun commençait par s'occuper de son enfant, le monde pourrait changer un peu. Malheureusement, il y'a encore des enfants qui font des enfants. Un enfant c'est demain et demain c'est déjà aujourd'hui. Je ne sais pas si vous avez des enfants, arrangez-vous pour que le père soit à la hauteur de vos attentes. Merci.

12- Anabelle et Isabelle, pour vous, nous avons préparé une petite performance musicale avec l'assistance de Kattam au percussion. Tout en vous remerciant d'être venues à notre dernière rencontre de la saison. Avant de commencer, j'aimerais vous lire un texte que j'ai écrit avant hier au milieu de la nuit, dans ma cellule :

13- **(Distribution des diplômes aux Souverains par Anabelle et Isabelle).**

14- Belle, belle, belle comme Anabelle, Belle, belle, belle comme Isabelle. Avec vous aujourd'hui, nous avons reçu le charme, la beauté et l'élégance. Nous avons reçu la tendresse, la bravoure et l'intelligence. Comme vous, nous gardons la tête haute. Comme nous, si vous aimez, ce n'est pas de votre faute. Merci encore une fois à Kattam de savoir si bien faire sauter la baraque. Au nom de tous mes camarades je vous déclare, Anabelle, Isabelle et Kattam, Souverains anonymes.

## Il faut que je te dise

(écoutez)

Il faut que je te dise  
La fatalité,  
L'arrivée de l'enfant,  
Le cri de l'homme né  
Et les pleurs de celui  
Qui n'avait pas choisi  
Il faut que je te dise  
La jeunesse insolente  
Les bouches affamées  
Les crampes et les nausées,  
La tristesse de celui  
Qui n'avait pas choisi

Il faut que je te dise  
Ses rêves de richesse  
Ses envies de violence  
Ses désirs en maitresses  
Et ses révoltes aussi  
Qu'il n'avait pas choisis

Il faut que je te dise  
Des ciels en enfers  
Des esprits en nuages  
Aux drogues incendiaires

Les barreaux de ces cages

La rage les a pris

Ceux qui n'avait pas choisi

Il faut que je te dise

Toutes les paix du coeur

Les explosions de l'âme

Oublier les rancœurs

L'homme à nouveau renaît

De tes foyers de joie, Ma LIBERTE<sup>63</sup>

---

<sup>63</sup> Texte: MLF, Musique: Guy Thouin, interprétation: Lou Babin, piano: Bernard Buisson, tabla: Guy Thouin, <http://www.souverains.qc.ca/flash.html>

## BIBLIOGRAPHIE

- ARTAUD, Antonin (1964), *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, p. 46-47.
- ATWOOD, Jane Evelyn (2000), *Trop de peines : femmes en prison*, Paris, Albin Michel.
- BATAILLES, Georges (1954), *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 190 pages.
- BAILLETTE, Frédéric (Janvier 1997), « *Corps reclus, corps torturés* ». Quasimodo- numéro 2, « *Corps incarcérées* », Montpellier, p.33-46.
- BARTHES, Roland (1980), *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, 192 pages.
- BOAL, Augusto (1996), *Théâtre de l'Opprimé*, trad. de l'espagnol par Dominique Lémann, Paris, 4<sup>ème</sup> éd. La Découverte, 307 pages.
- BROOK, Peter (1977), *L'espace vide*, Paris, Seuil, 183 pages.
- BECKWITH, Carol, FISHER, Angela (2002), *Cérémonies d'Afrique*, Paris, Éditions de la Martinière, avant-propos.
- BECKWITH, Carol, FISHER Angela (1999), *Rituels et Cérémonies des peuples africains, Passages*, Éditions de la Martinière, p.8.
- BERTRAND, Marie-Andrée (2003), *Les femmes et la criminalité*, Canada, Athéna éditions, p. 147.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, (1992), *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Coll. « Critique » Paris, Éditions de minuit, 208 pages.
- CORDONIER, Daniel (1999), *Le pouvoir du miroir*, Paris, Éditions Georg, Chapitre III, « Les tyrans intérieurs », Le masque qui parle.
- DEBORD, Guy (1992), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 209 pages.
- DOLTO, Françoise (1984), *L'image inconsciente du corps*, Seuil, p.23.
- DOLTO, Françoise (1989), *Tout est langage*, Paris, Livre de poche.
- DOLTO, Françoise (1984), *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.



- DU BOIS, W. E. B., (1940), *Dusk of Dawn*, New York: Harcourt, Brace and Co., p.130-131.
- DUVIGNAUD, Jean (1977), *Les lieux et non lieux*, Éditions Galilée, Paris, p.142.
- ERIKSON, Erick H. (1972), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Flammarion, France, p.316-317.
- FASSBINDER, Rainer, Werner (1984), *Les films libèrent la tête*, Paris, L'Arche, p.10.
- FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir*, Gallimard, p.15.
- FOUCAULT, Michel (1984), *Le souci de soi*, Éditions Gallimard, p.59.
- GADAMER, Hans-Georg et Welte, Bernhard (1990), *Herméneutique : traduire, interpréter, agir*, Montréal, Fides.
- GOFFMAN, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, Présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOFFMAN, Erving (1968) *Asiles, Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, p.121.
- GUILLERAULT, Gérard (1999), *L'image du corps selon Françoise Dolto*, Les empêcheurs de penser en rond, p.117.
- HALL, Edward. T. (1971), *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil.
- HEGEL, Georg Friedrich Wilhem (1936), *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier-Montaigne, T.I, p29.
- HENTSCH, Thierry, (2005), *Le temps aboli*, « Zarthoustra, L'impensable », Montréal/ Paris, PUM/ Boréal.
- HENTSCH, Thierry, (2005), *Le temps aboli*, Montréal/ Paris, PUM/ Boréal.
- HENTSCH, Thierry (2002), *Raconter et mourir*, « Ulysse ou le bonheur mortel », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 434 pages.
- HOBBS, Thomas (2000), *Léviathan ou matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, Chapitre24, Folio essais, Gallimard, Paris.
- HOMÈRE (1961), *L'Odyssée*, Paris, Éditions Garnier Frères, 406 pages.

- HOUDE, Renée (1995), *Des mentors pour la relève*, Montréal, Éditions du Méridien.
- JODOROWSKY, Alexandro (1995), *Le théâtre de la guérison*, Paris, Éditions Albin Michel, p.30.
- KRAUSS, Rosalind (1977), *Passages une histoire de la sculpture de Rodin à Smithson*, Éditions Macula, Paris, p.142.
- LAPASSADE, Georges (1997), *L'entrée dans la vie : essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Anthropos.
- LE BRETON, David (2002), *L'adolescence à risque*, Autrement, Paris.
- MAFFESOLI, Michel (2004), *La part du diable*, Paris, Flammarion.
- MANDELA, Nelson (1995), *Un long chemin vers la liberté*, Paris, éditions Fayard.
- MARZOURKI, Ahmed (2001) *Tazmamart cellule 10*, Paris, Paris- Méditerranée, 334 pages.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1949), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.93 pages.
- MEYER, Michel, (1991), *Aristote et les principes de la rhétorique contemporaine*, Librairie Générale Française, p.6.
- MUCCHIELLI, Alexandre (1986, 1994), *L'identité*, 3<sup>ème</sup> édition corrigée, Que sais-je? Presses universitaires de France, Paris, 127 pages.
- RILKE, Rainer, Maria (1993), *Lettres à un jeune poète ; suivi de Le poète et Le jeune poète*, traduction de l'allemand par Marc B. De Launay, Paris, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1970), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Les éditions Nagel, p.55.
- SIMMEL, Georges (1986), *La sociologie et l'expérience du monde moderne*, coll. Sociétés, Paris, Méridiens K.
- WATZLAWICK, Paul (1980), *Le langage du changement*, Paris, Éditions du Seuil, p.18-19.
- WINNICOT, Donald Woods (1971, 1975), *Jeux et réalité – l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 213 pages.

## Vidéos

- AMAR, Georges, *Qui mène en prison?* Montréal : Société Radio-Canada, 1999, VHS (41 min 41 s) : son., coul.

BOULIANNE, Bruno, *Des hommes de passage*. Montréal, Office national du film du Canada, 2003, c2002, VHS (43 min, 28 s) : son, coul. ; 13 mm. Québec (Province).

CADIEUX Marie, *A double tour*. Toronto : Office national du film du Canada, Région de l'Ontario, c1993, VHS (65 min 53 s) : son., coul.

LAFLAMME, Micheline, *Détenus au travail*, Montréal : Société Radio-Canada, 2000, VHS (10 min) : son., coul.

GUY, Suzanne, *Les Bleus au coeur*, Montréal : Films du Crépuscule, 1987, VHS (81 min); son., coul.

HIRSCHBIEGEL Oliver, *L'Expérience* (titre original : *Das Experiment*) Westmount, Québec : Christal Films, c2000, VHS (114 min) : son., coul. ; 13 mm.

KARUNA Films. 1997, *Doing Time, Doing Vipassana*, Vidéo. Karuna Films, Ltd.

LALOU, Serge, *La Chaconne d'Auschwitz*, France : Éditions Montparnasse : Arte France Développement : Arte Vidéo, 2002, c1999, VHS-SECAM (105 min) : son., coul. ; 13 mm.

MESSIER, Nicole, *Celles qui ont tué*. Montréal : Société Radio-Canada, c2002, VHS (40 min, 36 s) : son., coul. ; 13 mm.

PAQUETTE, Jean-Luc, *Prison*, Montréal : Société Radio-Canada, c1991, VHS (60 min) : son., coul.

PARKER, Alan, *Midnight express*, Culver City, Californie, Columbia TriStar Home, Vidéo, c1998, c1978, DVD-Vidéo (121 min): son., coul.

SMITH, John, N, *Rêves en cage*, Montréal : Office national du film du Canada, c1996, c1987, VHS (88 min 35 s) : son., coul.

TÉTREAULT, Roger, *Mourir tout de suite ou plus tard*, Montréal : Bouchard et Associés, 1980, VHS (59 min.) : son., coul.; 19 mm.